TRAITÉ THÉORIQUE

ET PRATIQUE

DE L'OBÉSITÉ

(TROP GRAND EMBONPOINT.)

Typ. Dupray de la Mahérie, boulevard Bonne-Nouvelle, 26
(Impasse des Filles-Dieu, 5.) — 1065.

TRAITÉ THÉORIQUE

ET PRATIQUE

DE L'OBÉSITÉ

(TROP GRAND EMBONPOINT)

AVEC PLUSIEURS OBSERVATIONS DE GUÉRISON DE MALADIES
OCCASIONNÉES OU ENTRETENUES PAR CET ÉTAT ANORMAL

PAR

F. DANCEL
Docteur en médecine

PARIS
J.-B. BAILLIÈRE ET FILS
LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE
Rue Hautefeuille, 19, à Paris.

LONDRES	MADRID	NEW-YORK
Hippolyte Baillière.	C. Bally-Baillière.	Baillière Brothers.

Leipzig, E. Jung, Treuttel, Querstrasse, 10.

1863

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

CHAPITRE Ier.

Dans une note qui est à la suite de ce Mémoire, le même auteur déclare qu'il a été constaté que les fourrages verts sont plus favorables au développement de la graisse que les fourrages secs (1). — 33.

A l'appui de ce système de M. Payen, l'auteur rappelle que les animaux qui se nourrissent de végétaux présentent seuls des cas de surabondance de graisse et que les carnivores ne sont jamais ainsi, excepté quand on les nourrit de végétaux, comme on peut le faire sur le chat. — Il cite les expériences de M. F. Cuvier, et de M. Flourens qui en nourrissant exclusivement de pain les ours du Jardin des plantes ont fait engraisser ces animaux. — Autres faits tendant à prouver que la graisse provient bien, dans les animaux, de la nature des aliments qu'ils prennent. — 64.

Note de M. Liebig, qui écrit à l'Académie pour protester contre les conclusions de M. Payen, qui tendent à prouver que la graisse entre toute formée dans le corps de l'animal, et pour annoncer à ce corps savant qu'il a retrouvé dans les excréments d'une vache, à peu près toute la matière grasse contenue dans les aliments qu'on lui avait donnés, quoiqu'elle eût pris de l'embonpoint. A cette occasion Magendie dit que les chevaux rendent plus de graisse dans leurs excréments qu'il n'y en avait dans leurs aliments. — 67.

Dans la séance de l'Académie des sciences du 18 septembre 1843, M. Milne-Edwards lit un Mémoire contenant le résultat des expériences d'Huber sur les abeilles, qu'il a répétées avec la même conclusion que son devancier. — M. Payen combat encore ces conclusions; Duméril rappelle que Bretonneau, de Tours, a répété la même expérience avec la même conclusion.— M. Thénard dit que les animaux ne tirent pas toutes formées, des plantes ou d'autres aliments, les matières nécessaires à leur constitution, et qu'ils en forment par la puissance de leur organisation. — En 1845 M. Boussingault adresse une lettre à Arago qui est communiquée à l'Académie, dans laquelle il annonce avoir fait de nouvelles expériences qui prouvent que les animaux peuvent faire plus de graisse qu'il ne s'en trouve dans leurs aliments. — Le fait ne fut point contesté. — 68.

La conclusion que l'on doit tirer de ces recherches est, que c'est dans l'alimentation grasse, dans les substances à éléments graisseux que l'on trouve la cause première de la formation de la graisse dans les animaux, tout en admettant qu'elle peut s'y développer par la puissance de leur organisation. 71.— L'auteur fait l'application de ces principes dans le traitement de l'obésité. — Il ne permet que très-peu de légumes et fait manger beaucoup de viande maigre aux personnes qui veulent perdre de leur trop grand embonpoint. Il a des succès le plus souvent, mais non constamment. Il cherche la cause de ses insuccès. Il constate que les personnes qui tout en suivant le régime de la viande ne diminuaient pas, avaient l'habitude de boire considérablement. Il fait diminuer leur dose de boisson journalière et la diminution de l'embonpoint a lieu. — De l'eau. — Faits qui prouvent qu'elle agit dans la formation de la graisse d'abord physiologiquement et puis chimiquement. — 72.

L'usage de la viande ne favorise point le développement du trop grand embonpoint. — C'est une erreur de croire que les bouchers s'engraissent en respirant l'atmosphère de leurs boucheries. — 83.

CHAPITRE II.

Traitement physiologique de l'obésité. — Précautions à prendre. — Ne soumettre jamais une personne à un régime exclusivement animal. — Réduire peu à peu la quantité de légumes et de liquides qu'ont l'habitude de pren-

(1) Déclaration fort importante pour mon système.

CHAPITRE III.

DEUXIÈME PARTIE.

PRÉFACE

L'obésité est un état anormal du corps qui a été dans tous les temps seulement constaté et décrit, principalement comme étant un phénomène curieux ; alors, comme aujourd'hui, personne n'avait étudié cette constitution avec les inconvénients, les accidents, les infirmités et les maladies qu'elle produit ou qu'elle entretient. Les remèdes que l'on trouve indiqués dans les livres pour faire cesser cet état du corps ne sont fondés, comme nous le démontrerons, sur aucun principe. Aussi les auteurs mêmes ne les donnent pas comme infaillibles; bien plus, l'obésité est considérée comme incurable par des moyens rationels.

Il y a une vingtaine d'années, l'on s'occupait beau-

coup, dans le monde agricole, de l'engraissement des animaux. Le gouvernement augmenta ses encouragements à ce genre d'industrie, utile à la santé publique et d'une grande importance commerciale. A cette occasion, des expériences furent faites sur le mode de développement de la graisse. Thénard, ainsi que MM. Dumas, Payen, Boussingault, Persoz, Milne-Edwards en France, J. Liebig, en Allemagne, exposèrent dans des livres ou à l'Académie des sciences le résultat des nombreuses recherches (1) qu'ils avaient faites pour éclairer ce point de la chimie organique.

Je pensai alors qu'en m'aidant des principes émis par ces savants et des lumières que procure la physiologie de l'homme, il serait possible de modifier également la corpulence de l'espèce humaine. Je publiai d'abord un petit opuscule intitulé : *Préceptes fondés sur les lois de la chimie organique pour diminuer l'embonpoint et faire cesser la maigreur*. L'application de ces lois n'eut pas de résultat satisfaisant dans les deux cas. Il semblerait de prime abord qu'il ne s'agit, pour faire engraisser une personne, que de lui ordonner le contraire de ce qui fait maigrir, de lui conseiller les aliments propres au développement de la graisse. C'est une erreur, car les hommes comme les femmes qui réclamèrent mes conseils pour faire cesser leur maigreur n'obtinrent, pour ainsi dire, aucun résultat. Je reconnus alors que, s'il se trouve dans les animaux quelques causes, telles qu'une maladie chronique, un vice de conformation, qui s'op-

(1) Nous relaterons de ces recherches, ce qui sera nécessaire à la démonstration de notre système.

posent au grand développement de la graisse dans l'organisme, ces causes, chez l'homme, sont infiniment plus nombreuses. En général, l'homme approche beaucoup moins de l'état de santé parfaite que les animaux proprement dits. Chez ceux-ci les fonctions de la nutrition se font beaucoup mieux que chez les premiers, par suite de causes organiques. Ensuite, l'état de civilisation, certaines habitudes, le moral viennent fréquemment apporter à l'homme un trouble assez grand dans sa vie végétative pour empêcher que le corps profite en quantité suffisante pour avoir une surabondance de graisse.

Mais mes conseils pour faire maigrir eurent des succès qui encouragèrent mes études dans ce sens. Je ne m'occupai plus que des moyens propres à combattre le trop grand développement de la graisse.

En l'année 1849, je fis paraître un livre intitulé : *Préceptes fondés sur la chimie organique pour diminuer l'embonpoint sans altérer la santé.* Ce livre attira l'attention du monde en général, pour qui il était destiné. Aujourd'hui il est à sa quatrième édition. Un nombre considérable de personnes ont pu perdre leur trop grand embonpoint, en mettant à profit les principes que j'y ai exposés, principes concernant seulement le choix des aliments que nous employons habituellement. Des confrères se sont servis avec succès de ces indications pour eux (1) et pour leurs clients.

(1) Le docteur Marques, médecin à Rio-Janeiro, a fait d'heureuses applications de ces préceptes, Nous en parlerons plus loin.

Dans un des voyages fréquents que cet honorable confrère fait en Europe et, spécialement en France, afin d'être au courant de nos nouveautés artistiques, de nos découvertes scientifiques, pour

Avec le régime alimentaire que j'ai indiqué, l'on obtient sûrement une diminution plus ou moins grande; mais il arrive souvent que des hommes comme des femmes sont tellement surchargés de graisse et en sont si incommodés, qu'il est urgent pour eux d'en être délivrés dans un espace de temps plus court que celui exigé par le régime alimentaire seulement. Dans ce cas, je joins au régime une médication que j'emploie depuis plusieurs années et que je n'ai pas encore publiée. En la faisant connaître aujourd'hui, avec le régime que je prescris, je donne un véritable traité théorique et pratique de *l'Obésité* ou du trop grand embonpoint.

Dans cet ouvrage, puisé dans des recherches et une pratique toute spéciale datant de plus de douze ans, on lira des observations de guérison de malaises, de maladies et d'infirmités qui avaient résisté à tous les moyens employés contre eux et qui ont disparu en même temps que le trop grand embonpoint. Ces faits tout nouveaux, j'ose le croire, donnent de l'importance à mon livre.

Elève de l'hôpital militaire d'instruction du Val-de-

les reporter et les faire connaître à son pays; dans un de ces voyages, dis-je, qu'il fit en 1861, il publia à Paris un livre imprimé dans sa langue, intitulé : *Tratamento da obesidade* (cordura excessiva) segundo o systema do Dr Dancel, sem a menor alteraçao da saude (sans crainte d'altérer la santé).

M. le docteur Marques est auteur d'un savant travail sur les abeilles du Brésil.

Corpulency i. e. fat, or embonpoint in excess. — Letters to the medical *Times* and *Gazette*, etc. By a. *W. Moore*, member or the royal college of surgeous and L. S. A. London. 4e édit. Ces lettres sont, à peu de chose près, la reproduction des préceptes émis dans mon livre.

Grâce, j'y ai, pendant plusieurs années, entendu la parole si fortement convaincante de Broussais, expliquer comment une maladie avait toujours son point de départ d'un organe lésé d'où s'irradiait le trouble dans toute l'économie; et toujours aussi ce maître immortel nous en donnait la preuve à l'amphithéâtre, en nous mettant sous les yeux cet organe lésé qui, chez le vivant, avait occasionné tous les accidents et la mort. Et l'on croyait alors à la certitude de cette médecine.

Il n'y a pas de médecin qui, dans le cours de sa pratique, n'arrive à modifier, par la force des choses, les principes qui lui ont été inculqués par ses premiers maîtres. Cependant cette modification n'arrive jamais jusqu'à renier complétement ces principes. Le voudrait-il, pour une cause ou une autre, cela ne lui serait pas possible. On trouvera toujours, si ce n'est dans sa manière de faire, du moins dans son mode d'explication, quelque chose qui découlera de la méthode qui l'a guidé la première dans l'étude des maladies.

Je fais ces réflexions pour que le lecteur soit plus disposé à croire qu'il ma fallu des faits nombreux, que je ne cherchais pas, qui se sont à plusieurs reprises présentés devant moi, et que j'ai été obligé de reconnaître, pour que j'admette qu'un trop plein, une surabondance de graisse générale pût être la cause d'une maladie localisée, circonscrite dans un espace tantôt très-petit, tantôt plus grand.

Et une fois ce principe admis, j'ai éprouvé une espèce de satisfaction en me rappelant que le système de médecine de Borelli, appelé *iatromathémathique*, a régné d'un règne très-puissant pendant longtemps; et avec lui,

on aurait certainement admis qu'une surabondance de graisse peut, en se développant dans le corps humain, y gêner les principaux organes dans l'exercice de leurs fonctions et occasionner ainsi beaucoup d'accidents et un grand nombre de maladies. Aujourd'hui, j'ai d'autant plus de chance d'être écouté, que la plupart des médecins ne s'en tiennent pas, dans le traitement des maladies, à étudier l'état de l'organe souffrant, s'il y en a un spécialement affecté; et qu'ils sont disposés à examiner l'ensemble de l'organisme en général, pour y découvrir la cause du trouble apporté dans la santé.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

De l'obésité. — Ses causes. — Système sur lequel est basé son traitement.

On admet en physiologie que la graisse doit former, dans l'espèce humaine, la vingtième partie du poids du corps chez l'homme et la seizième chez la femme. Quand une personne en possède une proportion un peu plus grande, elle est simplement classée parmi les gens gras; mais si cette substance vient à se développer d'une manière excessive chez quelqu'un, elle constitue alors un état appelé *obésité*. Cette définition, pas plus que celle de *polysarcie adipeuse* (1), n'entraînent point avec elles l'idée d'une maladie. Cependant l'obésité est accompagnée souvent de maladies, et toujours de malaises, d'accidents et d'infirmités qui empêchent les différentes fonctions de la vie de se

(1) Sauvage.

faire d'une manière normale. Les obèses, même sans infirmités, ne peuvent que rarement remplir un service public qui demande quelque activité. Ils sont déclarés, en France, impropres au service militaire. L'embonpoint excessif mérite donc l'attention des médecins (1).

L'obésité est un état qu'il est presque fastidieux de décrire, puisqu'il est reconnaissable à la première vue. Cependant il y a des personnes avec une très-grosse corpulence qu'il ne faut pas prendre pour des obèses. Ce sont ces hommes à forte charpente, chez qui les muscles ont pris un développement extraordinaire, et dans une proportion encore plus grande que l'élément graisseux. Sans tenir compte de toutes les différences physiologiques que présentent entre elles la constitution obésique et la *polysarcie musculaire* (2), il suffit pour éviter toute confusion d'observer que chez l'obèse, la région hypogastrique est presque toujours plus développée, plus saillante que la région épigastri-

(1) Percy, en terminant l'article *obésité*, du grand *Dictionnaire des Sciences médicales*, exprime le regret que le point de physiologie pathologique qui nous occupe n'ait pas encore été traité d'une manière profitable à la science médicale.

(2) Sauvage.

que. Le contraire a lieu chez l'homme à *pléthore musculaire*, qui, du reste, n'a point les oppressions de l'obèse, et peut marcher longtemps sans douleur et même sans fatigue (1).

Les obèses ont le teint coloré, quelquefois jusqu'au rouge couleur de vin. Les yeux participent au surcroît de travail qu'il y a dans la circulation artérielle et veineuse de la tête.

Les hommes gros supportent difficilement d'avoir la tête couverte, à cause de la grande chaleur qu'ils y éprouvent et de l'abondante transpiration dont elle est le siége à la suite des plus petits mouvements. Il arrive même que quelques-uns ne peuvent plus se coiffer sans avoir des éblouissements.

A la longue, le sang perd de sa fibrine, de sa richesse chez les obèses, qui deviennent alors pâles et même blafards.

La peau du bas des joues est très-extensible; la graisse s'y accumule et forme une masse plus ou moins grosse, qui arrive de chaque

(1) Bosquillon, traducteur des *Éléments de Médecine pratique*, de Cullen, a dit avec justesse, dans une note à l'article *polysarcie adipeuse*, de Cullen, que cette dernière diffère de la corpulence charnue, ou athlétique, en ce que la première est accompagnée de la difficulté de se mouvoir et de dyspnée.

côté jusqu'à la poitrine. Une saillie de même nature se présente assez souvent sous le menton.

Le tronc prend un grand développement; les seins parviennent à un volume très-gros chez les hommes et énorme chez les femmes. Les bras sont très-gros, et comme le tissu cellulaire qui entoure le poignet est dense et serré, la graisse ne peut s'y accumuler; alors la peau ne se distend point dans cette partie, qui présente un sillon profond, comme chez les jeunes enfants très-gras. Les mains participent en général plus tard à cet excès d'embonpoint.

Le ventre est d'une ampleur démesurée avec saillie vers le bord inférieur de l'ombilic, s'étendant jusque sur les cuisses de manière à couvrir les aines, à les priver du contact de l'air et y produire des ardeurs (erythèmes); de même que chez les femmes enceintes, on remarque sur le ventre des femmes obèses la ligne blanche très-dessinée avec une teinte nacrée ou noire, avec des éraillements que l'on retrouve sur les seins et même sur les bras.

La peau des cuisses, qui sont énormes, se laisse distendre facilement jusqu'au genou, sur lequel elle vient tomber en se repliant sur elle-même. Les jambes prennent également un

volume trop considérable. Elles deviennent engorgées et variqueuses. Les pieds, peu à peu, sont également envahis par la graisse d'une manière démesurée.

Les obèses sont forcés de tenir les membres supérieurs éloignés de la perpendiculaire à cause de la couche de graisse qui entoure ces derniers, d'une part, et de l'autre par celle qui garnit le tronc. De sorte qu'ils sont dans une impossibilité plus ou moins complète de s'habiller et de donner à leur corps les soins que la propreté exige. C'est un sujet de désespoir pour les femmes principalement.

L'obèse ne marche que difficilement et peu ou pas du tout. Lorsqu'il se livre à cet exercice, il porte alors la tête haute et le tronc en arrière, ainsi que le fait une femme enceinte, pour ne pas perdre l'équilibre et tomber en avant. Dans cet équilibre, les muscles sacro-spinaux ont trop à faire; ils se fatiguent bientôt et la marche devient impossible sans douleurs ressenties dans la région dorsale. La grande masse de graisse qui entoure les intestins, refoulant le diaphragme, comprimant les poumons et le cœur, occasionne une oppression qui grandit à chaque pas.

Lorsque l'obèse est assis, il est obligé de

tenir ses cuisses écartées pour loger entre elles son gros ventre. Dans cette position, il est poursuivi d'une somnolence insurmontable; au lit, il est obligé de se tenir la tête haute, et, quand il lui arrive de perdre cette position et de rapprocher tout son corps de la ligne horizontale, il est pris de quintes de toux au milieu desquelles il expectore une grande quantité de mucosités, de crachats. Ce sont des matières fluides et liquides dont son corps est pour ainsi dire *bourré*, lesquelles matières, obéissant aux lois de la pesanteur et refoulées par les différents organes, les parois du ventre principalement, sont venues transsuder vers les bronches et les embarrasser de manière à occasionner ces quintes de toux et quelquefois des attaques d'asphyxie. Aussi, pour beaucoup d'obèses, les nuits sont-elles un temps d'inquiétudes et de tourments. Il y en a qui sont sujets à des rêves pénibles, à de véritables cauchemars, produits sans doute par le trop plein qui est chez eux. Leur sommeil a peu de durée; ils se lèvent trois ou quatre fois chaque nuit pour aller à la croisée prendre, disent-ils, une dose d'air dont ils manquent au lit. Aussi y en a-t-il beaucoup qui finissent par passer ce temps du sommeil dans un fau-

teuil, dont ils renversent le dos au moyen d'un ressort jusqu'au point où ils se sentent pouvoir dormir sans suffocation.

Les obèses sont, en général, de grands mangeurs, mais tous, sans exception, sont de grands buveurs; ils arrosent de beaucoup de boisson leur alimentation. Ils préfèrent les mets préparés avec des liquides. Ils aiment mieux les farineux et les légumes que la viande. Leurs digestions se font bien. Ils ont, en général, deux selles par jour, quelquefois trois; leurs matières fécales ont rarement la forme du tube qu'elles viennent de parcourir; elles sont trop liquides pour cela; et ces dernières ont moins d'odeur et contiennent une proportion plus grande de graisse que celles des gens non obèses. Leur sang présente également cette dernière particularité (1).

Les femmes obèses, quoique jeunes, sont peu ou pas réglées. Les hommes obèses sont, le plus souvent, impuissants, ou au moins leurs facultés viriles sont moins grandes que chez

(1) M. Persoz a fait cette expérience sur les oies, que leurs excréments et leur sang devenaient plus riches en graisse, au fur et à mesure que ces animaux prennent de l'embonpoint. (Mémoire communiqué à l'Académie des sciences, le 12 février 1844.)

ceux qui ne sont pas surchargés de graisse.

Il est dans la nature de quelques animaux de présenter, sur certains points de leur corps, un amas de graisse qui est en disproportion, à cause de sa grande quantité, avec le reste de l'organisation, tels sont les chameaux, les moutons de Barbarie. Nous trouvons dans l'espèce humaine, les femmes des Houzouanos, qui portent, vers la croupe, un coussin de graisse qui ressemble à un *cul postiche*-Virey (1). Il est très-commun de trouver, chez les personnes d'un grand embonpoint, des pelotes de graisse considérables aux régions sacrolombaires, postérieures du cou, etc. J'ai donné des soins à un homme dans la force de l'âge, habitant le midi de la France, qui portait au pubis un paquet de graisse qui s'isolait de l'abdomen par un sillon profond, et venait assez en avant pour cacher complétement les organes de la génération. J'ai observé le même fait chez une dame polonaise.

Lorsque le corps est envahi par le tissu graisseux d'une manière démesurée, il peut arriver à une grosseur monstrueuse. On a vu à

(1) Il existe un modèle de ces femmes hottentotes dans les galeries d'histoire naturelle du Muséum, à Paris.

Paris, il y a quelques années, un enfant de quatre ans qui pesait cent quatre livres. Un médecin anglais, le docteur Coë, parle dans ses ouvrages d'un nommé Édouard Brigt qui, à dix ans et demi, pesait cent quarante-quatre livres ; à vingt ans, trois cent cinquante-six livres, et treize mois avant de mourir, cinq cent quatre-vingt-quatre livres. Il a existé un Anglais, dans le comté de Lincoln, qui pesait cinq cent quatre-vingt-trois livres, ayant dix pieds (anglais) de circonférence. Il mourut à vingt-neuf ans. On cite encore un autre Anglais pesant six cent neuf livres. Sept personnes de taille ordinaire pouvaient tenir ensemble dans son habit et le boutonner. Un autre Anglais a pesé six cent quarante-neuf livres. La largeur d'une épaule à l'autre était de quatre pieds trois pouces.

Brillat-Savarin dit avoir vu, à New-York, un nommé Édouard qui avait au moins huit pieds de circonférence ; ses doigts étaient comme ceux de cet empereur romain, à qui les colliers de sa femme servaient d'anneaux ; ses bras et ses jambes étaient tubulés, de la grosseur d'un homme de moyenne stature, et il avait les pieds comme ceux d'un éléphant, couverts par l'augmentation de ses jambes ; le poids de sa

graisse avait entraîné et fait bâiller la paupière inférieure; mais ce qui le rendait hideux à voir, c'étaient trois mentons en sphéroïdes qui lui pendaient sur la poitrine, dans la longueur de plus d'un pied, de sorte que sa figure paraissait être le chapiteau d'une colonne torse.

Dans cet état, Édouard passait sa vie assis près de la fenêtre d'une salle basse qui donnait sur la rue, et buvant, de temps en temps, un verre d'ale, dont un pitcher de grande capacité était toujours auprès de lui.

Le journal *Javannach-News* rapportait, en 1853, le fait suivant : Il existait, à dix-huit milles de Batavia, un jeune homme qui était un véritable phénomène. A vingt-deux ans, il pesait cinq cent soixante-cinq livres. Il continua de grossir jusqu'à un peu plus de six cents livres; il était à l'aise et prenait soin de sa plantation. Il y a quatre semaines, il commença à grossir encore, d'abord d'une livre et demie par jour, ensuite de deux livres. La semaine dernière, il est mort subitement dans son fauteuil, étouffé par la graisse. Trois jours avant sa mort, il pesait six cent quarante-trois livres.

Parmi les personnes que j'ai traitées pour

l'obésité, celle qui pesait le plus au commencement de son traitement atteignait trois cent vingt livres. Nous verrons plus loin son observation détaillée.

Intellect et moral des obèses. — Le cerveau, comme les poumons, le cœur, etc., peut être gêné dans ses fonctions par une surabondance de graisse dans l'organisme. Et cette gêne peut être portée assez loin pour que l'obèse ne vive plus que d'une vie végétative. Il est indifférent alors à tout ce qui se passe sur la terre, autour de lui comme au loin. Il ne sort de la somnolence dans laquelle il est constamment plongé que pour demander à manger et plus souvent à boire. Il ne supporte point facilement qu'on lui refuse un aliment qu'il désire. Quelques observations qui lui seraient faites pour qu'il s'en abstienne, le mettent dans des colères qu'on pourrait quelquefois appeler des fureurs. A un degré moins grand de l'obésité, les personnes, chargées cependant d'un trop grand embonpoint, reconnaissent que leur cerveau ne fonctionne plus avec la même force, la même facilité qu'avant d'être grosses. Depuis qu'il a engraissé, l'artiste peintre ne trouve plus sa vive imagination au bout de son pinceau; le sculpteur taille le marbre avec indif-

férence; l'homme de lettres se sent lourd, et les pensées ne lui arrivent plus..... C'est un travail pénible pour l'employé très-gros que de faire quelques calculs, de rédiger une lettre et même de la copier.

Le docteur L. Ch. Roche, de l'Académie de médecine, a pensé comme beaucoup de monde et a écrit : *Que la plupart des hommes qui se surchargent de graisse avec facilité sont de profonds égoïstes* (1). C'est une paraphrase du proverbe qui dit : bon estomac, mauvais cœur. On se laisse malheureusement éblouir par les grands mots et les phrases sentencieuces des moralistes. C'est à tort; car si l'on se donne la peine de supposer le contraire de ce qu'ils ont avancé, fort souvent l'on reconnaît que ce contraire n'est point vide de sens. Je dirai, pour le cas dont il s'agit ici, qu'il y a beaucoup de raisons pour qu'une personne d'un embonpoint prononcé, sans être porté à l'excès, ait le cœur bon : un bon estomac n'est point incompatible avec la bonté du cœur. Une personne qui digère bien, doit être mieux disposée pour ses semblables que l'être dont les digestions sont

(1) *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*; en 15 vol., article *Obésité*.

laborieuses ou pénibles. Celui qui a un estomac faible, ne peut pas avoir toujours la joie dans le cœur; son humeur doit être, au contraire, fréquemment sombre.

On le reconnaît facilement à sa figure contractée et fort souvent jaune. Il faut qu'il s'opère un grand mouvement dans son esprit pour qu'il vous accueille avec une satisfaction évidente. On aborde, en général, avec une certaine confiance les personnes dont la peau est tendue d'une couche convenable de graisse; l'on n'est pas disposé à trouver chez elles les grandes passions égoïstes et les agitations de l'âme qui rendent toute affection impossible. Jules César, quelques jours avant que d'être assassiné, fut prévenu qu'on en voulait à sa vie. On lui cita Antonius et Dolabella comme étant dans la conspiration. « Je me défie fort peu, dit-il, de ces deux hommes, qui sont d'un grand embonpoint et qui soignent leur toilette. Je craindrais bien plutôt Brutus et Cassius qui sont maigres et pâles. »

La fin de César prouva qu'il avait raison.

Pour être dans le vrai, il faut admettre que l'on trouvera chez les personnes d'un grand embonpoint les qualités morales inhérentes au

tempérament lymphatique (1) qui prédomine leur constitution. Et l'on sait que de tous les tempéraments, le lymphatique est celui qui présente le plus de qualités affectives; aussi est-ce celui dont on s'arrange le mieux dans les rapports sociaux.

L'on m'objectera qu'on a vu des hommes d'une forte corpulence faire des choses si remarquables par leur grandeur, par l'intelligence qui les a conçues, par le talent qui les a exécutées, que les noms de ces hommes sont restés dans l'histoire. Oui, ces hommes étaient d'une forte corpulence, mais pas obèses.

Causes de l'obésité. — L'obésité est héréditaire, c'est-à-dire que le père ou la mère peuvent transmettre à leurs enfants un genre d'organisation apte à devenir surchargés de graisse. C'est un fait bien reconnu dans les animaux, dans les bêtes à cornes, les porcs, dont certaines races sont plus aptes à engraisser que d'autres. Il en est de même dans

(1) A la deseription que nous avons faite des obèses avec une faee le plus souvent eolorée, et tels qu'on les voit, des médeeins seront portés à eroire que les personnes grasses sont d'un tempérament sanguin. Ce serait une erreur, eomme nous l'expliquerons plus loin; elles ont un tempérament lymphatique.

l'espèce humaine. L'on peut à certaines données physiologiques, reconnaitre dès le jeune âge, chez une personne, une disposition à devenir grasse.

Le jeune homme ou la jeune fille qui possède cette prédisposition, a le visage large et court, les yeux ronds, le nez court et plutôt gros que pointu, les mains et les pieds larges et peu longs. Il a, en général, les formes arrondies.

C'est ordinairement dans l'âge du retour, que l'on trouve le plus d'obèses, qui vivent rarement très-vieux.

Les enfants bien portants, en venant au monde et pendant le tout jeune âge, ont une constitution obésique, qu'il perdent lorsqu'ils quittent le sein de la nourrice et qu'ils viennent à marcher.

Les femmes, dont le tempérament se rapproche beaucoup en général de celui des enfants, présentent plus de cas d'un embonpoint démesuré que les hommes, et parmi ces derniers, ceux qui sont surchargés de graisse ont le tempérament ordinaire des femmes, le lymphatique.

L'on rencontre des populations qui sont remarquables par leur corpulence adipeuse. Ce

sont les habitants des vallées, des pays bas et humides comme la Hollande, la Basse-Égypte, de vastes contrées de l'extrême Orient, etc.

L'on prend du poids par un temps humide et après un séjour prolongé au milieu d'une atmosphère humide.

L'on pèse davantage en sortant d'un bain chaud prolongé qu'en y entrant.

Les chasseurs ont, de tout temps, remarqué que le gibier, les oiseaux principalement, étaient plus gras par un temps humide que lorsqu'il fait sec.

Le sommeil prolongé, le manque d'exercice, favorisent le développement de l'embonpoint (1).

(1) Des médecins pensent que l'exercice du cheval développe le trop grand embonpoint, et ils s'appuient sur ce fait que l'on voit des hommes d'une forte corpulence dont le métier est de monter à cheval, par exemple, les officiers de cavalerie. D'autres médecins ordonnent ce même exercice pour combattre l'obésité.

Voici ce que j'ai observé : L'homme qui monte à cheval se livre à un exercice très-actif, en faisant toute sorte de mouvements pour rester en équilibre ; le corps alors éprouve des secousses très-répétées. Si le cavalier est d'une constitution robuste, cet exercice lui facilitera toutes les fonctions favorisées en général par le mouvement, et principalement celles de la digestion et des absorptions, et le corps prendra du volume, et ce volume ne sera pas constitué seulement

vivre dans un lieu renfermé, peu riche en oxygène, sans aller souvent recevoir l'action du grand air, de l'air extérieur, est encore une cause de développement de la graisse. Le manque d'activité cérébrale, comme celui produit par la castration, l'absence de toutes passions, sont des conditions favorables au développement de la graisse.

Mais il faut chercher la cause principale et immédiate de ce développement dans l'alimentation. Des expériences nombreuses ont été faites, sur ce sujet, par nos premiers savants, qui ont été divisés d'abord sur ce point de

par un surcroît de graisse, mais aussi par une augmentation dans le volume du système musculaire. Les officiers de cavalerie qui sont très-gros présentent ce double développement exagéré. Et ce n'est que parmi ceux qui sont déjà d'un certain âge, et dont le corps est fait au métier, que l'on trouve ces fortes corpulences. La majorité des cavaliers, officiers et soldats, éprouvent d'abord de grandes fatigues de l'exercice du cheval. Les jeunes gens qui arrivent dans un régiment de cavalerie commencent bientôt à maigrir, et ils restent maigres pendant les premières années de service. Et il arrive que l'on est obligé de faire passer dans l'infanterie des officiers et des soldats, parce que l'exercice du cheval les fatiguait trop, et même leur occasionnait des accidents, l'hémoptysie, par exemple. L'on peut donc dire que l'exercice du cheval diminue l'embonpoint et en favorise le développement, selon les circonstances.

savoir si la graisse entrait toute formée dans le corps et faisait partie de celui-ci dans une proportion égale à celle introduite, ou bien si elle pouvait s'y former encore par une espèce d'opération chimique?

Je vais relater les principales expériences et discussions qui y ont trait. Elles serviront au lecteur pour le mettre à même de juger, en toute connaissance de cause, du degré de certitude du système que j'emploie pour diminuer l'embonpoint, pour détruire l'obésité.

Les 23 janvier et 13 février 1843, M. Payen, au nom de MM. Dumas, Boussingault et le sien, lut à l'Académie des sciences un mémoire dont voici des fragments :

« Tous les animaux, toutes les plantes, contiennent de la matière grasse; en la voyant s'accumuler dans certains de leurs tissus, en la voyant se modifier et disparaître parfois, la première pensée des observateurs a dû pencher vers cette opinion, généralement admise, que les matières grasses se produisent au moyen des aliments de la plante ou de l'animal, et par des procédés analogues, sans doute, dans les deux règnes.

» Les recherches dont nous allons exposer le précis tendent, au contraire à établir, que les

matières grasses ne se forment que dans les plantes, qu'elles passent toutes formées dans les animaux, et que là elles peuvent se brûler immédiatement pour développer la chaleur dont l'animal a besoin, ou se fixer, plus ou moins modifiées, dans les tissus pour servir de réserve à la respiration.

» Cette dernière opinion est certainement la plus simple que l'on puisse prendre de ces phénomènes ; mais avant de discuter les expériences qui la justifient, il faut montrer comment toutes les idées que l'on s'est faites jusqu'ici de l'origine des matières grasses ont été successivement renversées.

» Il serait inutile de rechercher quelles vues pouvaient avoir les anciens chimistes à ce sujet ; c'est à partir de l'origine de la chimie moderne seulement qu'ils ont été conduits, par la connaissance plus intime de la composition élémentaire des matières organiques, ou par l'observation de quelques phénomènes accidentels, à se faire de véritables théories sur la formation des substances grasses.

» C'est ainsi qu'à l'époque de l'évacuation du cimetière des Innocents, on n'hésita pas à admettre au nombre des effets de la décomposition putride des débris animaux, la trans-

formation de la chair des muscles ou des viscères en matière grasse proprement dite. Le gras de cadavres, comme on appellait le produit dans lequel semblaient s'être transformés les muscles, le foie, le cerveau, etc., des cadavres exhumés, fut considéré comme le produit direct des altérations auxquelles la chair, et en général la partie fibrineuse des tissus, se trouvaient soumises depuis longues années dans la fosse.

» Cette opinion trouva plus tard un véritable appui dans les expériences de M. Berzelius qui, ayant soumis la fibrine à l'action des acides énergiques, comme l'acide nitrique, crut reconnaître que la fibrine se dissolvait en perdant de l'azote et développant de la matière grasse. En effet, si l'on soustrait l'azote de la fibrine, les éléments restants tendent à se rapprocher de la composition des graisses.

» Mais, d'une part les recherches de M. Chevreuil sur le gras de cadavre ont parfaitement établi sa nature. Elles ont prouvé que cette substance renferme les mêmes acides que la graisse humaine; ils y sont en partie saponifiés par l'ammoniaque.

» M. Gay-Lussac, d'autre part, a prouvé par des expériences directes que la fibrine, sou-

mise à une décomposition putride, laisse pour résidu une quantité de graisse qui n'est pas sensiblement supérieure à celle que les dissolvants peuvent en extraire à l'état naturel. D'où il suit que la putréfaction a pour résultat de détruire la fibrine et, par suite, de mettre à nu la substance grasse qu'elle renfermait.

» Dans une autre circonstance, quelques chimistes avaient cru reconnaître la formation d'une matière grasse : c'est dans l'action de l'acide nitrique sur l'amidon pendant la préparation de l'acide oxalique ; il se sépare en effet une substance graisseuse ; mais M. Chevreuil a parfaitement établi depuis longtemps que cette matière préexiste, et que la réaction qui détruit l'amidon se borne à la rendre libre.

» On peut donc assurer que toutes les opinions émises fortuitement sur ces prétendues formations par des procédés chimiques, se sont évanouies successivement à mesure qu'on les a soumises à un examen scrupuleux.

» Recherchons maintenant les résultats obtenus par la physiologie.

» Les animaux carnivores contiennent des matières grasses, et ils n'en rejettent par aucune de leurs excrétions ; c'est dans ces animaux, par conséquent, qu'il est facile de recon-

naître d'où viennent ces matières et comment elles disparaissent.

» Quand on examine la marche de la digestion des chiens, on ne tarde pas à se convaincre que leur chyle est loin d'être une substance toujours identique. Celui qui se forme sous l'influence d'une alimentation végétale riche en fécule ou en sucre, celui qui provient de la viande maigre, sont également pauvres en globules. Ces chyles sont translucides, très-séreux et abandonnent peu de chose à l'éther.

» Vient-on, au contraire, à nourrir ces animaux avec des aliments gras? leur chyle se montre très-opaque, d'un aspect crémeux, très-riche en globules; il abandonne beaucoup de matières grasses à l'éther.

» Ces faits, observés par M. Magendie et revus avec plus de détails encore par MM. Sandras et Bouchardat, montrent avec la dernière évidence que les substances grasses de nos aliments, divisées ou émulsionnées par la digestion, passent sans altération dans le chyle, et de là dans le sang.

» M. Donné a vu du lait, injecté dans les veines, persister plusieurs jours dans le sang. Les globules butyreux demeurent, en effet, parfaitement visibles dans le sang pendant un

certain temps, et il n'est pas possible de s'y tromper.

» Les matières grasses de nos aliments peuvent donc être suivies dans le chyle et de là dans le sang, où elles persistent longtemps inaltérées, et où elles demeurent à la disposition de l'organisme.

» Tout chimiste sera porté à conclure de ces observations et de plusieurs faits qui s'y rapportent, que la matière grasse toute faite est le principal produit, sinon le seul, à l'aide duquel les animaux puissent régénérer la substance adipeuse de leurs organes ou fournir le beurre de leur lait. Telle est aussi l'opinion que MM. Dumas et Boussingault ont émise en 1841 à ce sujet.

» Cette opinion ne fera naître aucune espèce de doute tant qu'on la bornera aux carnivores; mais si l'on veut l'étendre aux herbivores deux difficultés se présentent :

» 1° Trouve-t-on dans les plantes assez de matières grasses pour expliquer à son aide l'engraissement du bétail ou la formation du lait ?

» 2° N'est-il pas plus simple de supposer que le beurre ou la graisse sont des produits de quelque transformation de sucre facile à com-

prendre, d'après sa constitution et celle des matières grasses?

» Il est si peu naturel que le bœuf à l'engrais trouve dans ses aliments la graisse qu'il s'assimile, qu'à moins d'avoir fait une multitude d'analyses de plantes et d'avoir vu les matières grasses reparaître partout et en quantité presque toujours supérieure à celle qu'on suppose dans les organismes végétaux, on n'accepte pas aisément cette pensée.

» Mais elle ne répugne aucunement quand on s'est convaincu, comme je l'ai fait, dans les recherches auxquelles j'ai consacré ces dix dernières années, que dans les plantes on observe presque toujours une association constante des matières azotées neutres et des substances grasses. J'ai vu cette association non-seulement dans les graines, mais aussi dans les feuilles et les tiges. C'est ainsi que nous nous sommes trouvés conduits, M. Dumas, par des vues physiologiques animales, M. Boussingault, par des considérations agricoles, et moi, par mes opinions sur la physiologie des plantes et par mes expériences sur la composition de leurs tissus, à admettre une opinion semblable et à la soumettre aux vérifications de l'expérience.

» Dans cette opinion, les matières grasses se

formeraient principalement dans les feuilles des plantes, et elles y affecteraient souvent la forme et les propriétés des matières cireuses. En passant dans le corps des herbivores, ces matières, forcées de subir dans leur sang l'influence de l'oxygène, y éprouveraient un commencement d'oxydation, d'où résulterait l'acide stéarique ou oléique que l'on rencontre dans le suif.

» En subissant une seconde élaboration dans les carnivores, ces mêmes matières, oxydées de nouveau, produiraient l'acide margarique qui caractérise leur graisse. Enfin, ces divers principes, par une oxydation encore plus avancée, pourraient donner naissance aux acides gras volatils qui apparaissent dans le sang et dans la sueur.

» Bien entendu qu'une combustion complète pourrait les changer en acide carbonique et en eau, et les éliminer de l'économie.

» Ainsi, prenant notre point de départ dans la cire des feuilles, nous la verrions passer, par la digestion, dans le chyle des herbivores, subir dans leur sang une oxydation qui en formerait la stéarine et l'oléine, de là, passant dans les carnivores, la stéarine, en s'oxydant de nouveau, y deviendrait de la margarine.

Enfin, par une oxydation nouvelle, des acides volatils, tels que les acides caproique, caprique, hirciqueet butyrique, se formeraient à leur tour.

» Quoique ce système soit fort simple, il est difficile de ne pas mettre en parallèle avec lui une opinion qui s'appuie naturellement sur des recherches entreprises par M. Dumas, et dont il a déjà donné un aperçu à l'Académie. En effet, l'on peut considérer le sucre comme formé de gaz carbonique d'eau et de gaz oléfiant. Or, rien n'empêche que le gaz oléfiant, en se séparant, prenne divers états de condensation et fixe de l'eau de manière à donner naissance à de l'alcool ordinaire, à de l'huile de pomme de terre, à de l'alcool éthalique, à de l'alcool margarique, etc.

» Ces divers corps, en s'oxydant, produiraient des acides gras, et, par suite, des graisses. Depuis que l'on sait que l'huile de *l'eau-de-vie de pomme de terre* se trouve dans *l'eau-de-vie de marc de raisin*, dans *l'eau-de-vie de graines* et dans *l'eau-de-vie de mélasse de betteraves*, la certitude que cette huile soit un produit de la fermentation du sucre semble complète (1).

(1) Il s'agit ici de l'huile dont la composition représente

» Il est donc possible que dans l'acte de la digestion, le sucre donnant naissance à une huile pareille, ou à une huile plus condensée, intervienne dans la formation de la graisse des herbivores; chimiquement parlant, du moins, rien ne s'y oppose.

» Il n'est donc pas possible d'expliquer l'accumulation de la graisse dans les carnivores autrement qu'en supposant qu'elle leur vient des herbivores; mais quand il s'agit de ces derniers, en admettant qu'ils profitent de celle que les plantes renferment, on peut supposer qu'ils en produisent une certaine quantité, au moyen d'une fermentation spéciale du sucre qui fait partie de leurs aliments.

» Cette dernière supposition devient même plus naturelle encore quand on voit que les séves sucrées perdent leur sucre au moment où la fleur et le fruit se forment, comme si le sucre venait former les huiles ou les graisses que l'on retrouve dans les fruits ou dans les gaines.

» Si, malgré ces présomptions favorables à

un alcool, tandis qu'une substance de la nature des huiles essentielles paraît être l'origine de l'odeur caractéristique de la féeule de pomme de terre.

l'intervention du sucre dans la formation des corps gras dans les animaux, nous avons adopté une opinion contraire, c'est que les faits nous ont paru complétement d'accord avec celle-ci, et tout à fait opposés à l'hypothèse qui ferait jouer au sucre un rôle essentiel dans la production des graisses.

» Cependant, cette hypothèse contre laquelle nous nous élevons s'appuie sur deux résultats dignes de toute notre attention, par le nom des observateurs qui les ont inscrits dans la science et par les conséquences qui en découlent.

» Le premier a été obtenu par Huber, et, comme on le pense bien, il est relatif aux abeilles; le second appartient à M. Liébig, et, comme on le sait, il est relatif à l'engraissement des oies.

» Huber a reconnu, en effet, que les abeilles nourries avec du miel ou même avec du sucre possèdent la propriété de former de la cire pendant longtemps. Et il évalue même la quantité de cire que le sucre peut fournir. Tous les physiologistes, tous les chimistes ont copié les résultats de Huber sans les discuter, et ont admis avec lui que la cire se forme dans les abeilles par un acte de leur digestion avec un

aliment quelconque, avec du sucre, par exemple.

» Pour nous, nous serions portés à croire qu'il en est d'une abeille comme d'une nourrice. Si cette dernière trouve dans ses aliments les matières grasses et la protéine dont son lait a besoin, elle produit du lait pour son nourrisson et sa santé n'en souffre pas. Si on la prive, au contraire, en tout ou en partie de ces aliments gras ou albuminoïdes, elle produit encore sans doute du lait, mais elle maigrit, et c'est au dépens de sa propre substance que le lait se produit en pareil cas.

» Lorsqu'on ne se bornera pas à examiner si les abeilles nourries de sucre font des gâteaux de cire, et qu'on cherchera, au contraire, combien, sous l'influence d'un tel régime, elles perdent de leur poids, combien elles perdent de leur graisse, on arrivera probablement à une conclusion tout opposée à celle de Huber.

» Les abeilles continuent à faire de la cire plus ou moins mêlée de leur propre graisse pendant quelque temps, lorsqu'elles sont soumises au régime purement sucré. Leur cire devient donc de plus en plus fusible à cause du mélange de la stéarine ou de l'oléine, ce que Huber a constaté; mais sans doute dans ces

circonstances, leur masse diminue d'une manière appréciable. C'est là un sujet qui occupe un de nos confrères, M. Milne Edwards, et bien que des difficultés sérieuses se soient présentées, nous devons croire que pour lui elles ne seront pas insurmontables.

» Indépendamment de Huber, dont le nom est entouré dans la science de tant de vénération, M. Liébig a publié récemment des opinions et des expériences relatives à l'origine de la matière grasse des animaux.

» M. Liébig, avec Huber, fait venir les graisses animales du sucre ou de l'amidon des aliments. Il cherche à fortifier cette opinion par des formules chimiques tendant à établir que le sucre ou l'amidon se convertissent en graisse en perdant de l'oxygène. M. Liébig s'exprime, à cet égard, de la manière suivante dans un ouvrage récent (1) :

« Aujourd'hui, les relations entre les ali-
» ments et le but qu'ils ont à remplir dans
» l'économie nous paraissent bien autrement

(1) *Chimie organique appliquée à la physiologie animale et à la pathologie,* par Justus Liébig, professeur à l'Université de Giessen, traduit par Ch. Gerhardt, professeur à la Faculté des sciences de Montpellier, in-8°, 1842.

» clairs depuis que la chimie organique les a
» examinés par la méthode quantitative.

» Une oie maigre, pesant 2 kilogr. augmente
» de 2 kilogr. 50, dans l'espace de trente-six
» jours, pendant lesquels on lui donne pour
» l'engraisser 12 kilogr. de maïs. Au bout
» de ce temps, l'on peut extraire 1 kilogr. 50
» de graisse. Il est évident que la graisse ne
» s'est pas trouvée toute formée dans la nour-
» riture, car celle-ci ne renferme pas un
» millième de graisse ou de matières sem-
» blables. »

» Nous sommes convaincu que cette expérience sur l'engraissement de l'oie est parfaitement exacte ; car ses données s'accordent avec tout ce que nous savons nous-même à cet égard, d'après ce qui se passe à Strasbourg, à Dijon, etc.

» Mais nous ne comprenons pas que M. Liébig ait pu ignorer que le maïs renferme autre chose que de la fécule, quand il suffit de piler le maïs avec de l'eau pour faire une véritable émulsion, quand enfin l'analyse du maïs, déjà publiée par l'un de nous, avait donné les résultats suivants :

Amidon	71 0	
Matières azotées	12 0	à trois états distincts.
Matières grasses	8 7	l'une solide, l'autre liquide.
Cellulose	5 8	
Dextrine et sucre	0 5	
Matière colorante	0 05	soluble dans l'huile, l'éther et surtout l'alcool.
Sels	2	
	100	

» De nouvelles expériences, en confirmant tous ces faits, nous ont montré que la matière grasse du maïs s'y présente toujours très-sensiblement à la dose de 7, 5 à 9 0/0.

» On ne sera donc pas étonné que nous qui savions que le maïs est très-riche en huile fixe, nous ayons tiré de son emploi si fréquent et si profitable dans l'engraissement des animaux, cette conviction, que c'est par sa substance grasse que cette céréale engraisse ; tandis que M. Liébig, persuadé que le maïs ne contient pas de matière huileuse, devait tirer de son emploi la conclusion contraire et voir, dans la fécule du maïs, l'origine de la graisse des animaux qui s'en nourrissent.

» Nous sommes parfaitement assurés que quiconque se donnera, comme nous, la peine de répéter l'analyse du maïs, trouvera, comme nous, qu'il renferme près de 9 0/0 d'huile. Cette

quantité paraîtra moins extraordinaire quand nous ajouterons que le cotylédon des céréales est toujours très-riche en huile, que celui du maïs en particulier en renferme les deux tiers de son poids, et que ce cotylédon est bien plus volumineux, relativement au fruit, dans le maïs que dans les autres céréales. Dès lors, rien de plus facile à expliquer que l'engraissement par l'usage de cette nourriture.

» Il est bien évident que le pouvoir engraissant du maïs, si universellement appliqué, n'a plus rien qui doive surprendre, et que la matière grasse passe en nature dans les animaux qui s'en nourrissent et qu'elle s'y fixe plus ou moins modifiée.

» Mais au point de vue qui nous dirigeait, il fallait se rendre compte aussi du pouvoir engraissant de certains produits évidemment moins riches en principes gras.

» Ainsi il est bien facile à constater, par exemple, qu'une vache en bon état d'entretien, mangeant 100 kilogr. de foin sec, fournit quarante-deux litres de lait renfermant environ 1 kilogr. 5 de beurre. Si nos opinions étaient fondées, nous devions donc trouver dans le foin sec 1,5 0/0 de matière grasse capable de produire ce beurre. Or, l'analyse de divers échan-

tillons nous a donné 1,875 à 2,00 0/0.

» M. Boussingault, de son côté, sans avoir connaissance de nos expériences, était conduit, par les mêmes vues, à tenter les mêmes essais. Les foins de prairie et de bonne qualité lui ont donné environ 2 0/0 de matières grasses. Sur des échantillons de trèfles coupés en fleur, la proportion s'est élevée de 3 à 4 0/0.

» On peut donc affirmer, en se fondant sur l'expérience universelle des agriculteurs, que le foin consommé par une vache laitière, contient un peu plus de matières grasses que le lait qu'elle fournit. Rien n'autorise à regarder cet animal comme capable de produire la matière grasse de son lait, et tout porte à croire qu'il la prend toute faite dans ses aliments.

» On pourrait craindre quelque erreur, toutefois, en comparant ainsi du foin pris au hasard et des rendements en lait observés au hasard aussi, encore bien que ce soient des moyennes. Mieux vaut sans doute une expérience directe donnant la proportion de beurre constatée par l'analyse, relativement à la matière grasse du foin mangé par la vache et analysé lui-même avec soin.

» Cette expérience a été faite, et elle l'a été par M. Boussingault avec de tels soins et sur

une telle échelle, qu'elle convaincra les agriculteurs, nous en sommes persuadés.

» L'expérience a duré un an. Elle a porté sur sept vaches laitières de la race de Schwytz. Le lait a été mesuré aux deux traites de chaque jour.

» Les sept vaches ont fourni 17,576 litres de lait, d'une densité moyenne de 1,035. D'après cela, on peut estimer le poids du lait à 18,191 kilogr.

» Des analyses plusieurs fois répétées et dont les résultats ont peu varié, ont indiqué dans le lait 3,7 0/0 de beurre complétement privé d'eau, d'où il suit que les sept vaches ont fourni dans l'année 673 kilogr. de beurre.

» Pendant ce temps, elles ont mangé chacune 15 kilogr. de foin, trèfle et regain par vingt-quatre heures, c'est-à-dire en tout 38,325 kilogr. pendant l'année pour les sept vaches.

» Or, si l'on admet que le foin contienne seulement 1,8 0/0 de matière grasse, on trouve que 38,325 kilogr. en représentent 689.

» Si l'on suppose que la proportion moyenne s'élève à 2 0/0, on trouve en tout 766 kilogr.

» En tenant compte de l'emploi du trèfle, plus riche encore en matière grasse, on voit

que cette dernière quantité serait même de beaucoup dépassée.

» Or, le beurre obtenu ne s'élève qu'à 673 kilogr.

» Ainsi, pour produire une quantité de beurre qui s'élève à 67 kilogr., par exemple, une vache mange une quantité de foin qui renferme au moins 69 kilogr. et probablement 76 kilogr. de matière grasse ou même davantage.

» La conclusion qui nous semble la plus naturelle à tirer de cette expérience, c'est que la vache extrait de ses aliments presque toute la matière grasse qu'ils renferment et qu'elle convertit cette matière grasse en beurre.

» Peut-être pourrait-on à volonté, mais toujours dans de certaines limites, faire varier la proportion de beurre dans le lait et sa nature aussi. Pour le prouver, par exemple, ne suffit-il pas de rappeler que le beurre des vaches d'une même localité peut varier à tel point, selon qu'elles mangent des fourrages verts ou bien qu'elles sont nourries avec des aliments secs, que le beurre des Vosges renferme par exemple 66 de margarine 0/0 d'oléine en été, et jusqu'à 186 de margarine 0/0 d'oléine en hiver. Dans le premier cas, les vaches paissent

à la montagne ; dans le second, elles mangent des fourrages à l'étable.

» Mais on aimera mieux sans doute trouver ici une expérience directe à cet égard, et qui nous paraît concluante. Si l'on remplace la moitié de la ration de foin d'une vache par une quantité équivalente de tourteau de navette, encore riche en huile, les vaches se maintiennent dans une bonne condition, mais le lait fournit un beurre plus fluide et ce beurre possède, à un point intolérable, la saveur propre à l'huile de navette.

» Qu'opposer à cette expérience de l'un de nous, et comment n'en pas conclure que la matière grasse des aliments passe dans le lait, peu ou point altérée, pour en former le beurre ?

» Qu'un agriculteur intelligent, guidé par des études chimiques convenables, s'empare de ces idées, et il parviendra bientôt, nous n'en doutons pas, à modifier la quantité et la saveur de ses produits à volonté, par des modifications sagement conduites par la nature des aliments fournis à ses troupeaux (1).

(1) Il n'y a pas d'agriculteur qui ne sache que la nature des aliments influe sur celle du lait des vaches, sur leur beurre, et même sur celle de la chair des animaux. Il n'ignore pas que la vache qui est nourrie avec du trèfle vert

» Ce que nous avons dit plus haut de l'expérience faite par l'un de nous sur sept vaches, est-il applicable à la généralité des cas ? Nous n'hésitons pas à l'affirmer.

» Il résulte, en effet, de tous ces renseignements, qu'en faisant manger 100 kilogr. de foin, trèfle et regain secs, et, à plus forte raison, leur équivalent en vert par des vaches, on obtient en moyenne quarante-deux litres de lait. On trouve également en moyenne que vingt-huit litres de lait renferment et fournissent 1 hilogr. de beurre.

» D'où il suit que 100 kilogr. de foin sec fourniraient 1 kilogr. 50 de beurre.

» Or, l'analyse indique, dans le foin sec, une quantité de matière grasse qui s'élève au moins à 1 kilogr. 875, ou 2 0/0 ; par conséquent, une quantité supérieure à celle que le lait qui en provient renferme, et capable de représenter

donne du lait amer, dont le beurre aura ce goût et que l'arrête-bœuf (la bugrane, *ônonis*) assez commun dans les pâturages, communique également au beurre un goût âcre qui le rend insupportable. Les paysans savent bien que la chair du porc engraissé avec des farines et du grain est meilleure que celle du porc engraissé avec des pommes de terre auxquelles on aura joint des pailles ou quelque autre corps à éléments graisseux. — (*Note de l'auteur.*)

en même temps celle qui se trouve dans les excréments de l'animal.

» Un agronome, qui a fait de cet objet une étude attentive, présente les résultats d'une autre façon, c'est M. Riedesel qui, séparant l'aliment de la vache en deux parties, distingue la ration d'entretien de celle qui servirait à la formation du lait.

» D'après lui, une vache pesant 600 kilogr. exigerait 10 kilogr. de foin sec pour sa ration d'entretien; à ce régime, elle ne pourrait donc produire du lait sans maigrir.

» Mais à chaque kilogramme de foin qu'elle mange par delà les 10 kilogr. de foin d'entretien, elle fournit un litre de lait, de telle façon qu'en mangeant 20 kilogr. de foin, une telle vache pourrait fournir dix litres de lait.

» Ces résultats s'accordent avec nos propres renseignements, mais ils exigent une autre interprétation.

» Ainsi l'on aurait tort d'admettre, selon nous, qu'une vache puisse extraire dix litres de lait de 10 kilogr. de foin sec. Cela nous paraît impossible par la raison que 10 litres de lait contiennent 0 kilogr. 370 de beurre, et que 10 kilogr. de foin sec ne renferment que 0 kilogr. 187 de matières grasses.

» Aussi, n'est-ce pas ainsi que les choses se passent quand une vache mange 10 kilogr. de foin sec ; elle consomme tous les produits qu'elle peut en extraire, qu'ils soient azotés, gras ou sucrés ; mais vient-on à lui fournir 20 kilogr. de foin sec, elle y trouvera des produits sucrés ou des produits analogues en quantité plus que suffisante à sa ration journalière, et rien ne l'empêchera de mettre en réserve, sous forme de lait, une portion de ces produits sucrés, une portion des matières azotées et la presque totalité de la matière grasse.

» On sait, au surplus, que dès que la vache engraisse, la ration restant la même, le lait diminue en proportion de l'accroissement de poids de l'animal et dans un rapport que nous allons préciser. »

Je passe une série d'expériences qui viennent ensuite, tendant à prouver ce qui précède relativement à la production du lait et du beurre, et je continue à rapporter ce mémoire à l'endroit où l'auteur dit :

« Si nous essayons de passer maintenant aux phénomènes de l'engraissement des animaux, nous retrouverons une application tellement exacte des principes que nous avons posés que,

s'il reste quelques circonstances à éclaircir, nous espérons qu'elles ne tarderont pas à l'être par les agriculteurs, qui s'empresseront de se livrer aux expériences nécessaires pour contrôler des vues qui ont tant d'intérêt pour eux.

» En partant des nombres résultants des expériences de M. Riedesel, qui s'accordent, du reste, en quelques points avec les renseignements que nous avons pu nous procurer par nous-mêmes, on arrive aux résultats suivants :

» D'après M. Riedesel, on trouverait qu'un bœuf pesant 600 kilogr. conserve son poids quand il mange 10 kilogr. de foin sec par jour. A l'engrais, le même bœuf exigerait pour sa nourriture complète 20 kilogr. de foin sec par jour, et il pourrait gagner 1 kilogr. en poids sous l'influence d'un tel régime.

» Tout en considérant les expériences de M. Riedesel comme présentant des résultats trop favorables, comme donnant le maximum du pouvoir nutritif du foin ou de ses équivalents, nous admettons, avec cet agriculteur, que 10 kilogr. de foin peuvent produire environ 10 litres de lait ou bien à peu près 1 kilogr. de bœuf; reste à savoir ce que c'est que 1 kilogr.

d'augmentation dans le poids d'un bœuf.

» Or, voici comment on peut concevoir que ce kilogramme se dédouble en admettant que la matière grasse du foin soit fixée par l'animal, de même qu'elle passe dans le lait de la vache, on trouve que le bœuf a reçu 0 kilogr. 370 de graisse environ, reste donc 0 kilogr. 630 de viande humide qui doit renfermer 0 kilogr. 160 de viande sèche.

» D'où il suit que le bœuf qui s'engraisse, en supposant même qu'il puisse fixer dans ses tissus, toute la substance grasse du foin qu'il mange, ne retire pourtant de sa nourriture que la moitié au plus de la matière azotée qui en serait extraite par la vache sous forme de lait, et qu'il perd la totalité du produit alimentaire que la vache convertit en sucre de lait. »

Ici l'auteur fait ressortir l'avantage qu'il y aurait pour les agriculteurs de nourrir plutôt des vaches que des bœufs. Il rapporte l'observation d'un vétérinaire, et bien connue de tous les nourrisseurs, que la sécrétion du lait chez les vaches alterne avec la graisse et que ce liquide finit par se tarir chez celles qui se chargent d'un très-grand embonpoint. Il rappelle que les meilleures vaches laitières sont les flamandes et les hollandaises, qui engraissent dif-

ficilement ; que les truies françaises, naturellement maigres, sont meilleures nourrices que les truies anglaises toujours un peu grasses.

L'auteur conclut de là que l'alimentation grasse étant indispensable pour la production du lait, elle l'est également pour la formation de la graisse. Puis il continue ainsi :

« Y a-t-il des circonstances dans lesquelles on aurait engraissé des animaux avec des aliments dépourvus de graisse ?

» Nous avouons n'avoir pas rencontré un seul fait qui nous ait paru propre à faire soupçonner qu'il en fût ainsi.

» Un agriculteur fort habile a essayé, par exemple, l'effet des pommes de terre pour l'engraissement des porcs, et n'a pu parvenir à les engraisser au moyen de cette alimentation, qu'en y ajoutant des tourteaux de cretons qui renferment, comme on sait, une quantité considérable encore de matières grasses.

» D'un autre côté, nous avons fait sur des porcs des expériences qui semblent tout à fait concluantes, et desquelles il résulte que, tandis que deux porcs de Hampshyre, qui avaient mangé 30 kilogr. de gluten et 14 kilogr. de fécule, n'avaient gagné que 8 kilogr. Deux autres animaux de même race, de même âge

et de même poids qui, dans le même temps, avaient mangé 45 kilogr. de chair cuite de tête de mouton, contenant 12 à 15 0/0 de graisse, avaient gagné 16 kilogr. Cependant, à en juger par l'analyse élémentaire, ces deux nourritures étaient équivalentes. La première, en effet, représentait : gluten sec, 12 kilogr., plus fécule, 14 kilogr. La deuxième contenait : viande sèche, 9 kilogr. 5, et graisse, 7 kilogr.

» Ainsi donc, les quantités de carbone et d'azote étaient même un peu plus fortes dans l'aliment végétal, mais ces deux rations différaient notablement en ce sens que la nourriture animale renfermait une quantité de graisse équivalente à ce que l'autre contenait en fécule.

» Dans un second essai, quatre porcs nourris avec des pommes de terre cuites, des carottes et un peu de seigle, avaient gagné 53 kilogr. 5 seulement; tandis que mis au régime de la viande de têtes de mouton cuite, quatre autres porcs du même âge et dans les mêmes conditions, avaient gagné 103 kilogr.

» Nous avons dû même être frappé de cette circonstance, que l'augmentation du poids d'un animal qui engraisse, étant considérée comme se représentant par 50 0/0 d'eau, 33,3

de graisse et 16,6 de matière azotée, on arrive à cette conséquence que la majeure partie de la graisse se fixe dans le tissu de l'animal.

» Ainsi, les premiers porcs avaient mangé 6 kilogr. 7 de graisse et en avaient acquis 6 kilogr. 7.

» Nous ne terminerons pas cet exposé sans rappeler les expériences remarquables par lesquelles notre confrère, M. Magendie, a si bien établi que le chyle des animaux nourris d'aliments gras est lui-même très-riche en matières grasses, et que sous l'influence d'une alimentation riche en graisse, les animaux présentent cette affection du foie que l'on désigne sous le nom de foie gras. Ces faits ont été d'un grand poids dans la discussion qui nous a conduit aux opinions que nous venons d'exprimer.

» En résumé, nous trouvons par l'expérience que le foin renferme plus de matière grasse que le lait qu'il sert à former, qu'il en est de même des autres régimes auxquels on soumet les vaches et les ânesses.

» Que les tourteaux de graines oléagineuses augmentent la production du beurre, mais parfois le rendent plus liquide et peuvent lui donner le goût d'huile de graines, lorsque cet

élément entre en trop forte quantité dans la ration.

» Que le maïs jouit d'un pouvoir engraissant déterminé par l'huile abondante qu'il renferme.

» Qu'il existe la plus parfaite analogie entre la production du lait et l'engraissement des animaux, ainsi que l'avaient pressenti les éleveurs.

» Que la pomme de terre, la betterave, la carotte n'engraissent qu'autant qu'on les associe à des produits renfermant des corps gras comme les pailles, les graines de céréales, le son et les tourteaux de graines oléagineuses.

» Qu'à poids égal, le gluten mêlé de fécule et la viande riche en graisse produisent un engraissement qui, pour le porc, diffère dans les rapports de 1 à 2.

» Tous ces résultats s'accordent si complétement avec l'opinion qui voit dans les matières grasses des corps qui passent du canal digestif dans le chyle, de là dans le sang, dans le lait ou les tissus, qu'il nous serait difficile d'exprimer sur quel fait se fonderait la pensée qui voudrait considérer les matières grasses comme capables de se former de toutes pièces dans les animaux.

» Nous savons parfaitement que la chimie est parvenue à transformer des corps, tels que l'amygdaline en huile d'amandes amères, acide cyanhydrique, etc.; nous savons qu'elle a pu convertir la silicine en huile de reine-des-prés, acide carbonique, etc.; mais jusqu'ici aucun des phénomènes de l'économie des animaux supérieurs ne nous a donné lieu de penser que de tels faits fussent de nature à jouer un rôle dans leur digestion, dans la formation de leur chyle, dans la production de leur lait ou dans les phénomènes qui se passent pendant leur engraissement (1). »

(1) Des faits nombreux et dignes d'une sérieuse attention ont appris que les fourrages verts profitent, en général, bien plus que les fourrages secs dans la production du lait et dans l'engraissement des animaux; il serait curieux et utile, sans doute, de déterminer les circonstances favorables à cette assimilation plus complète, ses effets précis; c'est là un sujet de recherches fort intéressantes. Si nous eussions pu l'aborder, nous aurions voulu encore rapprocher les résultats de ces régimes alimentaires composés des faits remarquables observés par M. Magendie et qui ont dévoilé de si véritables différences entre les pouvoirs nutritifs des viandes cuites et des chairs crues; mais de pareilles études nous eussent entraîné trop loin. Nous avons préféré rester dans le cadre que nous nous étions tracé, laissant à d'autres expérimentateurs le soin d'approfondir ces questions, et sans renoncer toutefois à nous en occuper nous-même. *(Note de M. Payen.)*

Ce serait donc, d'après ce que nous venons de rapporter, dans les végétaux qu'il faudrait chercher la formation de la graisse, substance que les animaux ne seraient point susceptibles de faire et qu'ils trouveraient toute faite dans leurs aliments, dans les végétaux principalement.

On peut dire, à l'appui de ce principe, que les animaux qui se chargent facilement de graisse, se nourrissent habituellement de végétaux, et que les carnivores ne sont jamais très-gras.

Les chats sauvages que les chasseurs tuent souvent en Algérie sont maigres.

Les chats de ferme dont on a grand soin ne sont jamais gras comme ceux des villes, parce que la plus grande partie de leur nourriture consiste en proies, en chair, qu'ils préfèrent à la pâtée, à la soupe, au lait dont on nourrit les chats des villes.

Frédéric Cuvier avait remarqué que les demi-carnivores engraissaient par l'alimentation végétale. M. Flourens a répété ces expériences en nourrissant exclusivement de pain les ours du Jardin des Plantes, qui prirent alors un grand embonpoint (1).

(1) Compte-rendu de l'Académie des sciences, 1843.

L'on peut dire que les carnivores n'ont pas toujours à manger quand ils ont faim, et qu'ils sont souvent obligés de courir longtemps avant d'attraper une proie. Cela doit arriver; mais les animaux carnivores nourris exclusivement de viande, en domesticité, par la main de l'homme, ne sont point surchargés de graisse et n'ont jamais de ventre.

L'illustre voyageur Levaillant rapporte, dans son *Voyage en Afrique*, qu'il a vu dans la partie méridionale de ce continent des troupeaux de gazelles (de l'espèce appelée gazelles sautantes du cap de Bonne-Espérance) qui vivent dans l'intérieur des terres, réunies en troupeaux de dix mille à cinquante mille. Ces troupeaux, toujours aussi nombreux, à cause du grand nombre des naissances, malgré la destruction qui s'en fait chaque jour, sont accompagnés ou suivis par des lions, des léopards, des onces et des panthères, etc., qui n'ont que quelques pas à faire pour se jeter dessus et s'en repaître; et ces animaux carnassiers ne sont pas plus gras et n'ont pas plus de ventre que ceux que nous connaissons. Les oiseaux de proie sont habituellement maigres.

Tandis que les animaux qui ne se nourrissent pas de viande, mais de végétaux prin-

cipalement, sont facilement surchargés de graisse. L'on peut citer en première ligne l'hippopotame, si disgracieux dans ses formes par sa graisse ; il ne se nourrit que de végétaux, et spécialement de joncs, de riz, de millet, de canne à sucre, etc. (1)

Le lamantin, qui semble faire, au dire de Buffon, la nuance entre les quadrupèdes amphibies et les cétacés, est une vraie masse de graisse et il vit exclusivement d'herbes marines (2).

On trouve dans le fait suivant, une preuve bien remarquable que la quantité de graisse dont un animal est surchargé dépend principalement de ce dont il se nourrit : dans la fa-

(1) Les naturalistes ont cru pendant longtemps que cet animal, qui passe une grande partie de sa vie dans l'eau, se nourrissait de poissons ; mais un capitaine Gordon, pendant son séjour au cap de Bonne-Espérance, s'est assuré que cet amphibie ne touche jamais au poisson et qu'il vit exclusivement de végétaux. Il s'en est assuré, en étudiant les habitudes de ces animaux, et par l'ouverture de l'estomac de plus de trente hippopotames qu'il a tués. Du reste, c'est avec une nourriture végétale qu'on nourrit les deux hippopotames qui sont aujourd'hui au jardin du Muséum.

(2) Le lamantin du Kamschatka a vingt-trois pieds de long et seize à dix-huit de circonférence, et pèse de six à huit mille livres.

mille des baleines, ces monstres de grosseur, celle du Groënland *(Balæna mysticetus*, Linné) est la plus chargée de graisse, et elle se nourrit de zoophytes, dont beaucoup présentent autant les caractères de la plante que ceux de l'animal. La baleine appelée jubarte *(balæna boops,* Linné), qui ne se nourrit plus de corps essentiellement mucilagineux, mais de petits poissons, a une couche de lard beaucoup plus mince que la précédente. La baleine appelée gibbar *(balæna physalus*, Linné), qui vit de maquereaux, de harengs et de saumons du nord, quoiqu'à peu de chose près aussi longue que la baleine du Groënland, est beaucoup plus maigre qu'elle. Sa couche de lard est moins épaisse encore que celle de la jubarte; elle ne fournit que dix à douze tonnes de graisse, tandis que la baleine du Groënland en donne cinquante, soixante, et jusqu'à quatre-vingts.

Cependant, les choses ne se passent pas absolument ainsi que l'expose M. Payen, dans son mémoire cité, et dès le 6 mars de la même année, M. Liébig, dans une note qu'il adressa à l'Académie des sciences, protesta contre les conclusions dudit mémoire qui, on se le rappelle, tendent à démontrer que la graisse entre toute

formée dans le corps. Le savant chimiste allemand annonça à l'Académie qu'il avait retrouvé, dans les excréments d'une vache, à peu de chose près, toute la matière grasse ou cireuse contenue dans ses aliments, quoique cette vache eût pris de l'embonpoint ou l'eût conservé. Il rappelle les belles expériences de M. Boussingault sur le même sujet (1), et qui sont d'accord avec ce que vient d'expérimenter M. Liébig, et qui, par conséquent, combattent l'opinion de M. Payen.

A la suite de cette communication, M. Magendie annonça qu'il fait partie d'une commission nommée par le ministre de la guerre, et qui s'occupe depuis près d'un an d'expériences sur l'alimentation des chevaux de l'armée. Il a été constaté, dans ces expériences, que les chevaux rendaient, dans leurs excréments, plus de graisse que le fourrage à eux donné n'en contenait.

Dans la séance du 18 septembre de la même année, M. Milne-Edwards, donna à l'Académie des sciences lecture d'un mémoire contenant le résultat des expériences d'Huber sur les abeilles, qu'il venait de répéter avec tous les

(1) *Annales de chimie et de physique*, t. LXXI, pag. 75.

soins et toutes les précautions qui, au dire de M. Payen, ainsi que nous l'avons vu, avaient manqué dans les recherches d'Huber, et le savant professeur du Muséum concluait, comme Huber, à savoir que des abeilles, renfermées dans une cage, avaient fait de la cire, n'ayant pour toute nourriture que du sucre trempé dans l'eau. M. Payen combattît encore les conclusions de ce mémoire, en contestant toute l'exactitude de l'expérience de M. Milne-Edwards; il dit entre autres raisons que les abeilles renfermées pouvaient trouver des substances cireuses, grasses ou résinoïdes dans le bois de la caisse, dans le mastic des vitres, des peintures, des luts, dans quelques plantes cryptogames développées à la faveur de l'humidité.

M. Dumeril rappella à l'Académie que les expériences d'Huber avaient été répétées en 1817 par M. Bretonneau, de Tours, avec le même résultat.

M. Thénard présenta alors quelques observations et dit que les animaux ne tirent pas toutes formées des plantes ou d'autres aliments dont ils se nourrissent, les matières nécessaires à leur constitution; ils en forment évidemment plusieurs par la puissance de leur orga-

nisation : telles sont la matière colorante du sang, la fibrine, lorsque l'animal ne prend que du lait pour nourriture, la cholestérine, etc. Ce qui a été dit de contraire ne semble pas exact.

M. Milne-Edwards dit alors : quand je vois les animaux introduire dans leur estomac une quantité considérable de matières grasses, que cette graisse pénètre bien évidemment dans les vaisseaux chylifères, se mêle au sang et se trouve ensuite transportée par le liquide nourrissier dans toutes les parties du corps, enfin, lorsqu'à la suite de cette absorption, je vois de la graisse s'accumuler entre les organes, je n'aperçois aucune raison pour supposer que celle-ci soit le produit de quelque création nouvelle mystérieuse, plutôt que le résultat d'un simple dépôt de matières dont la présence est d'ailleurs indubitable.

Ce savant académicien est d'avis qu'il faut croire à la vérité du dicton populaire : la graisse fait la graisse, et la chair fait la chair.

Mais, d'un autre côté, il pense, avec M. Thénard, que les animaux peuvent, par la puissance de leur organisation, former des matières nécessaires à leur constitution.

Enfin, en 1845, M. Boussingault écrivit à M. Arago une lettre qui fut communiquée à

l'Académie des sciences, pour lui annoncer qu'il venait de faire de nouvelles expériences, d'où l'on peut conclure, en toute certitude, que les animaux font plus de graisse qu'on n'en trouve dans les aliments dont ils se nourrissent. Et le fait ne fut point contesté (1).

De toutes ces recherches, de toutes ces expériences, de toutes ces observations, l'on doit conclure que c'est dans l'alimentation grasse, dans les substances à éléments graisseux que l'on doit chercher la cause première du déve-

(1) D'autres expériences, et en grand nombre, ont été faites pour éelairer la question du développement de la graisse dans les animaux, spécialement pour savoir si telle substance alimentaire était suseeptible de donner naissance au tissu adipeux. Je ne les reproduis pas paree qu'elles n'ajouteraient point à ee que nous avons dit pour éelairer la question. Et il y a beaucoup de ces expériences dont la valeur me semble très-minime. Telle est, par exemple, eelle qui a eu pour but de savoir si le suere engraissait, et on l'a donné pour nourriture unique, et même pendant quelque temps sans eau, à des pigeons qui sont morts maigres; et l'expérimentateur en a eonclu que le suere n'engraissait pas.

On a donné du beurre pour unique nourriture à des tourterelles, qu'on a trouvées également dépourvues de graisse à leur mort. Pourquoi choisir des tourterelles pour une telle expérience !

(Voir ces expériences en détail : *Annales de chimie,* 1845.)

loppement de la graisse dans les animaux, tout en admettant qu'elle peut s'y développer par la puissance de leur organisation.

C'est d'après ce principe que l'alimentation végétale, riche en éléments graisseux, et produisant de gros amas de graisse chez les animaux qui s'en nourrissent exclusivement, amas de graisse qu'on ne rencontre jamais chez les carnivores, c'est, dis-je, d'après ce principe que j'ai privé en grande partie et autant qu'il est possible de le faire, de l'alimentation végétale, les personnes qui avaient besoin de voir diminuer leur embonpoint. J'ai obtenu des résultats, mais ces résultats n'étaient pas constants, Des personnes qui se privaient en grande partie de légumes, tout en évitant de manger des viandes grasses, conservaient leur trop grand embonpoint. J'en cherchai la cause, en me rappelant le principe de Thénard, que par la seule puissance de son organisation, l'animal peut former une substance nécessaire à son organisation; je songeai aussi à ce qu'a dit M. Payen, qu'on ne peut supposer que la graisse peut être formée de toutes pièces. Je me demandai d'où venait la cause de mes insuccès, c'est-à-dire je recherchai d'où pouvait provenir la présence, dans l'organisation, d'une

graisse qui n'avait pas été introduite. C'est alors qu'il fut question, avec les personnes que je traitais, de la quantité de boisson qu'elles prenaient chaque jour, et bientôt je fus à même de constater que celles qui ne diminuaient pas, buvaient beaucoup plus que celles qui perdaient de leur graisse. Enfin, j'arrivai à être convaincu (c'était en 1850) qu'il ne suffit pas de priver d'une alimentation végétale, riche en éléments graisseux, le sujet que l'on veut faire diminuer, mais qu'il faut encore ne lui permettre qu'une certaine quantité de boisson.

Mon attention ne s'était d'abord nullement portée sur les liquides dans le traitement du trop grand embonpoint. J'étais même loin d'y songer en voyant qu'il n'en avait point été question dans les nombreux travaux dont nous avons relaté quelques parties, et cependant c'était un point important, capital, dans l'engraissement des animaux.

L'eau a toujours été considérée comme un aliment, et à juste raison, car beaucoup de faits prouvent que des hommes privés de toute espèce de nourriture, excepté d'eau, avaient vécu cinq et six jours de plus que leurs compagnons d'infortune qui n'avaient pu se procurer ce liquide. L'eau, même distillée,

contient des éléments organiques propres à la nutrition, et M. Payen, en contestant à M. Milne-Edwards l'exactitude de ses expériences sur la production de la cire par les abeilles, aurait pu reprocher à l'expérimentateur d'avoir donné de l'eau à ces insectes dans laquelle ils pouvaient rencontrer des éléments cireux, plutôt que de lui dire que ses abeilles avaient pu trouver de ces substances cireuses dans le bois de la caisse, dans le mastic des vitres, des peintures, des luts, etc.

L'eau potable, telle qu'on la boit habituellement étant prise sans aucun mélange, favorise la formation de la graisse plus que la bière, le vin, l'eau-de-vie, les autres boissons et que celle qui se trouve dans les aliments. J'avance ces faits parce que les plus grosses personnes, c'est-à-dire les plus grasses, les plus obèses que j'aie soignées, avaient l'habitude de boire beaucoup d'eau pure, sans se priver cependant d'en absorber soit mêlée avec des liqueurs, soit dans la préparation de leur nourriture.

Je disais tout à l'heure que dans les expériences faites par MM. les membres de l'Académie des sciences, il n'avait été nullement question de la boisson donnée aux animaux

pendant ces expériences. Il y a été question de l'eau, mais d'une manière indirecte.

M. Magendie, dans la séance académique du 6 mars 1843, a déclaré que des chevaux, qu'on avait soumis au régime du foin sec seulement, avaient plutôt maigri qu'engraissé. Et M. Payen, dans une longue note qu'il a mise à la fin de son mémoire lu à l'Académie, les 23 janvier et 13 février de la même année, que nous avons rapporté en partie, avait dit :

« Des faits nombreux et dignes d'une sé-
» rieuse attention, ont appris que les fourrages
» verts profitent, en général, bien plus que les
» fourrages secs dans la production du lait et
» dans l'engraissement des animaux, etc. (1) »

La différence qu'il y a entre du foin qui vient d'être coupé avec celui qui, provenant du même pré, est coupé et sec depuis trois mois, consiste en ce que le dernier ne contient plus l'eau que l'on trouve encore dans le premier. On ne peut donc attribuer qu'à l'eau la vertu engraissante de celui qui en contient encore. Je suis étonné que les membres de cette commission, qui fut nommée par le Ministre de la guerre, n'aient pas tenu compte de l'effet de l'eau dans leurs

(1) Note de M. Payen, page 63.

nombreuses, minutieuses et savantes recherches sur l'engraissement des chevaux. M. Magendie, qui avait des chevaux, et les autres membres de cette commission, la plupart officiers supérieurs de cavalerie, ne devaient pas ignorer le moyen employé par les marchands de chevaux pour engraisser promptement un cheval qui a besoin de beaucoup de graisse pour plaire aux amateurs.

Ces marchands le font boire beaucoup. Ils l'excitent à boire en mettant dans l'eau qu'ils lui présentent, de grosses farines. Après que le cheval a bu, ils ont soin de mettre de cette eau dans sa mangeoire afin qu'il puisse y tremper la paille ou le foin qu'il tire du râtelier. Ils lui donnent encore du son mouillé, ou bien ils le mettent dans une prairie, où il vit d'herbe tendre et où il peut aller trouver l'abreuvoir à volonté. Sous l'influence du régime *mouillé* à l'écurie, ou en le nourrissant dans la prairie d'une herbe pénétrée d'eau, le cheval prend promptement des formes arrondies par la graisse, qui cachent ou dissimulent souvent beaucoup d'imperfections.

Dans les fermes où l'on engraisse, pour être vendus gras, plusieurs cochons en même temps, on les met ensemble dans le même loge-

ment où ils ont le même espace de terrain à parcourir, où ils partagent le même lit et la même nourriture. Qu'ils aient en y entrant, le même âge, la même pesanteur à peu de chose près, ils en sortent chacun avec un poids différent; et l'on a remarqué dans ces fermes que ce sont ceux qui boivent le plus qui engraissent davantage. Aussi y choisit-on, dans la basse-cour, pour mettre à l'engrais, ceux qui boivent le plus. Quand une fermière a acheté des cochons à une foire et qu'ils sont rendus à la ferme, son premier soin est de leur faire donner à boire et puis de demander à la servante s'ils ont beaucoup bu, pour savoir à quoi elle peut s'en tenir sur leur facilité à être engraissés.

L'herbe d'un bas-fond a plus de qualités pour engraisser un bœuf ou un cheval, etc., que celle qui se trouve sur un terrain plus élevé et où elle est moins pénétrée d'eau.

J'ai été propriétaire d'une ferme où il y avait trente hectares de prairies ou d'herbages. Elle est située dans cette partie de la Normandie qu'on appelle le Cotentin, célèbre par sa belle race de bêtes à cornes et par ses chevaux. On y fait des élèves et on y engraisse également beau-

coup. Ces trente hectares de ma ferme étaient divisés par de simples fossés sans haies, par portions de trois à quatre hectares; par suite d'une petite pente du terrain une de ces divisions se trouve plus basse que ses voisines, et, quand les pluies du mois de novembre arrivent, l'eau y pénètre beaucoup la terre. Il m'est arrivé, en allant visiter ma ferme à cette époque, de trouver dans cet herbage plus humide les bœufs destinés à l'engrais. Comme leurs pieds entraient profondément dans la terre, ils l'abîmaient. Je demandais alors à mon fermier pourquoi il ne faisait pas dépouiller cet herbage avant la mauvaise saison.

Il me répondait qu'il l'avait fait plusieurs fois, mais qu'il s'en était mal trouvé. Quand il ôtait ses bœufs de cette pièce de terre, à l'arrivée des pluies, pour les mettre dans celle qui est à côté, ils n'y faisaient plus rien (ils cessaient d'engraisser), quoiqu'il y eût beaucoup d'herbe ; il était donc forcé de les *finir* (d'engraisser) là où je les voyais, pour les conduire à la foire.

Sachant que le sol de ma ferme est tout de la même nature, je ne peux m'expliquer ce fait de la plus grande vertu engraissante de cet herbage, que parce que l'herbe y est plus ten-

dre, contient plus d'eau que dans les herbages voisins.

Virey a dit : c'est dans la classe des poissons que nous rencontrons des huiles en très-grande abondance ; la chair de .tous les animaux marins est même imprégnée d'une graisse fluide; tels sont les *oiseaux de mer*, les *cétacés,* les *phoques*, les *tortues marines*, etc. Il paraît que l'humidité contribue extrêmement à la formation de la graisse, puisque les *cochons* et les autres quadrupèdes qui cherchent les terrains fangeux et aquatiques deviennent tous très-gras. Les hommes qui habitent dans les vallées profondes et humides, sont aussi beaucoup plus gras que les habitants des lieux secs et élevés. *(Nouveau dictionnaire d'Histoire naturelle*, art. Poissons, tome 18.)

On connaît toutes les qualités physiologiques de l'eau, toute son importance dans l'acte de la digestion. Il n'y a pas de dissolvant, de délayant, plus grand, plus puissant que l'eau.

Je lis dans le traité d'hygiène si complet de M. le professeur Michel Lévy : « MM. Leuret et Lassaigne ont vu qu'en donnant aux animaux du fourrage sans eau, il se produit moins de

chyle que quand on les a fait boire en même temps. »

C'est sans doute à l'intime combinaison de l'eau et du fourrage que les bœufs trouvent dans l'herbe des prairies où on les engraisse en Normandie qu'est dû le grand embonpoint qu'ils y acquièrent, et où ne peuvent jamais parvenir les bestiaux engraissés à l'étable. C'est à ce mode d'engraissement dans les herbages que les éleveurs du Cotentin et de la vallée d'Auge, doivent la faveur de remporter les premières primes à Poissy, et de fournir toujours les *bœufs gras*, à Paris.

Je trouve encore, dans l'ouvrage que je viens de citer : dans l'état de vacuité gastrique, l'eau se mêle avec les fluides muqueux et acides de l'estomac, enlève du calorique à ses parois pour se mettre en équilibre de température. Elle est absorbée en partie sur place sans aucune modification, en partie dans l'intestin grêle par l'intermède des veines mésaraïques (Magendie), augmente et dilue la masse générale du sang, atténue sa puissance de stimulation, amortit l'excitabilité du système nerveux par le contact d'un sang plus délayé, facilite toutes les sécrétions et s'échappe enfin avec leurs produits comme par une sorte de filtra-

tion. C'est surtout par les reins et par la peau qu'elle sort de l'économie. Tous ces phénomènes physiologiques sont favorables à l'engraissement. Dans cette expérience, quand l'eau a disparu de l'estomac, il reste, d'après M. Magendie, une certaine proportion de mucosités qui ne tarde pas à se chylifier à la manière des aliments. Il y a ici, ce me semble, une opération plus que physiologique, elle est chimique; et il faut bien admettre qu'il s'en fait dans l'économie. Thénard l'a dit. C'est par une opération chimique que les substances sucrées, amidonnées parviennent à former de la graisse. Il peut arriver au lion d'Afrique de tomber sur une proie riche en graisse, comme le sanglier. Il s'en repaît, et alors il avale nécessairement une quantité plus ou moins grande de tissu adipeux. Et cependant, si l'on analyse ensuite les excréments de ce lion, on n'y trouvera pas un atome de graisse. Il y a donc eu ici, chez ce lion, une opération chimique dans laquelle le tissu adipeux a disparu. Si la graisse peut ainsi se décomposer dans l'organisme, pourquoi ne pourrait-elle pas s'y former? Fourcroy et les chimistes de son temps l'admettaient. Il a dit que la graisse, en se formant, dépouillait le sang de son hydro-

gène et rendait ainsi la matière nutritive plus azotée.

Comme les plantes, nous avons la puissance chimique de décomposer l'air dans l'acte de la respiration, pour qu'une partie de cet élément aille vivifier le sang.

Les plantes ont la vertu, dans certaines conditions, de décomposer l'eau pour s'en nourrir. Pourquoi ne la décomposerions-nous pas? C'est la seule manière d'expliquer rationnellement la quantité plus grande de graisse qui se trouvait dans les animaux ou dans leurs excréments, que celle qui avait été constatée dans leur alimentation, lors des expériences que nous avons relatées, — et notez que les animaux soumis à ces expériences boivent beaucoup.

C'est la seule manière d'expliquer pourquoi les personnes qui suivaient mon régime alimentaire en buvant beaucoup, ne perdaient pas de leur grand embonpoint.

Certainement, je crois au proverbe: la graisse fait la graisse, et la chair fait la chair. Cependant le carnivore, l'oiseau de proie avalent de la graisse qui se trouve unie à la chair qu'ils dévorent, et ils ne deviennent jamais gras. Il faut dire que les uns boivent peu et les autres pas du tout.

Et avec la graisse qui se trouve dans les végétaux, il y a beaucoup plus d'eau que dans la chair animale, et je tiens tellement compte de cette quantité d'eau dans les végétaux, lorsqu'il s'agit de diminuer l'embonpoint que je conseille de manger de préférence ceux qui, parmi nos mets, en contiennent le moins. J'ai constaté que les épinards, l'oseille, les choux, les choux-fleurs, contrariaient plus l'effet du traitement anti-obésique que les pommes de terre cuites à la vapeur ou frites.

Il est impossible de diminuer l'embonpoint d'une personne qui boit beaucoup.

Nous avons dit que si l'on nourrit un animal d'une substance très-nutritive, de viande maigre avec peu de boisson, il ne deviendra jamais surchargé de graisse. L'on peut me rappeler qu'on engraisse des porcs avec de la viande de chevaux que l'on a conduits à l'abattoir et ordinairement maigres. Je répondrai qu'on leur donne en même temps beaucoup à boire, et ici il y a un fait bien remarquable : c'est que la couche de lard des porcs ainsi engraissés est molle, et s'en va promptement en eau, comme disent les charcutiers qui l'estiment moins, et la payent moins cher que celle des animaux engraissés avec les farineux, etc.

Evidemment ce n'est pas ici la chair mangée par les cochons qui a fait leur lard si mou, si aqueux, ce doit être l'eau qu'ils ont bue en très-grande quantité.

On objecte à mon système ce fait que les bouchers et les bouchères présentent beaucoup de cas d'obésité, parce qu'ils se nourrissent principalement de viande.

Les bouchers mangent de la viande et beaucoup de légumes, et les bouchères, en général, préfèrent les légumes à la viande.

On a dit encore qu'ils prenaient, les uns et les autres, leur embonpoint dans l'atmosphère remplie de miasmes animaux nutritifs au milieu desquels ils vivent.

On a avancé qu'il en était ainsi des cuisiniers, souvent obèses, parce qu'ils vivaient pour ainsi dire de la vapeur soit-disant nutritive qui sortait des casseroles dans lesquelles ils préparaient les mets. Ce sont des suppositions sans fondement.

D'abord, physiquement, on ne peut expliquer ce mode de nutrition que nos sens ne peuvent saisir. On a cité à cette occasion (bien à tort) ce fait que Boile, étant un jour occupé à piler de la coloquinte dans son laboratoire, reçut la visite de trois amis qui s'en

retournèrent purgés tous trois comme s'ils avaient pris médecine. Ils n'avaient cependant fait que respirer un air saturé de poudre de coloquinte. On aurait pu dire encore qu'après un séjour de quelque durée dans une chambre où l'on est exposé aux émanations de l'essence de térébentine, cette dernière substance donne bientôt des signes comme quoi on l'a absorbée en quantité quelconque. Mais, dans ces cas, ce sont des corps palpables que l'on a absorbés par une voie ou par une autre et saisissables à l'analyse.

Tandis qu'il est tout à fait impossible de trouver dans l'atmosphère que respirent habituellement les bouchers et les cuisiniers les prétendus miasmes nutritifs qui feraient engraisser.

Avant que de nier un fait rapporté dans tous les ouvrages sur la matière, je l'ai étudié sérieusement et j'ai fait beaucoup de recherches à ce sujet. Pour ce qui regarde les bouchers, j'ai trouvé qu'il y a environ sept cents boucheries à Paris, ce qui donne sept cents maîtres bouchers. Chaque boucherie occupe en moyenne trois garçons *étaliers*, au total plus de deux mille, qui coupent par morceaux la viande aux consommateurs. Les maîtres

bouchers, à Paris, ne sont pas assidûment à leur boutique; on peut dire qu'il y en a qui n'y sont jamais, d'autres qu'accidentellement. Les garçons, au contraire, y sont constamment occupés à manier, à servir la viande; et cependant la plupart de ces derniers sont d'une maigreur prononcée, et pas un parmi eux, qui sont au nombre de plus de deux mille, n'est très-gras. Les maîtres bouchers sont, au contraire, plutôt généralement gras que maigres; mais il serait difficile de trouver dans leur nombre de sept cents, plusieurs d'entre eux qui seraient gênés par la graisse. Ce sont, en général, des hommes d'une forte corpulence, très-musclés, avec une certaine quantité d'embonpoint; ce sont, en général, des hommes naturellement d'une constitution solide, autrement ils ne pourraient exercer un état qui exige beaucoup d'exercice dans le jour et veut que le maître boucher quitte son lit au moins une fois chaque nuit pour recevoir sa viande arrivant de l'abattoir. Un homme malingre ou avec quelque organe défectueux ne tiendrait pas longtemps à ce genre de vie, tandis que le boucher solide, bien nourri, ne peut, dans cette condition, que voir toutes les parties de son corps profiter et augmenter, mais les mias-

mes nutritifs de sa boucherie n'y sont pour rien.

Si les émanations de la viande nourrissaient, engraissaient, il me semble que les garçons bouchers, spécialement occupés dans les abattoirs à égorger et à diviser en grosses pièces les animaux, devraient bien plus subir cette influence, eux dont la vapeur du sang tout chaud leur monte jusqu'à la figure. Il n'en est cependant rien. J'ai visité l'abattoir situé avenue Trudaine, appelé abattoir Montmartre, le plus important de Paris. Il y a quatre cents garçons bouchers occupés à tuer. C'est un genre de travail organisé d'une manière assez extraordinaire. Les hommes ne travaillent point à la journée; ils sont, comme on dit dans le commerce, à leurs pièces, et, pour gagner davantage d'une part, de l'autre pour satisfaire les besoins de la boucherie, ils égorgent jour et nuit. Avec le temps qu'il leur faut pour prendre leurs repas, ils n'ajoutent pas deux heures sur vingt-quatre pour se reposer. Ce n'est qu'au bout de la semaine ordinairement qu'ils prennent un jour de repos. Ces hommes mangent beaucoup de viande et boivent tous beaucoup de vin. La plupart, sans être constamment ivres, sont toujours surexcités par cette bois-

son. Ils sont forts, d'un certain embonpoint; les muscles des bras m'ont paru les organes les plus développés chez eux; mais aucun n'est obèse, quoique jour et nuit ils soient, ainsi que nous l'avons dit, exposés à l'absorption de prétendus sucs nutritifs des viandes.

Pour ce qui concerne les cuisiniers et les cuisinières, ils sont, en général, très-gras, et parmi eux il y en a beaucoup d'obèses, et ces derniers sont ceux dont les fourneaux sont placés dans des caves ou au fond d'habitations où l'air extérieur pénètre en petite quantité. Mais leur surabondance de graisse ne provient nullement des prétendues émanations nutritives des viandes, mais bien de la vapeur humide, chaude, au milieu de laquelle ils vivent et de la grande quantité de boisson qu'ils absorbent chaque jour, car il est connu que les cuisiniers boivent plus qu'ils ne mangent. On peut tenir le même raisonnement pour les charcutiers, dont beaucoup sont très-gras et dont le laboratoire est dans des caves ou des arrière-boutiques avec peu d'air extérieur.

C'est donc une erreur que d'avancer que l'on peut se nourrir et engraisser au moyen des émanations provenant des viandes.

Le vin est tonique, et jusqu'à un certain point,

nourrissant, et il y a beaucoup de marchands de vin gros et gras. Cependant il n'est jamais venu à l'idée de qui que ce soit de dire que l'embonpoint de ces marchands provenait des émanations de ce liquide. Il est trop notoire que l'obésité dont un grand nombre d'entre eux est affecté provient de la grande quantité de liquides qu'ils boivent, soit de vin, de bière, de cidre, d'eau ou de liqueurs.

Chaussier a rapporté, dans ses leçons, le fait d'un homme qui ne pouvait plus avaler aucune espèce d'aliment, et qui a prolongé son existence de plusieurs jours en respirant souvent la vapeur de pain chaud. C'est ainsi, dit-on encore, que le philosophe Démocrite soutint son existence pendant trois jours.

Ces observations, selon moi, prouvent que ces malades, pendant les derniers jours de leur existence, ont respiré la vapeur de pain chaud et voilà tout. Il est impossible de partir de ces faits, et tels qu'ils sont rapportés, pour en tirer la conséquence que l'on peut se nourrir de la vapeur du pain. Je croirais bien plutôt à la vertu nutritive de la vapeur d'eau, et ce ne serait qu'en prenant ce biais, c'est-à-dire en supposant que du pain employé dans cette expérience, il sortait une vapeur considéra-

ble qui n'était que de l'eau et dans laquelle il eût été impossible de trouver un miasme nutritif, mais bien quelques corps organiques propres à la nutrition et tels qu'il s'en trouve dans la vapeur d'eau. Que de malades dont la fin de la vie semble imminente et qui résistent à la mort encore plusieurs jours, sans rien avaler ni rien respirer de prétendu nutritif!

Le célèbre Moscagni attribuait son grand embonpoint au séjour prolongé qu'il faisait à l'amphithéâtre; et l'on a écrit que le séjour de ce lieu favorisait le développement de l'embonpoint. Le contraire est bien plus vrai. Les faits sont là pour le prouver. Il ne peut y avoir que quelques exceptions à cette règle.

Le médecin est bien obligé, quelquefois, de parler le langage du monde au milieu duquel il vit. S'il vient à dire de quelqu'un gros et gras : *Cela n'est pas étonnant, il fait si bonne chère!* il ne croira pas, comme le commun, que cet homme mange beaucoup de chair, il se tromperait fortement. Ce que l'homme gros et gras dépense le moins, c'est de la chair, et quand il en mange, c'est quand elle a subi des préparations, quand elle est bien assaisonnée. Les bonnes sauces lui font manger la viande, les légumes bien préparés, les entremets et les

bons vins, voilà ce qui constitue la bonne chère des viveurs ; voilà ce qui les rend gros et gras.

Je n'ai pas expliqué comment il se peut que les bouchères, qui sont d'un fort embonpoint, ont pu engraisser ainsi sans que l'on soit obligé d'admettre la prétendue atmosphère nutritive au milieu de laquelle elles vivraient. Les grosses bouchères ont acquis leur embonpoint, parce qu'elles mangent peu de viande, et vivent principalement de légumes ; parce qu'elles boivent beaucoup et ne prennent aucun exercice. Du reste, depuis douze ans, je n'ai soigné, à Paris, que peu de bouchères et de bouchers, mais beaucoup de cuisiniers et de cuisinières pour leur obésité.

De ce qui précède je pense que l'on peut conclure que la graisse qui se trouve au milieu de nos organes, en quantité plus ou moins grande, y a été produite par :

1° L'alimentation qui en contenait de toute formée ;

2° Par les éléments graisseux, tels que l'amidon, le sucre, etc., contenus dans l'alimentation, et qui ont subi la transformation chimique nécessaire pour arriver à former de la graisse ;

3° Par l'eau introduite par les voies diges-

tive, respiratoire et perspiratoire, laquelle eau, sous l'influence de la puissance de l'organisation a été décomposée, pour que son hydrogène entre dans la formation de la graisse.

CHAPITRE II

Traitement physiologique de l'obésité

Partant des principes que nous avons exposés dans le chapitre qui précède, nous avons à nous occuper du régime alimentaire nécessaire à une personne qui veut perdre de son embonpoint.

L'homme emploie pour sa nourriture une grande quantité de substances tant végétales qu'animales. Il est probable qu'il n'était pas dans sa nature d'en user avec une si grande variété. Certains philosophes ont prétendu que la chair seule devait lui servir d'alimentation ; d'autres, au contraire, ont voulu qu'il prît sa vie dans le régime végétal seul. Enfin, la plupart des naturalistes sont d'accord sur ce point, que l'espèce humaine est omnivore, c'est-à-dire qu'elle peut se nourrir des substances ani-

males et végétales. Ce qui le prouve d'une manière certaine, c'est que nous avons réunies les deux espèces de dents que l'on trouve séparément, l'une chez les carnivores et l'autre chez les herbivores.

Ce qui frappe tout d'abord, en observant l'homme à l'état de civilisation où il est aujourd'hui, c'est de le voir si peu apte à découvrir ce qui lui est utile ou nuisible comme aliment. Ce n'est que par l'habitude, parce qu'on le lui a appris, qu'il sait que telle substance est bonne ou mauvaise à son alimentation ; tandis que les animaux ont un instinct qui leur donne la faculté de discerner ce qui est propre à les nourrir. Le jeune cheval, le chevreau sauront, au milieu des différentes plantes qui couvrent la vallée qu'ils parcourent, choisir celles qui leur conviennent. Ce n'est qu'à l'état de domesticité, et lorsqu'ils manquent d'une nourriture suffisante, que nous voyons quelques animaux manger des substances qui leur sont nuisibles. Il y a lieu de croire que c'est à son état de civilisation que l'homme doit d'avoir perdu cet instinct que nous signalons dans les animaux. Ce qui porterait à le penser, c'est ce qui s'observe chez les sauvages et les habitants des pays non civi-

lisés. Ces êtres humains refusent de manger ce qu'ils ne connaissent pas.

On trouve encore en France des paysans sans éducation aucune, qui sont un peu dans ce cas-là. Ils flairent un aliment qu'ils ne connaissent pas avant de le goûter; c'est avec une certaine méfiance qu'ils en avalent tout d'abord un peu, et en suivant avec beaucoup d'attention les effets qui vont se produire en eux.

Etant omnivore, il nous est loisible de prendre notre alimentation ou dans le règne animal ou dans le règne végétal. Cependant, l'on s'accommode plus facilement de tel régime, végétal ou animal, selon les âges de la vie, selon les saisons et les climats.

Il nous est donné de pouvoir choisir parmi la foule des substances alimentaires de l'homme, un certain nombre de ces substances et d'en proscrire beaucoup d'autres, pour arriver à un but quelconque, pour constituer ce qu'on appelle un régime, et cela, sans que la santé de la personne qui se soumet à ce régime, provenant de ce choix, puisse en éprouver quelque atteinte. Nous userons de cette faculté pour le traitement du trop grand embonpoint. Nous diviserons d'abord les aliments les plus habi-

tuels de l'homme en substances qui sont très-aptes à produire de la graisse, et en substances qui sont plus ou moins privées de cette vertu.

En faisant cette division, nous tiendrons compte et de la quantité de graisse ou d'éléments graisseux que les substances alimentaires contiennent, et de la proportion d'eau qui est en elles.

Je trace ainsi simplement un tableau indispensable pour mon système; et l'on doit bien se garder d'en conclure que, pour diminuer l'embonpoint, il soit nécessaire de complétement proscrire les substances classées comme propres à produire beaucoup de graisse. Sous notre climat tempéré, il faut, pour conserver la santé, une nourriture tempérée, c'est-à-dire végétale et animale, et, pour notre but, simplement modifiée selon les indications. L'on prescrira donc à une personne surchargée de graisse, de vivre principalement de substances riches en azote, et telle est la nourriture animale, et de prendre très-peu d'aliments végétaux, et, parmi ceux-ci, les moins aqueux. Agir autrement, c'est-à-dire nourrir quelqu'un exclusivement de viande pendant un certain temps, serait, *in ære gallico,* s'exposer à compromettre la santé; car ce genre d'alimenta-

tion fatiguerait l'estomac, l'ennuierait, et finirait par le rendre malade.

D'un autre côté, il est bon de se rappeler que l'ampleur de la cavité gastrique est toujours en rapport avec la masse d'aliments que l'estomac est habitué à recevoir. Les gros mangeurs portent presque toujours le bord inférieur de cet organe jusqu'au-dessous de l'ombilic. Et tous les obèses, toutes les personnes très-grosses mettent beaucoup de choses dans leur estomac, tant solides que liquides. Ils aiment à se nourrir de choses peu nutritives et par conséquent sous un gros volume. Ils ont donc la capacité de l'estomac très-grande.

L'on conçoit alors tout l'inconvénient, tous les dangers même, qu'il y aurait à les nourrir tout d'un coup, sous un petit volume, d'aliments qui ne rempliraient qu'une petite portion de la cavité gastrique. Le vide qui existerait alors dans l'estomac occasionnerait des douleurs qui sont quelquefois intolérables et plus tard la gastralgie. J'ai donné des soins à un obèse, dont on lira plus loin l'observation du traitement, qui mangeait alors énormément. Pour sa nourriture quotidienne, il lui fallait trois à quatre livres de viande, autant de légumes et de pâtes de toute sorte, avec

sept à huit litres de liquides dans lesquels l'on comptait toujours deux bouteilles de vieux bordeaux et une de champagne. Une bouteille de rhum ne lui suffisait jamais pour un jour, qnoiqu'il bût, en outre, de l'eau-de-vie, de la liqueur de genièvre, de chartreuse, etc. Je me serais bien gardé d'ordonner à cet homme, complétement obèse, de vivre tout d'un coup d'aliments très-azotés et par conséquent sous un petit volume, et de boire peu tout aussitôt le commencement du traitement. Ce ne fut que peu à peu que je le réduisis sur les légumes et sur la boisson. Je donnai le temps à l'estomac, qui devait avoir une ampleur considérable, de revenir sur lui, de se retracter.

Il ne faut donc pas complétement priver de légumes une personne qui veut perdre de son embonpoint, et de plus, on ne diminuera que peu à peu la quantité de légumes et de liquides qu'elle a l'habitude de prendre.

Il peut arriver que l'on soit appelé à traiter des personnes qui n'ont jamais mangé de viande ni bu de vin ; il est assez commun que l'on ait affaire à un obèse qui ne mange presque jamais de viande, et seulement alors que celle-ci a subi une préparation qui atténue ses qualités nutritives. C'est habituellement chez

les jeunes personnes que l'on rencontre ces cas où il faut une grande prudence pour avoir du succès.

L'estomac qui n'est point habitué à recevoir une alimentation, en majeure partie animale, s'en trouverait fort mal, si on la lui donnait ainsi subitement et non graduellement.

Les personnes qui ont fait complétement maigre pendant les six semaines de notre carême, se trouvent souvent incommodées des premiers repas qu'elles font en mangeant principalement de la viande. Elles ont au moins des digestions laborieuses, accompagnées d'une fièvre plus ou moins forte.

Il est à désirer que celui qui suit le régime anti-obésique ne mange point dès le matin, et qu'il cesse de prendre du café au lait, ou du potage, ou de la soupe, s'il en a l'habitude. On a dit que le chocolat avait la vertu de rendre l'embonpoint stationnaire. C'est un avantage que, d'après les éléments qui le composent, on ne peut lui accorder ; et je n'en parlerais pas, si Brillat-Savarin, que l'on peut citer à cause du succès de son livre (1), ne l'avait répété. Cet auteur a encore dit : « Que tout

(1) *Physiologie du goût.* Paris.

homme qui aura bu quelques traits de trop à la coupe de la volupté, que tout homme qui aura passé, à travailler, une portion notable du temps que l'on doit employer à dormir, que tout homme d'esprit qui se sentira temporairement devenu bête, que tout homme qui trouvera l'air humide, le temps long, et l'atmosphère difficile à porter, que tout homme qui sera tourmenté d'une idée fixe qui lui ôtera la liberté de penser, que tous ceux-là disons-nous, s'administrent un bon demi-litre de chocolat ambré, à raison de soixante ou soixante-douze grains d'ambre par demi-kilogramme, et ils verront merveille. »

Brillat-Savarin parlait ainsi du mélange de l'amande de cacao grillée, avec le sucre, la canelle unis à l'ambre et nullement de la plupart des chocolats qu'on emploie actuellement, qui sont composés, en grande partie, de sucre et de n'importe quelle fécule, avec plus ou moins d'huile ou d'une graisse quelconque, pour remplacer le beurre de cacao. Ce dernier genre d'aliment doit être proscrit du régime anti-obésique. Du reste, je dirai, comme Richeraud, qu'on aurait bien grand tort de prendre au sérieux les préceptes que ce spirituel écrivain (Brillat-Savarin) a tracés, en se jouant

avec toute la gaieté de son esprit et de son caractère.

Si une personne qui veut maigrir a l'habitude de prendre quelque aliment en se levant, et qu'elle ne puisse s'en priver sans malaises, sans souffrances, je lui conseillerai de boire une demi-tasse de café noir chaud, sucré comme on le fait habituellement, avec une biscote ou un peu de pain grillé.

Le café noir joue un grand rôle dans mon traitement du trop grand embonpoint. La caféine, qui en est la base, est azotée, nourrissante et en même temps excitante. Cette infusion peut ainsi, sans inconvénient, remplacer avec avantage un premier déjeuner. Je la conseille encore après le premier repas à la fourchette. Elle excite l'estomac qui a reçu un peu plus de viande que d'habitude et dont la digestion pourrait être laborieuse, d'où proviendrait, dans la journée, de la lourdeur à la tête. Cette boisson a souvent l'inconvénient d'empêcher plus ou moins le sommeil dans la nuit du jour où l'on en a pris pour la première fois. Il est excessivement rare qu'il en soit ainsi dès le second jour. Avec ce petit défaut, elle a la vertu de donner au cerveau beaucoup d'excitation, dont les personnes qui doivent maigrir

se servent pour agir, pour employer activement un temps qu'elles passeraient peut-être, sans cette liqueur, dans l'inaction, voire même dans une somnolence plus ou moins complète.

Souvent il entre dans la préparation des mets pris dans le règne animal, des légumes, des sauces qui en changent la nature relativement au but que nous nous proposons. Nous sommes donc obligé d'établir notre tableau des aliments permis pendant le traitement anti-obésique, non-seulement d'après la quantité de graisse, d'éléments graisseux et d'eau qu'ils contiennent, mais encore d'après leur mode de préparation. Ce tableau sera fort court puisqu'il ne contiendra que des substances très-nutritives et privées de tous ces assaisonnements que l'art culinaire a inventés, qui ne sont bons que pour exciter à manger et surtout à boire, et en définitive à former de la graisse.

Mets que l'on peut permettre de manger à discrétion pendant le traitement anti-obésique.

BŒUF :

Le beefsteak grillé pris dans le vrai filet ou dans le faux-filet.

Le château-brillant (qui n'est qu'un beefsteak très-épais) grillé.

Le rosbif grillé.

L'aloyau grillé.

Le bœuf cuit dans la casserole en évitant de manger beaucoup de sauce.

Le bœuf cuit dans l'eau (le bouilli), quoiqu'il contienne peu de principes nutritifs.

MOUTON :

Côtelettes grillées.

Gigot cuit à la broche ou dans la casserole, en évitant de manger beaucoup de sauce, qui n'est que de la graisse dans ce dernier mode de préparation.

VEAU :

Côtelettes grillées simplement ou en papillottes.

Veau rôti à la broche.

Veau cuit dans la casserole en évitant de manger de la sauce.

VOLAILLE :

Le chapon, le poulet rôtis, en évitant de manger les parties grasses.

Le paon rôti.

Le pigeon rôti.

La pintade rôtie.

Le canard rôti.

Le suprême de volailles, en évitant de manger beaucoup de sauce.

GIBIER :

Le faisan rôti.

La bécasse, les bécassines rôties.

Le coq de bruyère rôti.

Les perdreaux rôtis.

Les gelinottes rôties.

Le lièvre rôti.

Le lapin rôti.

Le pluvier doré rôti.

La sarcelle rôtie.

Le râle de genêt rôti.

La caille rôtie.

L'ortolan rôti.

Les grives, merles et mauviettes rôtis.

Le gigot et le filet de chevreuil rôtis.

Les éléments qui prédominent dans la plupart des poissons sont la gélatine, l'huile et l'albumine, mais la fibrine constitue presque entièrement les parties que nous mangeons des poissons de choix qui sont servis sur nos tables. Aussi est-il permis, dans le traitement anti-

obésique, de se nourrir des poissons suivants :

La sole.

Le saumon cuit sur le gril.

La truite frite.

Le brochet à l'huile et au vinaigre.

L'esturgeon à l'huile ou rôti à la broche.

Le mulle-rouget frit.

La carpe frite, la perche frite et les goujons frits.

Les parties charnues du turbot et de la raie avec peu de sauce.

Les parties charnues des homards, des langoustes et des écrevisses.

Les huîtres, quoique contenant de la gélatine en assez grande quantité.

Les œufs sont des substances alimentaires qui tiennent le milieu entre la viande et les légumes. L'on peut en manger de temps en temps, principalement à la coque (1).

(1) On ne peut pas absolument proscrire du régime anti-obésique l'huile à manger et le beurre. Il faut bien les employer comme condiments pour préparer les aliments proprement dits. Un ou deux grammes de beurre avec deux ou trois radis, quoique ne pouvant fournir que de la graisse, ne doivent pas être défendus à une personne qui aurait beaucoup de plaisir à les manger au repas du matin ou du soir ; car, je le répète, il ne faut pas entièrement priver l'estomac de ce qui lui plaît.

Nous avons dit qu'il était impossible de priver de légumes une personne qui suit le traitement anti-obésique ; tenant compte des préceptes que nous avons exposés précédemment, nous indiquerons la pomme de terre cuite dans sa peau, ou frite ou sautée, comme étant, de tous les légumes, celui qui produit le moins de graisse. Cette solanée sans condiment, seule, ne contient aucun principe de graisse ; mais, ainsi que nous l'avons vu, unie à un corps gras ou à un élément graisseux, elle devient apte à développer de la graisse. Mais je lui donne la préférence sur les asperges, les épinards, l'oseille, les choux-fleurs, les choux, les carottes et les navets, parce qu'elle contient moins d'eau que ces derniers.

Ensuite, la pomme de terre cuite dans sa peau ou frite, ou sautée, est généralement mangée avec plaisir, seule, ou accompagnant la plupart des viandes.

Parmi les haricots secs, l'on peut quelquefois manger ceux de l'espèce appelée flageolet, parce qu'ils se servent habituellement avec très-peu de sauce.

La chicorée cultivée contient moins d'eau que la romaine, la laitue, et les autres plantes données habituellement en salade. Aussi,

faut-il en manger de préférence à ces dernières, mais cependant en petite quantité.

Les brioches, les macarons, les gâteaux, les mets sucrés féculents doivent être proscrits de la table de ceux qui ont une disposition à trop engraisser ou qui veulent perdre de leur embonpoint.

Ils mangeront le plus rarement possible, et en petite quantité du macaroni, des haricots blancs, et, en plus petite quantité encore, des épinards, de l'oseille, des choux-fleurs, des haricots verts, des petits pois, des asperges, des artichauts cuits et crus.

Ils sauront que le traitement anti-obésique est très-contrarié par l'usage des fruits crus, tels que melons, pistaches, pastèques, poires, prunes, pêches, abricots, groseilles, framboises, cerises.

Ils peuvent se permettre de manger quelques amandes fraîches ou sèches, des fruits secs, des confitures et du fromage ferme, tels que le roquefort, le gruyère, le hollande, etc.

Le pain fait la base de l'alimentation d'un grand nombre de peuples. Il serait presque impossible d'en priver les hommes qui ont contracté l'habitude d'en manger. Ainsi qu'il est préparé en France, avec de la farine de

froment, d'orge ou de seigle, c'est un aliment féculent qui contient un principe très-nourrissant, le gluten, qui se trouve en plus grande abondance dans la farine de la première de ces graminées, et de laquelle les personnes qui ne sont pas pauvres font habituellement leur pain. Mais l'on croit, dans le monde, que le pain le plus blanc, fait avec la farine la plus fine, est plus nourrissant que celui qui est moins blanc. C'est une grande erreur. Les grains de froment, en passant au moulin, sont broyés en commençant par la partie corticale, qui donne une farine jaune, parce qu'elle est unie à une petite portion de l'écorce du blé qui fournit le son.

La seconde partie du grain, le centre même donne une farine très-fine et très-blanche qu'on appelle la fleur de farine. C'est avec elle que l'on fait les pains de premier choix chez les boulangers. Mais cette fleur de farine est en grande partie composée d'amidon, qui se trouve constituer le centre du grain de froment, tandis que la partie corticale du même grain est le siége exclusif du gluten, ce principe nutritif du pain. C'est ce qui explique comment le pain fait avec la farine grossièrement blutée, provenant de cette dernière partie du

grain, peut suffire à la nourriture de tant de gens qui ne sont pas favorisés de la fortune.

Les ouvriers, tels que les maçons, qui quittent des contrées arides pour venir travailler à Paris, croient d'abord trouver une alimentation suffisante dans le pain blanc de la capitale, ils sont bientôt désillusionnés. Ils en mangent beaucoup plus que de celui qu'ils avaient dans leur pays; mais, pris seul, il leur donne d'abord un sentiment de plénitude qui disparaît bien vite pour faire place, de nouveau, au sentiment de la faim.

Le pain passe pour faire beaucoup de sang; il dispose, dit-on, à l'apoplexie. C'est une réputation qu'il ne mérite certainement pas. Si les grands mangeurs de pain ne prenaient pas, avec cet aliment, beaucoup de légumes, et s'ils n'absorbaient pas une grande quantité de liquides, ils ne seraient pas aussi gros, aussi lourds qu'ils le sont. Il est à remarquer que les personnes qui aiment beaucoup le pain mangent de la viande en petite quantité et le moins souvent possible; aussi disent-elles qu'elles ne comprennent pas comment elles sont si grosses et si incommodées du sang, alors qu'elles mangent si peu de viande.

J'ai été, pendant quelque temps, le médecin

d'un homme presque obèse, alors dans la force de l'âge, avec lequel j'ai déjeuné et dîné plusieurs fois. J'ai vu qu'au premier de ses repas, il mangeait un pain de deux livres entièrement avec un peu de viande et des légumes. Au dîner, il avait besoin de la même quantité de pain, mais peut-être d'un peu moins des autres aliments qu'au repas du matin. A l'un et à l'autre, il ne pouvait se passer de fromage, parce que, disait-il, ce mets le faisait boire. Ce n'est pas qu'il eût besoin d'excitant pour cela, mais c'est parce qu'il y trouvait son plaisir, et qu'il cherchait les moyens de le faire durer. En effet, cet homme absorbait chaque jour quatre à cinq litres de liquides, eau et vin compris. Il dormait souvent dans le jour à son bureau, et le soir, après avoir dîné, il s'abandonnait encore au sommeil. Sa femme craignait beaucoup une attaque d'apoplexie chez lui. Elle me parlait souvent de le saigner. Je n'en voyais point la nécessité ; mais je conseillai à cet homme de manger moins de pain, croyant alors, comme beaucoup de monde, que sa pléthore venait de cet aliment ; il se réduisit à une livre par jour.

Il remplaça ce qu'il prenait en moins de pain par des pommes de terre en robe de chambre, à la mode des Anglais ; mais il

continua de boire beaucoup; aussi son état ne changea pas, et ayant éprouvé une perte considérable dans son commerce, il fut frappé d'une congestion cérébrale avec hémorragie, à laquelle il survécut quelque temps paralysé, puis il finit par succomber.

Pendant les premières années que je m'occupais spécialement de combattre l'obésité, je conseillais de manger le moins possible de pain. J'ai observé que ceux qui dépassaient mes ordres sous ce rapport, et qui suivaient bien le régime, d'ailleurs, maigrissaient, tandis que ceux qui, tout en ne mangeant que peu de pain, ne suivaient pas exactement mes autres prescriptions, ne perdaient point de leur embonpoint. Je suis arrivé à reconnaître que le pain n'engraisse que comme les autres aliments féculens, amidonnés. L'embonpoint des grands mangeurs de pain doit être attribué aux liquides et principalement à l'eau qu'ils absorbent en grande quantité, laquelle agit une partie physiologiquement, et l'autre chimiquement.

L'eau et les autres liquides, pris en grande quantité, en même temps que le pain, favorisent le développement de la graisse chez l'homme, de la même manière que ces liquides agissent sur les herbivores quand on leur en

donne également une grande quantité avec leur fourrage sec (1).

L'on peut permettre cinq cents grammes de pain par jour, aux personnes qui veulent maigrir, sans crainte que cette quantité s'oppose aux effets du traitement.

D'après l'énumération que nous venons de faire des mets que peut manger une personne qui suit le régime anti-obesique, et dont elle peut user jusqu'à ce que son appétit soit satisfait, l'on peut dire que, en ce qui concerne l'alimentation solide, ce régime n'entraîne réellement pas de grandes privations. Je sais que le mode de préparation des mets cités plus haut n'est pas celui que préfèrent les gastronomes, à cause de sa simplicité ; mais il y a beaucoup de gens gras qui, tout en aimant ce qui est bon, ne sont pas les esclaves de leur ventre au point de ne pouvoir résister aux désirs qu'il leur suscite. Je parle ainsi quand il s'agit de l'alimentation solide, et je n'ose plus avoir la même confiance dans la fermeté des résolutions d'une personne trop grasse, lorsqu'il s'agit de la soumettre à boire peu, à ne pas dépasser chaque jour une certaine ration de boisson.

(1) Observation de MM. Leuret et Lassagne, rapportée page 79.

Le désir de boire est plus impérieux que le besoin de manger. Il est plus facile de déterminer quelqu'un à se modérer dans son manger, à se priver de tel aliment, que de l'empêcher de boire beaucoup s'il en a l'habitude.

Aussi, la boisson est-elle la pierre d'achoppement dans le traitement anti-obésique. Celle dont les femmes abusent le plus, en général, est l'eau. Elles en boivent peu à leur repas, deux verres, trois au plus, souvent coupée avec du vin; mais elles en prennent beaucoup trop entre les repas, soit pure, soit mêlée avec des sirops ou des liqueurs. Je parle des grosses dames, car il n'y en a pas de chargées d'un embonpoint prononcé qui n'aiment beaucoup les liquides. Et il y en a qui portent cette passion à un degré que ne peut atteindre l'homme. J'ai vu la femme d'un marchand, à Paris, âgée de vingt-deux ans, obèse, qui buvait de seize à vingt litres de liquides par jour. L'eau rougie était sa principale boisson, qu'elle prenait habituellement dans une soupière.

Afin d'arriver à détruire l'obésité de cette dame, et sur mes conseils, son mari voulut réduire peu à peu cette énorme quantité de boisson qu'elle prenait, mais il renonça à son projet au bout d'une semaine. Sa femme, qui

buvait encore chaque jour huit à dix litres, avait comme des accès de fureur, qui faisaient craindre pour sa raison, lorsqu'on ne voulait pas lui donner à boire à sa volonté.

Les hommes font excès de vin, de cidre, d'eau-de-vie et de liqueurs, mais c'est de la bière dont ils portent l'abus le plus loin, dans les pays où cette boisson est en usage. Il n'est pas rare d'y voir des hommes qui, chaque jour, entre leurs repas, et principalement le soir, boivent pendant toute l'année six litres, dix litres et quinze litres de bière, et ce nombre n'est pas encore considéré comme un excès. J'ai donné des soins à deux habitants du département du Nord, qui m'ont confessé avoir bu souvent, en vingt-quatre heures, chacun cinquante litres de bière.

Beaucoup de personnes prétendent qu'il est dans leur nature de boire en très-grande quantité; alors elles ne font aucun effort pour résister à ce penchant, et s'il leur arrive de prendre une quantité assez grande de boisson enivrante pour perdre la raison, elles n'ont qu'un regret alors qu'elles sont délivrées de leur désordre moral, c'est que la nature les ait ainsi constituées pour trop boire. C'est une grosse erreur que je suis parvenu à détruire chez des personnes qui

buvaient beaucoup trop. J'ai donné des conseils à des hommes qui, de huit à dix litres de boisson qu'ils prenaient chaque jour, sont arrivés à se contenter de moins d'un litre pour le même espace de temps. Si le proverbe : Tout est dans l'habitude, est vrai, c'est bien à l'occasion de notre alimentation. Il faut cependant reconnaître que, par tempérament, les uns boivent plus que les autres. Tels sont tous les gens gras, qui doivent se prémunir contre la tentation. Il y a certaines précautions qu'ils ne doivent pas négliger dans ce but. Ainsi, beaucoup de maîtres et de maîtresses de maison, qui aiment à boire en grande quantité, ont l'habitude d'avoir un gobelet ou un verre qui leur est spécialement destiné et dont la capacité dépasse celle des verres ordinaires. Il faut supprimer ce gobelet ou ce verre, et le remplacer par des vases moins grands. On peut encore ne jamais complétement remplir son verre, mais à moitié seulement ou aux trois quarts. On boirait peut-être le tout s'il était plein, et l'on se contente de ce qui se trouve dedans, quand il ne l'est qu'à moitié, sans recommencer aussitôt. J'ai eu des clients qui faisaient mettre dans des vases leur ration d'eau et de vin, que l'on plaçait devant eux à

table, et qui se contentaient toujours de leur part ainsi faite. Si l'on a un grand désir de boire entre les repas, que ce désir soit satisfait avec la plus petite quantité de liquide possible.

L'on calme encore la soif en se gargarisant le pharynx avec de l'eau vinaigrée, en la gardant quelque temps dans sa bouche, et en se mettant, pendant quelques instants, un linge mouillé sous le menton.

A cette occasion, je dirai que les physiologistes ont divisé la soif, *bibendi appetitus*, en deux espèces : l'une, la soif de la digestion, le besoin que l'on éprouve des liquides pour diviser, diluer les aliments et former le chyle ; l'autre est la soif proprement dite qui, au dire des auteurs, se fait sentir lorsque le sang, ayant fait des pertes plus ou moins considérables dans sa partie aqueuse, a besoin de les réparer.

Tout d'abord, on est porté à admettre, sans conteste, cette définition qui semble vraie, d'après ce qui se passe dans beaucoup de cas, dans les maladies fiévreuses. Mais il n'en est plus ainsi lorsque l'on observe que les personnes dont le sang est très-séreux, très-aqueux, sont celles qui ont des besoins de boire les plus fréquents et les plus impérieux. Et tels sont les

enfants, les femmes et les hommes à tempérament lymphatique.

Les animaux carnivores, dont le sang est si riche, sont, ainsi que les hommes secs, bilieux ou à tempérament sanguin, rarement tourmentés par la soif.

Les herbivores, chez qui la lymphe prédomine, boivent souvent et considérablement.

Les femmes obèses qui sont encore réglées voient un sang pâle, au point de n'être quelquefois que de l'eau rosée, et c'est chez elles que l'on voit le plus souvent ces désirs de boire impérieux, que les boissons froides, ingérées même coup sur coup, ne calment pas.

Un désir de boire ordinaire peut certainement provenir d'une absence de quantité suffisante d'eau dans le sang; alors la bouche, la langue, principalement le pharynx, sont secs.

Mais la polydipsie, ce besoin impérieux de boire, ne provient nullement d'une trop grande absence d'eau dans le sang, car ici les signes extérieurs sont en tout contraires à ceux qui accompagnent le désir ordinaire de boire. L'on trouve dans la polydipsie, les joues à l'intérieur, la langue humides, et cette dernière légèrement enduite d'une crasse blanchâtre;

et alors il arrive que les boissons froides, glacées, acidulées, ne font qu'augmenter cet état.

Et le remède certain contre ce désordre du sens interne, est une tasse de thé très-fort ou une tasse de café noir également fort, et l'un et l'autre très-chauds.

La soif n'étant pas essentiellement le résultat du manque d'eau dans le sang, l'on peut donc espérer de la calmer en appliquant quelque chose de froid contre la gorge.

Sans y ajouter beaucoup de foi, on a, dans plusieurs circonstances, parlé des services que ce moyen avait rendus.

M. le professeur Jules Beclard, dans sa *Physiologie* (1), rapporte le fait suivant extrait de l'*Histoire des voyages et découvertes dans le nord*, par Forster, à savoir que l'équipage d'un vaisseau faisant le trajet de la Jamaïque en Angleterre vint à manquer d'eau potable. Le capitaine, qui avait l'expérience pour lui, conseilla à ses hommes de ne point boire, pour calmer leur soif, de l'eau de mer qui les aurait fait mourir, mais de faire comme lui, de se précipiter dans l'eau, de se tenir le corps

(1) *Physiologie de l'homme,* 2 vol. in-8°. Paris, 1863.

mouillé. Et ceux qui suivirent cet avis purent, comme le commandant, supporter la privation de boire, tandis que les autres succombèrent à ce tourment.

Si j'insiste sur les moyens de calmer la soif sans boire, c'est qu'il s'agit d'une chose très-importante pour les obèses, qui sont constamment tourmentés par l'envie de boire.

Quelle est l'espèce de boisson la plus favorable dans le régime anti-obésique?

J'ai remarqué que la boisson la plus contraire au traitement est l'eau pure sans mélange. On ne peut pas espérer de diminuer l'embonpoint d'une personne qui l'emploie ainsi pour boisson habituelle. Je n'ai rencontré qu'un homme qui n'ait pas pu vaincre sa répugnance pour toute autre boisson que l'eau simple, ou chargée d'une infusion de thé. Il est dans la force de l'âge et très-gros. Les muscles, comme le tissu adipeux, participent à sa grosseur, que l'on peut dire démesurée. Il y a bien six ans qu'il vint, pour la première fois, réclamer mes soins. La médication fut ajoutée au régime alimentaire. Il y eut, au bout de deux ou trois mois de traitement, quelques kilogrammes de diminution dans le poids; la respiration devint plus facile. Depuis, à deux

reprises différentes et tout récemment, il est revenu me voir lorsque la difficulté de respirer a reparu de nouveau, et chaque fois même résultat, en définitive de peu d'importance, sous le rapport de la diminution. Cet homme est originaire d'un pays chaud, de la Sicile, où, étant enfant, il n'a jamais pris de vin, de café, de boisson fermentée. Depuis qu'il habite la France, où il professe les sciences, il n'a pu, malgré ce changement de climat, prendre sur lui de boire autre chose que de l'eau pure, aussi ne peut-il se délivrer de son énorme corpulence. Il n'y a que les hommes qui se livrent à beaucoup d'exercices qui peuvent supporter le vin pur, qui est cependant bon à prendre ainsi dans le traitement. Le blanc est préférable au rouge; les vins provenant des bords du Rhin, de la Bourgogne, sont plus faciles à boire purs, parce qu'ils contiennent moins d'alcool que ceux de Bordeaux et du midi de la France, etc. Mais la boisson la plus convenable à employer est le vin coupé avec de l'eau, dans la proportion que désire la personne qui en fait usage. La bière, le cidre, l'infusion de thé, doivent être proscrits du régime.

La quantité de boisson que la personne qui suit le traitement anti-obésique peut prendre cha-

que jour est de huit cents grammes, environ une bouteille ordinaire, eau et vin compris. C'est à cette quantité maximum qu'il faut tâcher de réduire celle des obèses, qui est ordinairement beaucoup plus considérable.

Le café noir n'est pas compris dans cette quantité de boisson, et l'on peut en prendre, deux fois par jour, la valeur de ce qu'on appelle une demi-tasse, chaque fois.

Je l'ai quelquefois remplacé par une demi-tasse de thé, très-concentré, chez des personnes qui ne pouvaient supporter le café noir ; mais, en général, le résultat n'en est pas aussi satisfaisant.

L'on pourra me dire : Vous défendez l'eau et vous ordonnez la viande, qui en contient beaucoup ? — Je le sais, mais moins que les légumes. Ensuite, la viande étant plus nutritive que ces derniers, on en mange en plus petit volume et, par conséquent, on absorbe moins d'eau. Et il faut bien qu'on prenne de l'eau, cet élément qui entre dans la composition de tous nos organes.

La viande, comme aliment, en outre d'être une substance quartenaire, a encore un avantage pour ne point favoriser l'embonpoint, c'est de nourrir sous un petit volume, et par

conséquent de peu développer l'appareil gastro-intestinal, car l'on sait que cet appareil musculo-membraneux se modèle toujours sur le bol alimentaire.

L'herbivore, le bœuf, par exemple, a une énorme panse pour loger la masse d'aliments peu nutritifs dont il a besoin pour vivre.

Le lion, la panthère, le tigre ont peu d'intestins et presque pas de ventre, parce qu'ils se nourrissent d'un petit volume de chair (1).

L'homme, en prenant l'habitude de se nourrir également sous un petit volume, en mangeant beaucoup d'aliments fibrineux, azotés, verra son estomac et ses intestins se rétrécir et il perdra aussi de sa panse. Il ne pourra même plus admettre cette masse d'aliments légumineux qui engendraient trop de graisse. Les agriculteurs, les paysans, n'achètent qu'à bas

(1) Les organes de la digestion chez les herbivores ont quinze fois la longueur de l'animal; chez les carnivores, ils sont trois fois de la longueur de l'animal seulement, excepté chez le tigre qui, ne vivant que de sang, n'a presque qu'une fois sa longueur d'intestins. L'homme, sous ce rapport, tient le milieu entre ces deux espèces d'animaux : son tube digestif a cinq ou six fois sa longueur. La nature lui a donné cette moyenne longueur du canal digestif, parce qu'il est dans sa destinée de se nourrir comme les carnivores et comme les herbivores.

prix et avec répugnance les bœufs et les porcs destinés à l'engrais, lorsqu'ils sont efflanqués.— Ils disent que ces animaux n'ont pas eu à manger à leur appétit, qu'ils ont le boyau rétréci, et, par conséquent, qu'ils engraisseront difficilement, ne pouvant prendre une assez grande quantité de nourriture pour cela.

Je conseille à une dame qui veut diminuer sa taille de quelques centimètres, de boire peu, de manger peu de soupe, peu de légumes, de s'abstenir de café au lait, de chocolat, de manger de la viande chaude ou froide, enfin de se nourrir ainsi sous un petit volume. Et avec ce régime seul, elle obtiendra la diminution demandée.

Sous l'influence du régime que nous venons de décrire, la diminution est certaine. — Elle existe déjà dans la quantité de graisse qui occupe l'organisme, au bout de quinze jours ou trois semaines.

Cette diminution se fait sentir d'abord par une plus grande facilité dans la respiration et dans les mouvements.

Ce traitement, simplement physiologique, est applicable aux personnes qui veulent perdre de leur embonpoint un peu trop prononcé; mais quand il s'agit de l'obésité proprement

dite, j'y ajoute une médication qui abrége la durée de ce traitement, simplement alimentaire, qui demanderait, pour arriver au but désiré, un temps dont la longueur ennuierait, dans ce dernier cas, beaucoup d'hommes et la plupart des dames.

Cependant, au moyen de ce même régime physiologique seul, j'ai vu plusieurs personnes arriver à se délivrer d'une véritable obésité; mais alors, il faut une force de caractère, une persévérance de volonté excessivement rares.

J'en citerai un seul exemple, où la personne, de 300 livres qu'elle pesait, est arrivée à 164 livres; ce qui fait une diminution de 136 livres.

M. le Dr M..., brésilien, âgé d'environ trente ans, aima tout jeune l'histoire naturelle. Il étudia d'abord à Rio-Janeiro. Il vint ensuite passer plusieurs années à Paris, où il suivit les cours de médecine, s'en retourna à Rio-Janeiro, où il se fit recevoir docteur. Puis il se retira dans une habitation qu'il possède, non loin de cette capitale. Peu à peu, sous l'influence d'un climat chaud et humide, et par l'effet d'une alimentation principalement végétale et de boissons aqueuses prises en grande abondance, il devint très-gros; souffrant alors

considérablement dans la marche à pied, il avait adopté le cheval pour ses promenades; mais, bientôt encore, il ne put employer ce mode de transport qui le fatiguait trop. C'est dans ces circonstances que mon traitement lui vint en aide. Cette personne est le docteur qui a publié, en 1851, à Paris, le livre dont j'ai parlé à la préface (1), et d'où j'extrais ce qui concerne sa guérison (je crois pouvoir me servir de cette expression), qu'il a rapportée à la fin de son ouvrage. On en pourra suivre la marche, quoique la relation soit en brésilien.

« Em um bello dia, lendo o jornal francez la *Presse*, deparou por acaso com o annuncio da obra do Dr Dancel, como era um livro scientifico, foi isso bastante para o convidar a lel-o ; a deligencia d' um bom amigo fez que em pouco tempo viesse a obra de Paris, a qual foi logo lida, decorada e posto em pratica o systema. Certo, ninguem teria maior constancia de seguir esse régimen ainda que facil e racional, foi so a abstençâo dos liquidos que mais custou ! porêm querer é poder : tudo se consegue sabendo-se esperar ; assim pois aconteceu. Teve isto

(1) Tratamento da Obesidade (cordura cxcessiva), secundo o systema do Dr Danecl, pelo Dr Marques.

lugar creio que nos principios de Junho, um mez depois ja o resultado era palpavel : assim continuou progressivamente athé que em agosto quiz pesar-se; porque ja muita gente se admirava de sua magreza! Havia muito tempo que nâo se tinha pesado desde a ultima vez que soube que seu peso orçava a 300 libras. Com effeito em 8 d'agosto pesou 217 libras. Depois em todos os mezes e nos mesmos dias notou a differença que fazia. — Em septembro 210 libras, outubro 202 libras, novembro 194 libras, dezembro 190 libras. Em 1860. — Janeiro 182 libras, fevereiro 182 1/2 libras, março 180 libras, abril 180 1/2 libras, maio 176 libras, junho 178 libras, julho 179 libras, agosto 176 libras, e septembro 176 libras. Depois foi fazer uma visita ao Dr Dancel a Paris, em sua casa em dias do mez d'outubro pesou 164 libras. Em novembro partio para Londres onde se demorou dous mezes, e de volta a Paris nâo se pesou mais senâo no dia 15 de março deste anno, e foi ainda o Dr Dancel quem teve a bondade de notar que tinha havido uma differença de mais 6 libras, pesando agora 170 libras. Convem observar que nos ultimos tempos o tratamento nâo era tâo restricto : tinha ja alargado mais o circulo das incompatibilidades. É verdade

que nunca se esquecia do *verbo*, principalmente, e dos liquidos. so o *quantum satis.* »

Pendant ce temps, M. M... faisait deux repas par jour; il mangeait des substances très-azotées, de la viande rôtie ou sans sauce, du poisson frit, des œufs à la coque, de manière à satisfaire sa faim, puis il prenait très-peu de légumes ou d'un mets farineux et pour dessert quelques fruits secs et du fromage, jamais de fruits crus, point de potage. Il buvait quatre verres de liquide au plus par jour. Il se gargarisait avec de l'eau acidulée pour calmer ses envies de boire.

Il m'a dit, lors de la visite qu'il m'a bien voulu faire, que sa diminution marchait d'autant plus vite, qu'il buvait moins.

Comme on vient de le voir, il a fallu à M. le Dr M..., pour se délivrer de son obésité, un temps très-long et que la plupart des gens habitués à vivre de mets préparés avec la raffinerie de l'art culinaire, n'auraient point consenti à passer en suivant le régime anti-obésique. Il était important qu'il y eût une médication qui vînt accélérer la marche de la diminution. Mais avant que de passer à cette autre partie de mon ouvrage, il est indispensable que j'expose encore quelques réflexions physiologi-

ques, qui auront trait au sujet qui nous occupe. Elles ne seront pas longues. D'abord, je parlerai du sommeil.

On a dit que le sommeil était le plus grand réparateur des forces du corps. C'est une façon de s'exprimer, ou du moins il n'est pas réparateur à la manière du vin, par exemple ; c'est seulement pendant le sommeil que cette réparation se fait.

Alors toutes les fonctions de relation ont cessé. L'existence ne se révèle que par des actes relatifs à la vie végétative, et comme la nutrition s'opère sans la déperdition ordinaire occasionnée par les mouvements et les sensations externes, il en résulte pour ainsi dire une double nutrition, dont le corps profite et principalement dans ses parties adipeuses. En effet, on a remarqué de tout temps que les personnes qui s'abandonnaient à un long sommeil étaient sujettes à prendre beaucoup d'embonpoint. Les Orientaux, qui dorment deux ou trois fois par jour, sont presque tous surchargés de graisse.

A l'occasion du sommeil, je dirai que l'on a admis, dans la science, que la graisse pouvait servir de réserve contre la faim, et entretenir ainsi la vie pendant un temps très-long, et l'on

a cité à l'appui de cette opinion, ce fait que les animaux *hivernants* s'engourdissaient, chargés de graisse, au commencement de l'hiver, et se réveillaient maigres au printemps. Leur graisse a, dit-on, ainsi disparu en leur servant de nourriture pendant leur sommeil.

Il est démontré par une foule d'expériences, notamment par celles de Magendie, que la graisse et tous ses congénères ne peuvent entretenir la vie, en d'autres termes, ne peuvent suffire à *l'animalisation*. L'on peut observer comme moi que les personnes maigres ont moins souvent besoin de *reconfort*, de manger, que les gens gras; bien plus, ceux-ci ont des besoins de manger beaucoup plus fréquents, plus impérieux que les personnes maigres.

Il y a des animaux hivernants qui sont très-maigres au moment de leur engourdissement, et qui n'en sont pas moins vigoureux lorsqu'au printemps ils quittent leur retraite.

Les serpents que l'on prend, en France, lors de l'apparition des premiers rayons du soleil d'avril, ne sont pas plus maigres qu'au mois de septembre, époque où ils vont s'engourdir dans leurs retraites.

Au Jardin des Plantes, à Paris, on ne peut pas conserver vivantes, d'une année à l'autre,

les tortues de terre, malgré les soins que l'on met à les tenir dans une pièce chauffée à un degré tropical et avec une nourriture abondante. Celles qui vivent plusieurs années dans cet établissement s'enfoncent dans la terre pendant l'hiver, et elles en sortent au printemps aussi grasses que quand elles y sont entrées. Virey rapporte (1) qu'on a vu une tortue engourdie pendant six mois, n'ayant rien mangé pendant ce temps, être cependant plus pesante après qu'avant son engourdissement. On a trouvé dans de gros tas de boue desséchée, extraite des étangs, des anguilles toutes vivantes et bien grasses, qui avaient séjourné là pendant six mois sans nourriture et prises captives dans cette vase durcie; seulement, elles étaient dans la partie inférieure, où il y avait assez d'humidité pour empêcher le dessèchement de leurs branchies; elles étaient là sans mouvement, et l'absence du mouvement est presque le sommeil pour ce qui nous occupe.

Les animaux engourdis, sans respiration presque, sans mouvement, doivent plutôt profiter, et par ce qu'ils ont dans les voies digestives, et par les corps qui les environnent, et

(1) *Dictionnaire d'histoire naturelle.*

sont loin d'avoir besoin d'une substance réparatrice de ce qu'ils ne perdent pas.

On a eu l'occasion de disséquer, pendant leur engourdissement, des hamsters (*mus cricetus*), rats du nord, qui passent la plus grande partie de l'hiver sous terre. On a trouvé leur sang liquide et leur graisse figée ; leur cœur battait quinze pulsations par minute au lieu de cent trente qu'il donne, chez eux, à l'état de veille. La nature vivante n'avait donc pas eu besoin ici de la graisse, qui n'avait subi qu'une modification.

Ce serait donc à tort que l'on soutiendrait que le tissu adipeux des gens très-gras peut, jusqu'à un certain point, remplacer chez eux l'alimentation et les aider ainsi à supporter la diète. De même, il n'est pas vrai que les animaux hivernants se servent de la graisse qui se trouve en quantité plus ou moins grande dans leur organisme, pour entretenir leur vie pendant leur engourdissement.

Le trop long sommeil favorise le développement de la graisse et empêche, par conséquent, les personnes qui suivent le traitement anti-obésique d'arriver promptement à une grande diminution. Il faut tenir compte ici de la durée du séjour au lit et non simplement du sommeil

proprement dit; car, lorsque l'on est couché, l'on fait fort peu de mouvements, et c'est cette absence de mouvements qui favorise principalement la formation de la graisse.

Les animaux, ainsi que les hommes, qui sont toujours en mouvement, ne sont jamais surchargés de graisse, parce qu'ils dépensent ainsi une très-grande quantité de carbone et d'hydrogène, bases de la graisse.

Si dans la nutrition du corps, dans la production du tissu adipeux, l'on tient principalement compte de l'alimentation stomacale, la principale et presque la seule dans les mammifères, il faut encore ne pas oublier que l'air, la nature de l'air que nous respirons est aussi pour quelque chose dans cette nutrition, que nous avons dit pouvoir exister par des transformations chimiques.

Dans cette atmosphère que nous respirons, nous inspirons du gaz oxygène dont une partie est destinée à vivifier le sang, lors de son passage dans les poumons; et l'autre, nous la rejetons, nous l'expirons, non plus pure, mais combinée avec du carbone pris au corps, et formant ainsi du gaz acide carbonique. Plus un animal respire souvent, plus il fait entrer d'oxygène dans le corps, et plus alors il perd de

carbone, qui se combine avec l'oxygène et est rejeté, comme nous venons de le dire, sous forme de gaz acide carbonique dans l'expiration; moins alors il reste dans le corps, de carbone, un des principaux éléments de la graisse, pour former cette dernière. Et les respirations d'un animal sont d'autant plus fréquentes, que son corps est plus en mouvement. Cela dit, on explique facilement pourquoi le sommeil prolongé, le défaut d'exercice, les promenades en voiture, un trop long séjour au lit, favorisent le développement de la graisse; c'est parce que dans ce manque de mouvement la respiration est peu fréquente, et l'oxygène prend au corps peu de carbone, dont il reste beaucoup pour se combiner avec l'hydrogène qui s'y trouve et former de la graisse.

Voilà pourquoi l'habitant de la montagne, qui respire là un air plus riche en oxygène que dans la vallée, est ordinairement moins gras que l'habitant de cette dernière vallée, où l'air contient moins d'oxygène.

Voilà pourquoi l'Arabe, le Bédouin, qui sans cesse s'agitent pour les besoins de leur vie nomade, ne sont point gras. Nos paysans ne le sont jamais trop, à moins qu'ils ne soient assez riches pour ne pas travailler.

Voilà pourquoi les animaux qui, quoique se nourrissant de substances riches en carbone et en hydrogène, mais qui sont presque toujours en mouvement, sont peu chargés de graisse : tels sont les cerfs et les chevreuils.

Ceux des oiseaux qui sont sans cesse en mouvement ou volent la plus grande partie du jour, ne sont jamais bien gras. Par contre, ceux des animaux ou des oiseaux qui prennent peu de mouvement, se chargent facilement de graisse. Un moyen de les engraisser, et employé souvent, consiste à les nourrir dans un petit espace. On prive même certains animaux domestiques de toute espèce de mouvement pour hâter leur engraissement.

Les Orientaux, qui passent la plus grande partie du jour assis, et les femmes de ce même pays, qui sont forcées de rester à la maison sans jamais en sortir, ces hommes et ces femmes, dis-je, offrent souvent des exemples d'obésité.

Les religieuses, dans leurs couvents cloîtrés, les prisonniers, dans leur lieu de détention, engraissent souvent malgré leur chétive nourriture, parce que l'air qu'ils y respirent contient peu d'oxygène, lequel alors enlève au corps une petite portion de car-

bone, dont le reste forme ensuite de la graisse.

Il est bien certain qu'une fois que le corps humain a pris tout son accroissement, et mieux, lorsque l'homme est dans l'âge du retour, la graisse apparaît fréquemment chez lui d'une manière sensible. Une des principales raisons de cette apparition tient à une diminution qui a lieu à cet âge dans les mouvements : en vieillissant, on ménage ses pas, on a une répugnance pour toute sorte d'exercice.

C'est ainsi que la nature de l'air, que la quantité d'oxygène que les animaux respirent, sont pour beaucoup dans la formation de la graisse (1).

Le séjour au lit étant ainsi contraire au traitement anti-obésique, il est donc bon, que sa durée soit longue seulement assez pour réparer les forces de l'innervation.

La longueur de cette durée ne peut être précisée. Il faut ici tenir compte de l'âge et du

(1) Par cette heureuse distribution que l'on remarque dans tout ce qui constitue l'univers, la Providence a voulu que le gaz acide carbonique, rejeté lors de l'expiration de l'homme, des animaux, fût apte à la nutrition des plantes, qui absorbent pour cet effet le carbone et laissent l'oxygène. C'est la raison pour laquelle l'air est toujours si sain, si vivifiant, si riche en oxygène, là où il y a des arbres. En trouvant ainsi dans les plantes le carbone en grande proportion, il n'est pas étonnant d'y rencontrer les éléments

sexe de la personne pour laquelle on est consulté.

Sept heures de séjour au lit pour les hommes, n'importe leur âge et leur profession, et huit heures pour les femmes, à tout âge, me semblent le maximum de temps que l'on doit leur accorder.

Leur habitation sera orientée sous notre méridien, plutôt à l'est, au nord-est, que dans d'autres directions, afin d'éviter les vents du sud, sud-est et sud-ouest, qui apportent toujours beaucoup d'humidité ; on se rappellera que les climats humides sont peuplés de gens trop gras. Il faut éviter le séjour continuel dans un lieu bas et peu aéré.

Il est impossible de diminuer l'embonpoint d'une personne qui vit dans une atmosphère humide, surtout avec un peu de chaleur. Un batteur d'or, de Paris, ayant appris que j'avais délivré un de ses voisins d'une véritable obé-

propres à donner de la graisse ; il peut arriver même qu'elle y soit toute formée : ainsi la graisse de mouton se trouve toute formée dans les semences de cacao, la graisse humaine se retrouve dans l'huile d'olive et dans toutes les graines oléagineuses.

NOTA. J'avais écrit depuis longtemps les lignes que contient cette note, lorsque j'eus connaissance du système que nous avons rapporté, de M. Payen, qui place la source unique de la graisse dans les feuilles des plantes.

sité, me fit mander pour lui rendre le même service.

Pendant un mois, il suivit mes indications sans aucun résultat. En ayant cherché la cause, je la trouvai dans l'habitude qu'avait ce fabricant de travailler toute la journée dans son atelier, au milieu de beaucoup d'ouvriers et avec une atmosphère favorable au travail que l'on faisait subir à l'or et à l'argent, qui consiste à les réduire, en les battant, en feuilles excessivement minces.

Je demandai à cette personne de cesser les longs séjours qu'elle faisait à son atelier, d'abord pour les raisons que je viens d'exposer, ensuite parce que ce séjour l'excitait à boire souvent et beaucoup. Il n'accepta pas mes conseils; dans ces conditions, le traitement ne fut pas continué.

J'ai traité, sans succès, un ouvrier imprimeur sur étoffes, à Saint-Denis, près Paris, qui était toute la journée dans une atmosphère chaude et humide. Cet ouvrier m'a avoué être obligé de boire plusieurs fois entre chaque repas.

Le séjour prolongé dans les fabriques, dans les lieux où il y a une grande réunion de monde, est une cause défavorable pour le succès du traitement.

Si l'humidité est contraire au traitement anti-obésique, les bains chauds le sont bien davantage. Prosper Alpin dit avoir remarqué que l'usage des bains chauds, en Égypte, contribuait au développement de la graisse. J'ai vu beaucoup de dames me dire que leur trop grand embonpoint avait commencé à l'époque où elles prenaient beaucoup de bains chauds prolongés pour une cause quelconque, pour une maladie.

Dans un bain chaud, au degré qu'on le prend habituellement (de vingt-cinq à trente degrés Réaumur), il s'opère dans l'organisme un changement opposé à celui qui a lieu à la suite de l'immersion dans l'eau froide. Il y a une expansion générale de tous les organes solides ou liquides susceptibles de ce mouvement. Il y a un relâchement de la peau, qui absorbe une certaine quantité d'eau. Les organes spongieux de l'intérieur ne sont pas sans éprouver les effets de ce liquide. Le corps de l'utérus d'une femme qui sort d'un bain chaud prolongé est plus gros que lorsqu'elle y est entrée. Le docteur Westrumb a prouvé que dans un bain tiède, la peau de l'homme est susceptible d'absorber des substances médicamenteuses, dissoutes dans l'eau du bain, et qu'on a retrouvées

dans ses diverses excrétions. C'est dans cette idée que l'on traite une infinité de maladies par les bains médicinaux. Il y a donc absorption de l'eau par le corps pendant qu'il séjourne dans un bain chaud. Ce dernier doit donc être évité par la personne qui veut détruire ou diminuer son trop grand embonpoint.

Il est donc nécessaire, dans le traitement qui nous occupe, de prendre les bains presque froids et dont la durée ne dépassera pas vingt minutes.

Les bains froids, tels qu'on a l'habitude de les prendre pendant les chaleurs de l'été, à la mer ou dans les rivières, par la densité plus grande de l'eau que de l'air, mettent le corps dans un milieu où il se trouve plus comprimé que d'habitude, la peau et les tissus sous-jacents se resserrent, les fibres charnues se rapprochent, s'unissent d'une manière plus intime, et deviennent, dans cette nouvelle condition, plus forts et plus énergiques. Les organes intérieurs, tels que le tissu cellulaire, participent à cet état de rétractation, qui ne favorise nullement l'accumulation des humeurs et de la graisse.

Les ablutions d'eau froide par tout le corps, faites tous les matins, l'hydrothérapie, vien-

nent en aide dans le traitement du trop grand embonpoint.

Il y a des dames qui veulent maigrir et qui n'aiment à sortir que très-rarement. Elles ne parviendront à leur but que difficilement, si, chaque jour de beau temps, elles ne font une promenade à pied, si elles ne prennent ce que J.-J. Rousseau appelle un bain d'air, qui donne du ton à la peau pendant qu'une bonne dose d'oxygène est inspirée, lequel enlève de la trop grande quantité de carbone qui se trouve dans l'organisme.

Nous avons vu que la plupart des personnes obèses ont le teint coloré et sont incommodées par le sang, et nous avons dit que cependant les personnes très-grasses, obèses, avaient moins de sang que celles qui sont maigres. En effet, les femmes grêles perdent beaucoup plus de sang que les grasses à l'époque critique de chaque mois. Au fur et à mesure qu'une femme prend de l'embonpoint, la quantité de sang qu'elle perd chaque mois diminue. Si elle engraisse très-vite, la diminution se fait très-rapidement, et enfin les femmes arrivées à l'état d'obèses cessent d'être réglées, n'importe leur âge. Leurs règles sont quelquefois remplacées par une petite perte en blanc.

Les jeunes filles chlorotiques, à sang pauvre, ont un embonpoint plus ou moins prononcé, et l'anémie ne se rencontre jamais chez une personne maigre, pourvue de forts muscles, dont sont privées les constitutions à sang pauvre.

Si les auteurs ont conseillé de saigner le moins possible les gens gras, c'est parce qu'ils en ont vu les inconvénients, inconvénients qui proviennent de ce que l'on ôterait du sang à des êtres qui n'en ont déjà pas assez. Il y a vingt-cinq ans, alors que l'on abusait encore beaucoup de la saignée, un homme de province, dans la force de l'âge, vint à Paris me consulter pour une maladie du cœur. Je priai M. Récamier de m'aider de ses lumières. Quand le malade nous rapporta que son médecin le saignait tous les quinze jours, ce professeur n'hésita pas à s'écrier : *Encore une saignée et il était mort!* Cet homme, avec un embonpoint prononcé, avait une infiltration générale qui lui était survenue récemment. En lui portant un doigt sur ses tempes et en appuyant un peu, la marque du doigt restait empreinte par une fossette qui ne s'effaçait pas tout aussitôt.

Les médecins qui ont fait de l'anatomie sa-

vent que l'on trouve beaucoup moins de sang dans les cadavres infiltrés que chez ceux qui ne le sont pas. Ils ont remarqué encore que, sans qu'il y ait infiltration, il y a relativement peu de sang dans les organes des personnes qui sont mortes avec un certain embonpoint. Dans ces derniers, l'on suit, l'on isole les filets nerveux avec une bien plus grande facilité que sur les cadavres amaigris, dont les tissus serrés ne sont point pénétrés d'eau. A l'état physiologique et sans qu'il y ait infiltration, la quantité d'eau chez les personnes grasses est bien plus grande que chez les maigres. D'après M. Payen, un animal qui, pendant son engraissement, augmente d'un kilogramme, n'a pas fait un kilogramme de chair ou de graisse, il faut déduire la moitié de ce poids, pour cinq grammes d'eau qui s'est fixée dans les tissus (1). Or, l'on conçoit de là comment les personnes grasses ont le sang aqueux, pauvre.

Malgré ces considérations, il arrive assez souvent que ces personnes obèses ont mis dans leurs habitudes de se faire saigner de temps en

(1) Voyez *Compte-rendu de l'Académie des sciences*, 1843. Séance du 23 février.

temps, tous les mois, par exemple. Elles y ont été amenées par suite de maux de tête, d'étourdissements, d'attaques de congestions cérébrales, et chaque fois, à la suite de ces saignées, il y a eu un mieux sensible qui a fait passer ainsi ces saignées en habitude, mais l'embonpoint n'en marchant que plus vite vers la monstruosité.

Ce mieux, ces guérisons de quelques jours produits par les saignées s'expliquent en disant que la quantité du sang, quoique moins grande chez les personnes grasses que chez les maigres, est gênée dans son cours par les différents organes comprimés eux-mêmes par la graisse trop abondante. Cette quantité de sang, devenue encore moindre par la saignée, doit nécessairement circuler plus librement jusqu'à ce que la quantité de ce fluide enlevée se reproduise, et jusqu'à ce qu'une compression plus grande vienne bientôt s'étabiir.

Il ne faut pas se borner à dire que la saignée, chez les obèses, n'est qu'un palliatif; c'est bien plutôt un moyen destructeur. Cullen a dit (1) « qu'il faut bien se garder de saigner les personnes grasses; les saignées, chez elles,

(1) *Éléments de médecine pratique.*

ne feraient qu'affaiblir le système et favoriser l'accroissement de l'obésité. »

Affaiblir le système c'est appauvrir le sang. Alors qu'il existait en France ces grandes réunions d'hommes de tout âge portant le nom de moines et rassemblés dans un petit espace, le cloître, il arrivait que l'autorité était appelée à calmer leur excitation trop grande. Le moyen employé était la saignée, *minuere monachum*, qui, en appauvrissant le sang, ôtait au moine l'énergie inhérente à la turbulence et lui apportait la faculté d'engraisser.

L'obésité est liée au tempérament lymphatique, et, plus l'on saigne quelqu'un, plus l'on favorise le développement de ce tempérament et, par suite, celui de la graisse.

Comme dans l'espèce humaine, la saignée favorise ce développement dans les animaux, ce qui n'est pas ignoré dans les contrées où l'on engraisse les bestiaux. Là, il n'y a pas un éleveur agricole qui ne pratique ou ne fasse pratiquer une ou deux saignées aux bœufs et aux vaches qui sont destinés à l'engraissement. Il n'excepte de cette règle que ceux de ces animaux qui ont la peau molle, peu résistante, comme on l'observe sur les bœufs et les vaches de couleur blanche ou rouge mêlée

de blanc, que l'on dit alors *tendres,* c'est-à-dire d'un engraissement facile.

Les saignées faites dans ce but sont conseillées par les auteurs agricoles. Le *Gentilhomme cultivateur* veut que l'on pratique à tout animal que l'on destine à l'engraissement deux saignées à quelques jours d'intervalle. Que veut-on ici ? Affaiblir le système, produire le tempérament lymphatique.

Toutes les personnes qui avaient été saignées pour leur obésité m'ont dit, en venant réclamer mes conseils, que leur infirmité augmentait visiblement au fur et à mesure qu'on leur ôtait du sang.

Les saignées sont donc défavorables au traitement anti-obésique.

Un grand nombre d'auteurs anciens et modernes, et beaucoup de médecins d'après eux, conseillent, pour maigrir, de manger moins que le corps ne perd. C'est ordonner le dépérissement de tous les organes à la fois, aussi bien des muscles, des nerfs, du sang, que de la graisse : c'est détruire l'organisme.

Sans aucune exception, tous ces mêmes auteurs défendent l'usage de la viande, et ordonnent, pour le même but, une nourriture exclusivement végétale. Le lecteur, après avoir vu

tout ce qui précède, doit déjà juger combien est grande l'erreur de ces auteurs qui, du reste, comme nous l'avons dit, finissent par reconnaître que, selon eux, l'obésité est incurable.

A l'occasion des courses de chevaux qui ont lieu en France, il arrive que les hommes qui doivent monter les animaux dans le concours des prix dépassent, par leur poids, celui exigé par les règlements; alors ils se font maigrir en peu de temps, en courant à pied pendant plusieurs heures chaque jour, étant recouverts de gros vêtements de laine. Ils s'arrêtent, pendant ces courses, de temps en temps pour respirer; et, quand ils sont très-fatigués, ils rentrent chez eux, se font frictionner, puis se mettent au lit en buvant un grog très-chaud. Ils se font transpirer au moyen de couvertures de laine dont ils se surchargent. Pour réussir, ce moyen doit être porté à l'extrême, alors il n'est pas sans danger, et ensuite il est praticable pour perdre quelques livres de graisse qui ne manquent pas de se reproduire au bout de peu de jours. Beaucoup de personnes, d'après le conseil de leurs médecins, ont cherché à diminuer leur embonpoint par des marches forcées; elles en ont retiré plus souvent des lombagos qu'une

diminution un peu sensible de leur graisse.

Le pacha Méhémet-Ali affectionnait particulièrement Saïd-Pacha, qui vient de mourir vice-roi d'Égypte; il le fit le plus riche de ses enfants. Tout jeune, Saïd était d'une grosseur énorme, qui ne faisait qu'augmenter avec les années, au désespoir de son père, qui lui fit faire beaucoup de remèdes pour l'en délivrer. Je sais que, parmi eux, il employa la course. Quand Méhémet-Ali sortait en voiture, il arrivait souvent qu'il faisait suivre sa voiture par Saïd, qui était obligé alors de courir longtemps ; et, rentré au palais, on changeait l'enfant de tous ses vêtements. Ce prince étant jeune a encore été claquemuré, pendant un temps dont j'ignore la longueur, dans une chambre d'où il ne sortait pas, et ayant pour toute nourriture, du pain et de l'eau à volonté. Et Saïd ne maigrit pas. Il était arrivé à peser près de quatre cents livres.

Il est probable que ce prince supporta avec une résignation orientale sa captivité, qui ne dut pas être de longue durée.

On rapporte qu'un Hollandais obèse se dirigeait sur Paris, en voiture, pour aller se faire délivrer, au moyen d'une opération sanglante, de son gros ventre, par un chirurgien nommé

Rhotonet, qui jouissait, en 1718, dans cette capitale, d'une grande célébrité. Ce chirurgien avait, disait-on, ainsi débarrassé un personnage très-connu alors d'un ventre monstrueux.

Le Hollandais était près d'arriver à destination lorsqu'il trouva sur son chemin un grand seigneur dont la voiture venait de se briser, et qui était fort inquiet sur les moyens de pouvoir se rendre à Paris. Le Hollandais lui offrit près de lui, dans sa voiture, une place qu'il accepta avec empressement. Chemin faisant, l'étranger lui fit part du but de son voyage. Cet homme, parfaitement au courant du prétendu dégraissement exécuté par Rhotonet, eut l'idée de rendre lui-même ce service à son obligeant compagnon de voyage. Pour cela, il se fit délivrer une lettre de cachet, avec laquelle le Hollandais fut conduit à la Bastille, où il resta deux mois au pain et à l'eau. Il en sortit, n'ayant plus besoin de l'opération qui l'avait amené à Paris.

Ce fut à peu près à la même époque qu'un moine, tourmentant son supérieur pour être également dégraissé, fut renfermé dans une chambre avec de l'eau à volonté, et n'ayant pour nourriture que les miettes qu'il détachait d'un gros pain bis, suspendu dans des liens de

fer au plancher. Chaque fois qu'il voulait parvenir à faire tomber de ces miettes, il était obligé de se servir d'une vieille lame de sabre et de sauter en l'air. Au bout de vingt jours de cet exercice et de ce genre de nourriture, il avait perdu son ventre.

Je trouve encore, parmi les remèdes physiologiques, le coït conseillé pour diminuer l'embonpoint. Les auteurs qui donnent ce conseil n'expliquent pas comment il peut agir. Est-ce parce que dans cette action il y a déperdition d'une substance prise au corps et que, souvent répétée, elle peut arriver à le faire maigrir? Ou bien serait-ce par la fatigue que l'on se donne alors que se produirait l'amaigrissement? Certainement l'abus des femmes fait maigrir les jeunes gens, le plus souvent sans altérer leur santé. Cependant, on a vu des cas où l'on était obligé de leur ordonner la continence, dans l'intérêt de leur conservation. D'ailleurs, c'est un conseil immoral et le plus souvent impraticable. Mon système esi préférable. J'ai eu l'occasion de l'employer sur un jeune homme de dix-sept ans qui était au collége, où un embonpoint outré le rendait incapable de se livrer assidûment et avec fruit à ses études. Son père, riche

seigneur belge, voyant toutes les espérances qu'il avait mises dans l'avenir de son fils contrariées par cet état d'obésité qui paralysait les moyens de son enfant, lui avait fait user de beaucoup de remèdes sans résultat satisfaisant. Il le fit quitter le collége de Liége où il était pour le soumettre à mon traitement sous ses yeux; et au bout de deux mois, le jeune homme avait maigri de quarante livres. Alors l'on s'aperçut qu'il avait un relâchement dans les muscles de l'épaule droite, dont l'omoplate ne s'appliquait plus d'une manière intime sur le tronc. Cet accident, peu apparent alors que le jeune homme était fort gros, devint très-saillant quand il fut devenu maigre. Il lui était survenu dans l'exercice de l'escrime, auquel il s'était livré avec ardeur dans l'espérance de se faire diminuer.

Cet accident était de la nature de ceux que l'on observait fréquemment dans le temps où les jeunes demoiselles jouaient beaucoup de la harpe et dont l'épaule droite se déformait ainsi. De nos jours, on observe ce même cas chez les jeunes filles du peuple qui portent trop longtemps et trop souvent leur petit frère ou leur petite sœur à leur bras droit.

Mais si les hommes sur l'âge du retour, et c'est

parmi eux que l'on trouve ordinairement trop d'embonpoint, usaient du coït au point d'en maigrir, ce ne serait certainement pas par la déperdition extraordinaire de matière séminale, car elle devient à cet âge, quoi que l'on fasse, peu abondante ; et ce genre d'excès donnerait lieu, chez eux, à des catarrhes de la vessie, ébranlerait tous les organes abdominaux, où il porterait le trouble. Bientôt l'estomac perdrait ses forces et le foie deviendrait quelquefois malade. On ne doit pas admettre le coït comme remède contre l'embonpoint outré des hommes. Plusieurs de mes clients m'ont dit avoir eu des rapports plus fréquents qu'à l'ordinaire avec les femmes dans l'espoir de maigrir, et qu'ils n'en avaient obtenu aucun bon résultat.

L'on peut dire également que le coït chez les femmes ne peut les faire maigrir qu'en fatiguant les organes abdominaux et en troublant les fonctions du corps. Ce ne peut donc être, chez elles, un remède à indiquer contre le trop grand embonpoint.

L'usage du tabac est tellement répandu en France aujourd'hui qu'il y a fort peu d'hommes qui, en venant réclamer des conseils pour diminuer leur trop grand embonpoint, ne vous demandent si l'emploi de cette solanée, *fumée*

ou *chiquée*, a quelque influence sur la marche du traitement anti-obésique. Il faut leur faire une réponse, et cette réponse doit être basée sur les effets physiologiques que cette substance ainsi employée peut avoir dans l'organisme.

La première réflexion que l'on doive faire à ce sujet c'est que ce n'est point par *mode* et pour suivre le mouvement qui entraîne ses amis, ses compatriotes, que l'on fume ou que l'on chique le tabac, mais bien par instinct, parce que, dans son emploi, on trouve quelque chose qui fait plaisir à la nature, quelquefois à un degré assez puissant pour faire oublier et négliger des devoirs importants.

Ce qui le prouve encore, c'est que cette plante séduit, tout aussitôt qu'ils la connaissent, les hommes qui sont le plus éloignés de l'état de civilisation. Le nègre, le Hottentot, le Samoyède, le Lapon, le Japonais, l'Indien, le Chinois, l'Arabe ont une passion plus vive pour le tabac que les Turcs qui l'aiment déjà beaucoup.

Cette plante a donc un effet réel et direct sur l'organisme qui ne peut cependant pas être classé parmi ceux que donnent les substances alimentaires. Elle ne procure, je pense, rien qui puisse s'assimiler à nos organes.

Il y a cependant un fait à noter, c'est qu'aussitôt qu'il existe un trouble dans les fonctions digestives, tel qu'un embarras gastrique, le désir de chiquer et de fumer ne vient pas à la personne qui est ainsi malade; bien plus, elle a une véritable répugnance pour le tabac, laquelle répugnance fait place de nouveau au désir d'en user, aussitôt que la santé se rétablit; et ce n'est que quand il s'agit des maladies du tube digestif qu'il en est ainsi, car, dans toute autre affection, dans celles qui ont leur siége aux poumons, aux bronches, au cœur, le médecin est obligé d'interdire l'usage du tabac, qui serait continué alors avec des conséquences fâcheuses.

L'appareil digestif recevrait donc avec plaisir quelque chose de l'emploi du tabac, comme d'un aliment et dont il ne veut pas quand il est malade, ainsi que cela a lieu également pour les aliments dans cette circonstance.

Mais ce qu'il absorbe ne peut être compté pour quelque chose dans la nutrition du corps. Il reçoit moins du tabac que de l'ingestion des substances alcooliques concentrées, dont l'effet a quelque ressemblance sur les nerfs encéphaliques et le cerveau lui-même.

Et si l'usage de la *pipe* et de la *chique* cal-

ment la faim, cela doit être encore à la façon des alcools concentrés.

On a attribué à l'habitude de fumer la cause de beaucoup d'indispositions et de maladies même, telles que la perte de l'appétit, les mauvaises digestions produites par le manque de salive qui a été excrétée en trop grande quantité par l'effet du tabac, l'hydropisie, l'anasarque, la consomption, et des cancers de plusieurs sortes.

Tout cela peut arriver, mais sans aucun doute, c'est exceptionnellement, car on ne s'est pas aperçu que, depuis l'usage si fréquent de cette substance, on ait eu à constater plus de cas de ces maladies produits par l'effet du tabac qu'auparavant.

Il est certain qu'aujourd'hui il est indispensable à beaucoup de monde, pour avoir une bonne digestion, de fumer un cigare ou une pipe après leur repas (1).

D'une part, il serait quelquefois impossible et toujours très-pénible pour un homme qui a l'habitude de fumer de s'en abstenir.

(1) Je ne parle pas ici de l'usage du tabac *prisé*. Ce mode d'emploi a un effet principalement local sur l'organisation, et qui ne peut aller jusqu'à attirer l'attention lorsqu'il s'agit de la nutrition du corps.

De l'autre, on ne peut trouver une raison qui puisse faire défendre l'usage du tabac à un homme trop gros. Bien au contraire. Son emploi occasionne des sécrétions; il excite les organes à se délivrer des mucosités qui les embarrassent. Que de personnes attribuent à l'usage du tabac fumé d'être délivrées, chaque matin, d'une pituite qui, sans ce remède, les incommoderait toute la journée!

Que de personnes prétendent combattre ainsi victorieusement des anciens catarrhes, des asthmes, etc., parce que le tabac excite l'expectoration! Enfin, l'usage de cette substance enlève toujours quelque chose au corps et ne lui en apporte point; il ne peut donc être défendu aux personnes qui demandent à diminuer.

Les voyages, le changement de lieu, viennent en aide au traitement du trop grand embonpoint. Voici ce que j'ai dit ailleurs (1):

« Il y a beaucoup de personnes qui, ayant adopté un genre de vie de chaque jour, ne peuvent en changer sans qu'elles y soient forcées par des circonstances indépendantes de leur volonté, autrement elles en feraient la promesse que, dès le lendemain, peut-être le jour

(1) *De l'influence des voyages sur l'homme et sur ses maladies,* 1 vol. in-8°. 3e édit.

même, elles n'auraient pas la force de la tenir. Le régime à suivre pour diminuer l'embonpoint, n'est pas possible alors ; car il y a un choix à faire parmi les aliments, et qui peut contrarier les habitudes que l'on a contractées à la maison. En voyage, on a l'esprit tout autrement occupé que chez soi ; on peut dire qu'en changeant de lieu, les habitudes, les goûts changent. Voilà comment les voyages sont excellents dans le traitement contre le trop grand embonpoint. Le mouvement, le grand air, aident au régime. Il importe seulement de faire un bon choix du pays où l'on doit voyager : éviter les contrées humides dans tous les temps, et, en été, choisir un climat tempéré, sain comme celui de la France, de la Suisse, du Tyrol, de la haute Italie et de l'Autriche. En hiver, l'on peut visiter les stations médicales des bords de la mer Adriatique, de la mer Tyrrhénéenne et Ligurienne. »

Si tout ce qui se passe dans le creuset ou le mortier du chimiste, n'est pas toujours expliqué mais seulement constaté, à plus forte raison il peut en être ainsi pour les différentes élaborations et transformations qui ont lieu dans l'organisme vivant. Je fais cette réflexion parce qu'il pour-

rait arriver que les explications que je donne sur la manière dont la graisse se forme dans l'homme, ne satisfassent pas le médecin chimiste ; mais qu'importe, après tout au médecin praticien, s'il a assez de données sur ce point ; si ces données sont de nature à ce qu'il puisse en tirer un parti utile à l'humanité, lorsqu'il s'agira d'en faire l'application pour le traitement du trop grand embonpoint. Et c'est ce qui a lieu ici, assurément.

J'ajouterai que tout autre mode de traitement de cet état anormal, qui n'aurait pas sa base fondamentale sur la manière dont se forme la graisse, ne serait pas sérieux ni durable. Je suppose qu'il existât une substance minérale ou végétale qui eût la vertu de décomposer le tissu adipeux, de le saponifier, par exemple, et qu'une personne en fît usage, sans tenir compte des principes que nous avons exposés ; il faudrait alors qu'elle en prît constamment, car elle engraisserait de nouveau, si elle en cessait l'usage, puisqu'il est dans son tempérament, dans sa nature de faire beaucoup de graisse avec l'alimentation ordinaire.

CHAPITRE III

Traitement thérapeutique du trop grand embonpoint.

Lorsqu'il s'est agi d'ajouter à mon traitement physiologique des moyens thérapeutiques, je n'ai presque rien trouvé, dans les auteurs, qui pût me venir en aide. Les historiens rapportent que les Lacédémoniens obligeaient les jeunes Spartiates à se présenter devant les éphores tous les mois, pour justifier de l'état de vigueur de leur corps; et dans le cas où l'un d'eux aurait acquis trop d'embonpint, on le soumettait à un *entraînement* pour qu'il perdît ce surcroît de graisse. Il y avait, à Athènes et à Rome, des hommes qui faisaient métier d'engraisser et de dégraisser les esclaves; on les appelait *andropodocapeloi.* Les moyens employés dans ce but nous sont inconnus, mais, sans aucun doute, ils ne pourraient être mis en usage de notre temps.

Galien et après lui, Cœlius Aurelianus, ordonnaient des frictions douces pour augmenter

et des frictions dures pour diminuer l'embonpoint. Ils conseillaient aux dames romaines qui avaient les seins trop développés de faire l'application d'un cataplasme composé de terre de Lemnos, d'un peu de chaux, de suc de persil et de blanc d'œuf (1). Beaucoup des mêmes dames, dont le mode de s'habiller allait fort mal avec de gros seins, employaient, pour en arrêter le développement, des boîtes fort légères qu'elles adaptaient dessus et qui agissaient à l'instar des moyens mécaniques dont se servent les femmes chinoises pour emprisonner leurs pieds et les tenir toujours petits (2).

(1) Composition de la terre de Lemnos, d'après l'analyse de Bergmann :

Silice.	47 parties.
Carbonate de chaux.	5 7
Carbonate de magnésie.	6 3
Alumine.	19
Oxyde de fer.	3
Perte de substance dans l'analyse. . .	19
	100 »

(2) Il nous est rapporté que des femmes, à Rome, appliquaient sur leurs seins, pour les diminuer, un poisson nommé *ange*, espèce de squale célèbre par sa voracité; et dans notre pays, sous le régime de Louis X, dit le Hutin, l'on croyait, en France, que certains sorciers avaient l'art de fabriquer de petites figures en cire à la ressemblance

On trouve, dans les œuvres d'Hippocrate, des indications qui sont fondées sur la physiologie, et qui peuvent venir en aide au traitement anti-obésique. Pour diminuer le trop grand embonpoint : « Manger de façon, dit le père de la médecine, à se rassasier en mangeant le moins possible (1). » C'était conseiller de choisir des aliments très-nourrissants.

Cullen et Sauvage ont classé l'obésité dans les cachexies. Ce dernier auteur dit que cette affection aurait dû être plus fréquemment le sujet des études et des recherches des médecins (2).

Cullen serait porté à la saignée, mais il est arrêté, ainsi que nous l'avons dit, par cette

des personnes qu'ils voulaient faire périr de consomption. Pour cela ils enfonçaient une aiguille dans la région du cœur de ces poupées et ils faisaient maigrir et dessécher à volonté ceux dont ils avaient représenté les images.

La femme du ministre Enguerrand de Marigny, mis en prison par ordre du Roi, fut accusée d'avoir eu recours à cette sorcellerie dans l'espoir de sauver son mari, et fut, pour cette cause, également jetée dans un cachot.

Sous l'influence de l'ignorance et de la superstition, on a employé beaucoup d'autres remèdes pour faire maigrir.

(1) *Œuvres d'Hippocrate*, traduction de M. Littré, vol. VI, page 77.

(2) *Traité de médecine pratique*, troisième partie, des cachexies.

observation qu'il a faite que les personnes très-grasses ne supportent pas bien les évacuations sanguines.

Il conseille un régime qui soit de nature à donner peu de matières nutritives, et par conséquent, il engage à vivre de végétaux et de lait.

Nous avons démontré combien ce genre de traitement est mal fondé.

Il ajoute que l'exercice est d'un grand secours, mais impossible à quelques obèses et très-pénible à la plupart des autres; il engage ces derniers à tâcher de vaincre peu à peu leur répugnance pour la marche.

Nons avons dit que c'est un mauvais moyen; on ne doit pas engager les obèses à faire des efforts pour marcher longtemps; mais seulement à faire une promenade longue en proportion de leur force. Autrement, ils contractent des douleurs dans les reins et dans les articulations, par des marches forcées.

L'auteur que je viens de citer (Cullen) rapporte qu'il a ouï vanter les effets du vinaigre et du savon, mais il craint que ces substances, en produisant un état âcre et salin du sang, n'aient des conséquences plus fâcheuses que la corpulence que l'on se proposait de corriger.

Aujourd'hui, il y a des personnes qui, pour se faire maigrir, ne craignent pas de boire, chaque jour, une certaine quantité de vinaigre plus ou moins fort. J'ai vu une dame à laquelle un pharmacien a fait prendre, chaque matin, pour le même but, la valeur d'un verre à vin de Bordeaux, de suc de citron avec trois ou quatre gouttes de teinture d'iode. Au bout de quinze jours de ce traitement, elle éprouva des douleurs d'estomac atroces qu'elle conserva pendant un an. Dans cet espace de temps, elle maigrit considérablement. Ce ne fut que lors du rétablissement de sa santé qu'elle commença à reprendre de l'embonpoint qui s'est accru depuis, et pour lequel elle a été obligée de venir réclamer mes soins. Mais toutes les personnes qui ont ainsi maigri au moyen des acides, n'ont pas l'avantage de recouvrer la santé; j'en ai connu qui sont restées maigres, flétries et vieilles avant le temps, avec ce qu'on appelle un estomac délabré. Les acides, pour occasionner ces phénomènes ont détruit, brûlé les houppes muqueuses des vaisseaux absorbants du canal digestif, de sorte que l'absorption des sucs nourriciers n'a plus lieu qu'en quantité insuffisante pour nourrir le corps qui dépérit.

L'iode est assez souvent prescrit dans le même but. Pendant le temps que ce métalloïde est supporté par l'organisme, les personnes qui en font usage engraissent plutôt qu'elles ne maigrissent. Ce n'est que quand des troubles arrivent dans les digestions que la diminution commence; mais bientôt les accidents deviennent tels, qu'on est obligé de s'arrêter, et la santé revenant, l'embonpoint reparaît de nouveau.

On a ordonné moins souvent l'arsenic, qui agit exactement comme l'iode; dans les tempéraments lymphatiques des obèses, des grosses personnes, la santé, en général, se trouve mieux de ce sel à petite dose, et l'embonpoint augmente. Il y a des contrées, en Bohême, où l'arsenic a la réputation, et bien fondée là, d'entretenir la santé et d'augmenter même l'embonpoint, car ce n'est que lorsqu'il vient à agir comme poison que l'amaigrissement commence.

Mais dans les circonstances dont nous parlons, quand l'amaigrissement a lieu par les acides, par l'iode et l'arsenic, ce n'est pas seulement sur le tissu adipeux que la diminution s'opère, c'est bien sur les muscles, sur tout

l'organisme. C'est une destruction qui peut aller jusqu'à la mort (1).

(1) Brillat-Savarin, dans sa *Physiologie du goût*, rapporte qu'il habitait Dijon en 1776, où il suivait un cours de chimie sous Guyton de Morveau. Il avait, dit-il, alors une vraie *sympathie d'amitié* pour une très-jolie personne qu'il voyait souvent chez elle et dans le monde. Un soir qu'il la considérait avec plus d'attention qu'à l'ordinaire, il lui dit : « — Chère amie, vous êtes malade, il me semble que vous avez maigri. — Oh non, me répondit-elle avec un sourire qui avait quelque chose de mélancolique, je me porte bien ; et si j'ai un peu maigri, je puis, sous ce rapport, perdre un peu sans m'appauvrir. — Perdre, lui répliquai-je avec feu, vous n'avez besoin ici de perdre ni d'acquérir : restez comme vous êtes.

» Depuis cette conversation, j'observai cette jeune fille avec un intérêt mêlé d'inquiétude, et bientôt je vis son teint pâlir, ses joues se creuser, ses appas se flétrir. Un soir elle me fit l'aveu que, fatiguée des plaisanteries de quelques-unes de ses amies, qui lui annonçaient qu'avant peu elle serait aussi grosse que saint Christophe et, aidée des conseils de quelques autres, ellle avait cherché à maigrir et, dans cette vue, avait bu, pendant un mois, un verre de vinaigre chaque matin ; elle ajouta que, jusqu'alors, elle n'avait fait à personne la confidence de cet essai.

» Je frémis à cette confession et j'en fis part aussitôt à sa mère, qui ne fut pas moins alarmée que moi. L'on consulta, l'on médicamenta, peines inutiles ! les sources de la vie étaient irrémédiablement attaquées. La jeune fille s'éteignit peu de temps après, en jetant des regards douloureux vers un avenir qui ne devait plus exister pour e..e.

C'est sans doute parce que certains fucus maritimes contiennent de l'iode, qu'on en a ordonné. J'ai été consulté par des personnes qui avaient pris de ce genre de varech jusqu'à deux cents pilules par jour et en teinture, et qui n'en avaient éprouvé que du gonflement, avec une perte de l'appétit. Pourquoi ne pas ordonner l'iode même ou l'iodure de potassium, car il y a également dans cette plante de la potasse et de l'iode.

M. Ch. Roche, que nous avons déjà cité, rapporte que M. le docteur Melier a vu maigrir très-rapidement une dame d'un grand embonpoint pendant l'usage du bicarbonate de soude et du soda-water qu'il lui avait prescrits dans un autre but. Si ce fait se reproduisait, continue M. Roche, ne serait-on pas tenté de dire *que les substances alcalines saponifient la graisse chez l'individu vivant comme elles le font après la mort, et que le composé qui en résulte, étant plus soluble, devient plus facilement absorbable; quoi qu'il en soit, il serait utile de répéter l'expérience* (1).

J'ai été, par ces indications, porté à em-

(1) *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques,* art. *Obésité.*

ployer les alcalis pour diminuer l'embonpoint, et eux seuls, sans régime, ils ne m'ont procuré aucun résultat. On insistera peut-être sur l'efficacité des alcalis seuls dans la disparition de la graisse, en rappelant les services réels des pilules de savon dans les maladies chroniques du foie, dans l'affection appelée vulgairement *foie gras*.

Je ne sache pas que les pilules de savon simple, c'est-à-dire composées de cette substance et de poudre de guimauve avec du nitrate de potasse, aient jamais réussi dans cette affection. Quant à moi, j'ai cessé de les prescrire dans cette simplicité, ayant observé souvent leur inocuité; mais j'ai constaté que quand ces pilules de savon ont réussi, contre l'obstruction du foie, entre les mains de mes confrères comme dans les miennes, c'est qu'alors elles contenaient en plus une substance purgative. Laurit dit avoir retiré de bons effets des alcalis dans les obstructions du foie, mais il les associait aux émétiques. Sanders, dans son *Traité du Foie*, en parlant des obstructions, dit en avoir guéri avec des préparations alcalines; mais lui aussi ajoutait au traitement l'usage des émétiques qui, certainement, peuvent faire perdre de la graisse. On a ordonné (en Angle-

terre principalement) les bains alcalins contre l'obésité. Ils n'ont aucune action sur elle. Les établissements d'eaux minérales alcalines augmentent l'embonpoint chez plus de visiteurs qu'elles n'en font maigrir, et, quand l'amaigrissement a lieu, c'est en très-petite quantité et pour un temps plus ou moins court.

J'ai prescrit pendant longtemps le soda-water, le bicarbonate de soude seul, en poudre ou dissous dans l'eau, sans le plus petit résultat.

La saponaire officinale, trop négligée aujourd'hui en médecine malgré ses grandes vertus, a attiré mon attention. La décoction de ses racines et de ses feuilles contient un mucilage alcalin qui a réellement de l'action dans les affections strumeuses, les obstructions, etc. Je m'en suis servi inutilement pour combattre le trop grand embonpoint.

Après des essais et des expériences faits pendant de nombreuses années, je me suis donc trouvé dans la nécessité de conclure qu'il n'existait pas de substance, même alcaline, qui agît directement, chimiquement, sur la graisse de notre corps vivant, n'importe sous quelle forme cette substance fût prise.

Pour faire disparaître l'obésité ou le trop

grand embonpoint, je me suis donc arrêté à ces deux points :

1° Mettre le corps dans une condition à ce que la graisse s'y développe le moins possible;

2° Trouver une substance médicamenteuse la plus apte à éliminer la graisse que le corps contient en surabondance.

Le premier point est étudié et résolu.

Le deuxième, comme le premier, a été pour moi l'objet de nombreuses recherches. Je ne devais pas m'adresser à la classe des laxatifs, dont l'action n'est pas puissante. Il était nécessaire que la substance que j'emploierais, quoique active, n'incommodât pas la personne qui la prendrait; bien plus, il était indispensable qu'elle ne l'empêchât pas de manger chaque jour à son appétit, de vaquer à ses occupations journalières si elle en avait, de continuer ses rapports et ses devoirs avec la société.

Les sels de soude, de magnésie, de potasse, pris à dose purgative le matin, fatiguent l'estomac suffisamment pour que les personnes qui en ont fait usage ne puissent déjeuner comme à l'ordinaire. Il en est de même des eaux minérales purgatives. La médecine noire du Codex, dont l'action est si sûrement purgative chez tous les tempéraments, procure des selles re-

marquables par leur abondance, mais elle a l'inconvénient de bouleverser les organes de la digestion au point qu'ils demandent la diète presque absolue le jour qu'on la prend.

J'ai employé quelquefois la coloquinte, la gomme gutte, l'huile de croton tiglium, qui sont très-actifs sous un petit volume ; mais ces substances ont donné lieu tantôt à des super-purgations, tantôt à des coliques ; d'autres fois elles ont été presque sans effet.

J'ai essayé d'à peu près toutes les substances purgatives employées habituellement, toutes ont eu des inconvénients, excepté la teinture de scammonée ou la scammonée prise en poudre ou en pilules, avec du savon. J'ai trouvé dans ce purgatif tous les avantages que je cherchais pour mon traitement.

Prise à dose ordinaire le matin à jeûn, la scammonée ne fatigue nullement l'estomac et elle permet de déjeuner à la fourchette avant midi, comme si l'on n'eût pas pris médecine. La teinture de scammonée pure n'est pas désagréable à prendre comme la teinture de scammonée composée, dont le turbith végétal donne des nausées et dont le jalap irrite tant la gorge.

Cependant quelques personnes se dégoûtent de la scammonée, même pure, après en avoir

fait usage pendant un certain temps. Je la leur fais prendre alors renfermée dans des capsules molles de gélatine, dont on ferme hermétiquement l'ouverture au moyen de la gomme. Prise ainsi, cette teinture agit suffisamment à demi dose de celle indiquée par le Codex.

Ainsi, une capsule contenant 2 grammes de teinture de scammonée peut remplir le but que l'on se propose, et une capsule de cette contenance n'est pas grosse ; elle est, par conséquent, facile à avaler. On la trempe dans de l'eau simple ou sucrée au moment de la porter à la bouche (1).

Au moyen de cette enveloppe, la teinture purgative arrive dans l'estomac avec toute sa puissance. Elle n'est point affaiblie par les mucosités qui ne cessent de se mêler avec elle dans son parcours, depuis la bouche jusque dans l'organe digestif, lorsqu'on la boit purement et simplement. C'est pour cela que la dose capsulaire doit être moins grande que celle indiquée ordinairement.

J'ai donné cette teinture sous forme de po-

(1) Ces capsules ne peuvent être préparées d'avance, surtout dans la saison des chaleurs, parce que l'alcoolat s'évapore facilement à travers les parois de la capsule.

tion, mêlée avec du sirop ou d'autres liquides, afin d'amoindrir sa force. Je ne m'en suis pas bien trouvé. Son action n'était pas si franche, était plus longue, et les personnes auxquelles je l'avais ainsi fait prendre gardaient le cœur embarbouillé une partie de la journée (1).

Ce ne sont pas seulement les obèses, que l'on peut ordinairement médicamenter facilement, qui réclament les secours du traitement anti-obésique, c'est une infinité de personnes, hommes et femmes, qui commencent à être gênées par leur trop grand embonpoint et qui veulent le perdre promptement, en se soumettant seulement à un certain choix d'aliments, en mangeant à leur appétit. De plus, ils ne

(1) L'on doit prendre toutes les précautions possibles pour que la scammonée qui sera employée soit de bonne qualité, c'est-à-dire qu'elle provienne d'Alep.

Il y a dans le commerce trois espèces de scammonée dont deux sont en usage en pharmacie : la scammonée d'Alep et la scammonée de Smyrne. Celle-ci ne contient que 25 pour 100 de principe résineux, tandis que la première en possède 75 pour 100; aussi la vertu purgative de la scammonée d'Alep est-elle plus puissante que celle de Smyrne. En pierre et telles qu'elles nous arrivent du Levant, il est difficile de distinguer à la vue l'une de l'autre. En cassant une pierre de scammonée d'Alep, elle donne une odeur de brioche bien caractérisée que ne procure pas l'autre. C'est de tous les signes physiques indiqués pour établir la diffé-

prendraient pas des médicaments qui apporteraient quelque dérangement dans leurs habitudes.

Rarement, je puis dire presque jamais, un sujet véritablement obèse ne réclame les secours de l'art. Dans son état d'obésité, il est devenu indifférent pour tout ce qui le concerne, excepté, ainsi que je l'ai dit, pour son alimentation, surtout l'alimentation aqueuse. Ce sont les parents ou les amis des obèses qui, peinés, effrayés de l'état dans lequel ils les trouvent, font les démarches nécessaires pour les en délivrer.

Ordinairement, j'ordonne le genre de purgation que j'ai indiqué à trois ou quatre jours d'intervalle, deux fois par semaine quand il

rence de ces deux substances celui que je trouve le plus simple et le plus certain. Les deux espèces réduites en poudre sont semblables; peut-être celle de la scammonée de Smyrne est-elle un peu plus foncée. Dans le commerce il y a un grand intérêt à donner celle de Smyrne qui se vend à bas prix pour celle d'Alep qui est fort chère.

J'ai remarqué que la poudre de scammonée d'Alep pulvérisée, et qui a séjourné longtemps dans le bocal du pharmacien, a perdu de sa vertu.

J'ai encore observé que la même scammonée pulvérisée très-finement, porphyrisée, n'a pas autant d'action, quand on la donne ainsi ou en pilules, que lorsqu'elle est réduite en poudre moins fine.

s'agit d'un cas d'obésité très-prononcée, et une fois dans le même espace de temps, lorsqu'il faut simplement diminuer un trop grand embonpoint.

Ici il se passe un fait remarquable et qui sera observé par tout praticien, c'est que la teinture de scammonée occasionne une garde-robe ordinaire, copieuse, qui ne présentera rien de spécial à noter ; puis plusieurs autres, quatre, cinq, six ou sept, qui auront cela de remarquable, c'est qu'elles seront composées d'un liquide jaunâtre en quantité de 125 à 250 grammes par chaque garde-robe, et ce liquide abandonnera beaucoup plus à l'éther que les garde-robes ordinaires.

Il arrivera quelquefois qu'on trouvera dans ces garde-robes liquides, privées de matières fécales, des grumeaux de graisse concrète. Ce fait d'excrétion de graisse en grumeaux est peu connu; cependant V. Merat a rapporté qu'il a observé des selles copieusement adipocireuses chez un homme attaqué d'une lésion organique du cœur qui mourut à l'hôpital de la Charité, le 5 germinal an XI. Cet homme, dit-il, que je traitais auparavant chez lui, rendait des selles abondantes, composées en grande partie de grumeaux blancs et d'un aspect graisseux.

En ayant fait laver et mettre à part, je les reconnus pour de l'adipocire. Le professeur Corvisart, à qui je les montrai, fut de mon avis (1).

L'apparition de cette surabondance de graisse dans les intestins est très-admissible quand on se rappelle que ces organes sont le siége d'un afflux continuel qui, physiologiquement, a fait développer des fesces en plus grande quantité que celles des aliments ingérés, et quelquefois même pendant plusieurs jours avec une diète absolue.

Avec l'aide d'un excitant, l'on sait que l'on retire des intestins une quantité considérable de matières fluides qui n'y existaient pas et qui s'y sont produites par l'effet de l'excitation.

C'est ainsi que la scammonée, avec une vertu spéciale d'excitation, y fait affluer la graisse à l'état fluide et même concrète, et cela sans grand trouble dans l'économie, puisque la personne qui rend ainsi de la graisse, quatre ou cinq fois et plus le matin, se met à table à onze heures ou midi avec un appétit dévorant, et apte à suivre mon régime alimentaire, qui

(1) *Mémoires de la Société médicale d'émulation*, tome VI. — 1806.

veut que l'on déjeunc fortcment, c'est-à-dire principalement avee de la viandc, ainsi que nous l'avons vu.

L'on pourra se dcmander s'il n'y a point de danger à preserire un purgatif si souvent répété et pendant un temps quelquefois assez long.

Pour pouvoir faire une réponse éelairée à eette question, il faut vraiment avoir fait beaueoup de fois et longtemps l'essai de eette médieation sur des personnes de différents âges et de sexes différents, et c'est ee qui m'est arrivé. Aussi je puis certifier que eette médieation et le régime qui y est attaehé peuvent être suivis sans aueun inconvénient pendant un, deux, trois ou quatre mois. Bien plus, eédant aux instanees de personnes qui voulaient s'y soumettre plus longtemps, il m'est arrivé de laisser ainsi se traiter des femmes pendant une année eonsécutive et sans qu'il y ait eu un instant dc malaise.

Les indieations qui m'auraient fait arrêter le traitement, et qu'on ne doit jamais eependant pcrdre de vue, sont la sécheresse de la langue, une mauvaise bouehe, le ballonnement du vcntre ct la diarrhée. Je nc me rappellc pas avoir eu dc pareils symptômes à consta-

ter. S'ils apparaissaient, je crois qu'il faudrait les attribuer à une cause provenant d'ailleurs.

Pour avoir une grande, une parfaite quiétude en ordonnant ce traitement anti-obésique, il faut se rappeler que l'on a toujours affaire, et d'une manière indubitable, à des organes digestifs dans un état de santé parfaite. L'embonpoint, et surtout l'embonpoint exagéré, est un signe certain que le tube digestif est dans un état d'intégrité sans conteste.

Dans les premiers temps j'étais arrêté ou, du moins, gêné pour mes prescriptions, lorsqu'il se présentait, pour se faire maigrir, une personne qui me demandait à tenir compte de la délicatesse de ses intestins, et qui me disait être sujette aux coliques, aux douleurs d'entrailles, et qu'elle souffrait dans la région du foie.

Aujourd'hui, je reste sourd à ces observations qui proviennent d'un obèse, et je ne crains nullement d'ordonner mon traitement anti-obésique, parce que j'ai vu et observé constamment que des sujets très-gras, qui avaient fréquemment des douleurs de ventre, des digestions laborieuses, etc., avaient été délivrés à jamais de tous ces accidents au bout de quinze jours ou trois semaines du traitement.

Ainsi que nous l'avons dit précédemment, les obèses ont généralement deux ou trois selles par jour, mais il y en a qui en ont bien davantage, et assez pour que le nombre constitue une diarrhée inguérissable sans amaigrissement, nous en citerons un exemple.

La constipation arrive ordinairement pendant le traitement, et lorsqu'elle n'a pas lieu, c'est parce que le traitement pharmaceutique et l'alimentaire ne sont pas assez énergiques. Quand elle a lieu, il faut la combattre. Pour cela, j'ordonne, le soir de chaque jour de constipation, une pilule de scammonée et de savon, qui est prise en se mettant au lit. Elle assure une selle le lendemain matin (1).

Ce régime alimentaire, cette médication que l'on pourrait appeler échauffants, pour me servir d'un terme vulgaire, m'ont amené à prescrire une boisson propre à combattre l'ardeur ou l'échauffement s'il se produisait chez quelques sujets, et cela tout en venant en aide au traitement. A cet effet, j'ordonne de

(1) Scammonée d'Alep, 15 centigr. } pour une pilule.
Savon médicinal, 10 — }

Il ne faut pas en faire préparer pour plus de quinze jours, parce que ces pilules, en vieillissant, durcissent et n'ont pas un effet aussi assuré.

prendre, le matin à jeun, ou une heure après la médecine de scammonée, si on en a usé le matin, un verre de la solution suivante :

Eau commune froide, trois quarts de verre.	125 grammes environ.
Acide tartrique.	60 centigrammes.
Bicarbonate de soude.	150 grammes.

Mettez d'abord dans l'eau froide l'acide, puis ajoutez-y le bicarbonate et remuez le mélange ; alors il y a fermentation, dégagement de bulles de gaz acide carbonique. L'on boit pendant le bouillonnement, mais seulement les trois quarts du liquide, pour n'être pas exposé à trouver, au fond du verre, de l'acide non dissous, ce qui serait désagréable.

L'eau, mêlée de ces deux substances, fournit une limonade très-gazeuse contenant du tartrate de soude qui est laxatif et rafraîchissant. Dans ces proportions, elle rougit à peine le papier de tournesol, et même, au commencement du bouillonnement, elle ramène au bleu ce même papier rougi par les acides.

L'on peut dire qu'en buvant ainsi cette eau au moment de la fermentation, l'on avale du tartrate de soude, du bicarbonate de soude et du gaz acide carbonique.

C'est une boisson qui plaît prodigieusement pendant le traitement et que l'on demande à continuer après qu'il est terminé ; et l'on peut en permettre l'usage, ainsi que je l'ai fait pendant des années entières, sans le plus petit inconvénient. Seulement, il est bon que les substances employées soient d'une bonne qualité. Beaucoup d'acides tartriques du commerce contiennent de l'acide sulfurique, du sulfate de chaux, substances, principalement la première, qui pourraient fatiguer l'estomac (1).

Traitement de l'obésité partielle. — Ainsi que nous l'avons dit, la graisse s'accumule quelquefois sur certaines parties du corps d'une manière outrée et qui n'est point en harmonie avec le reste de l'organisme, lors même qu'il est déjà très-fourni de tissu adipeux.

La région sacrée, celles du pubis, des hanches, présentent souvent, ainsi que les seins chez l'homme et chez la femme, des amas de graisse exagérés.

Y a-t-il un remède externe pour enlever

(1) L'acide sulfurique est très-avide d'eau, de l'humidité ; et lorsqu'il est uni à l'acide tartrique, il y décèle en peu de temps sa présence, en mouillant le papier qui les contient l'un et l'autre.

directement, pour faire disparaître ces sortes d'anomalies? Je ne le pense pas. Le poisson, le squale *ange*, qui passe pour avoir été employé par les dames romaines pour diminuer la grosseur de leurs seins est une indication inspirée par l'ignorance, comme nous l'avons dit, et qui ne peut avoir aucun résultat. Le cataplasme dont nous avons parlé, dans lequel entre la terre de Lemnos, pourrait être un adjuvant au traitement interne; mais il est d'un usage très-incommode. Je l'ai employé et je ne peux pas dire qu'il ait été sans effet; cependant je l'ai remplacé, dans cette circonstance, par le baume Opodeldoch, toujours comme adjuvant. Les dames s'en sont bien trouvées; on en frictionne les parties inférieures et externes des seins, tous les matins avant de quitter le lit. Ce liniment donne de la force au tissu cellulaire et à la peau pour se rétracter. C'est un moyen pour que celle-ci ne forme pas de rides après l'amaigrissement.

Albucasis, et après lui Paul d'Egine, conseillaient, pour faire disparaître des seins trop gros, une opération chirurgicale dont ils ont donné les règles. Je ne pense pas que l'on doive la mettre en pratique souvent.

M. le professeur Cruveilhier a vu, à Limoges,

une jeune fille de dix-huit ans parfaitement bien constituée, dont les mamelles énormes l'incommodaient tellement par leur poids, que les chirurgiens de l'hôpital de cette ville, MM. Thibaut et Tuilier, craignant une dégénération prochaine, furent obligés de les extirper. Chacune d'elles pesait dix livres. Les deux opérations furent faites à intervalle. La mamelle était convertie en un tissu fibreux lobulaire moins dur que le tissu des corps fibreux de l'utérus. La malade a parfaitement guéri.

Ce n'est que dans des cas pareils, que l'on est autorisé à employer l'instrument tranchant.

On a ordonné, comme remède direct pour diminuer les seins trop gros, la teinture d'iode incorporée dans une pommade. Si cette substance a jamais produit l'effet désiré, c'est parce qu'alors elle était absorbée et qu'elle agissait sur l'organisme en général, qu'elle apportait du trouble dans les fonctions digestives, et de là la diminution de l'embonpoint, des mamelles. Comme nous l'avons dit, cette médication n'est pas sans dangers; le professeur Ant. Dugès est d'avis qu'il ne faut employer l'iode que dans le cas où les mamelles seraient monstrueuses.

L'iode est un médicament très-énergique, puissant réparateur dans beaucoup de maladies, et grand destructeur dans l'état de santé. Je ne l'ai jamais ordonné pour combattre le trop grand embonpoint, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur.

Le développement exagéré des seins, dû presque toujours à un amas considérable de tissu adipeux, fait le désespoir de beaucoup de dames qui se sont préoccupées des moyens de les faire diminuer. Plusieurs m'ont demandé si je connaissais le remède employé, suivant elles, dans les couvents pour faire tomber ou diminuer les seins des jeunes filles qui, en y allant se vouer à la vie monastique, étaient pourvues d'une gorge trop forte, d'un maintien trop énergique. Je leur ai avoué mon ignorance sur ce remède, si remède il y a, mais j'ajoutais que rien ne fait tomber les seins, ne les fait même diminuer, comme les peines de cœur, les chagrins et les mortifications, et que la plupart des jeunes personnes qui se faisaient religieuses étaient sous l'influence de ces causes, ou au moins d'une de ces causes, qui suffit, à elle seule, pour produire l'effet dont nous parlons.

Récemment, j'ai eu l'occasion d'apprendre quelque chose sur ce sujet.

Une demoiselle, âgée de vingt-huit ans, qui a reçu de l'instruction, est venue me consulter pour diminuer son trop grand embonpoint, et spécialement pour amoindrir la grosseur de ses seins.

Elle m'a dit qu'elle avait une sœur qui, à l'âge de vingt-un ans, avait une gorge également très-forte, mais se tenant naturellement si haut, qu'elle avait de la peine à s'habiller d'une manière décente. C'était d'autant plus contrariant pour elle, qu'elle se destinait à la vie monastique. Elle fit part de son embarras à une de ses amies, religieuse au couvent de..... Celle-ci lui dit qu'elle n'avait qu'à venir passer quinze jours avec elle dans sa communauté, et qu'on lui ferait diminuer ses seins.

La jeune personne fit part à ses parents de cette proposition qu'ils acceptèrent. Elle s'en alla donc à ce couvent. Dès le lendemain matin de son arrivée, et tous les jours suivants, on lui donna, à jeun, une tasse de tisane très-forte en couleur, chaude, et qui lui faisait l'effet du vin le plus fort.

Tout aussitôt elle perdit l'appétit qu'elle avait habituellement excellent. Elle ne put plus digérer que de la soupe, des œufs, et en

très-petite quantité, et ses digestions étaient toujours très-pénibles. Elle ne pouvait plus supporter un verre de vin coupé avec moitié d'eau, elle qui habituellement en buvait à ses repas plusieurs sans aucun mélange. Quand elle revint au domicile paternel, sa famille fut étonnée de ce changement.

Dans ces circonstances, ses seins diminuèrent à vue d'œil. Bientôt après elle entra dans un couvent où elle est aujourd'hui depuis trois ans. Sa sœur, qui est allée la voir l'année dernière, m'a dit que son estomac ne s'était pas remis, était toujours aussi mauvais et de ce dont il s'accommodait le mieux, c'était de bouillies et de potages.

Aussi cette cliente m'a-t-elle déclaré que lors même qu'elle connaîtrait la nature de la tisane donnée à sa sœur, elle n'en prendrait pas, après avoir été témoin des effets désastreux qu'elle a sur la santé.

Il est probable que la tisane prise dans cette circonstance était une décoction de rue et de sabine qui a, aux yeux de certaines femmes, la vertu de faire *couler les seins*, comme les enfants nouvellement conçus.

Ce qui me porte à faire cette supposition, c'est que, après les poisons corrosifs, je ne con-

nais rien qui détruise plus vite, et pour plus longtemps les fonctions digestives, que cette décoction de rue et de sabine. Il n'y a pas de médecin qui n'ait été consulté pour réparer les désordres occasionnés par ce médicament, pris pour faire reparaître des règles en retard ou dans un autre but.

Et aussitôt qu'il y a une maladie chronique de l'estomac, les seins perdent de leur turgescence et diminuent de grosseur.

Il n'y a pas de gros seins chez une femme qui a un mauvais estomac.

Les seins, si gros qu'ils soient, alors que leur grosseur est due à l'accumulation du tissu adipeux dans l'état normal, diminuent sous l'influence et par l'effet de notre traitement anti-obésique. Pour cela, il ne faut pas qu'il y ait dégénérescence. Et elle a lieu souvent, dans cette partie, quand elle est le siége d'un grand travail de nutrition. Souvent les glandes mammaires finissent par faire corps commun avec le reste du sein.

Dans le courant du mois d'avril dernier (1863), une demoiselle d'une petite taille, âgée d'environ vingt-cinq ans, danseuse, est venue me consulter pour diminuer son embonpoint. Elle exerçait ordinairement sa profession à

Paris, mais sa grosseur et surtout celle de ses seins, ont fini par lui faire perdre les formes exigées dans la capitale des arts, pour un premier sujet de la danse. On voulut alors la reléguer dans les corps de ballet. Elle préféra aller en province où l'on est moins difficile. C'est en revenant de la Hollande que j'ai eu sa visite. Ses seins étaient prodigieusement gros; quoiqu'ils se touchassent au milieu de la poitrine, ils tenaient encore les bras en arrière en les empêchant de se rapprocher du tronc; la peau qui les recouvrait était tendue sans éraillures. Cette demoiselle était obligée d'avoir, pendant qu'elle était au lit, une brassière dans laquelle elle les contenait; autrement, elle éprouvait des douleurs, des tiraillements dans la poitrine, occasionnés par leur poids quand elle était couchée sur un des côtés. Le ventre de cette jeune personne était gros, mais non énorme. Les autres parties du corps n'étaient pas ainsi envahies par le tissu adipeux. Les muscles des membres étaient dessinés plus que chez le commun des femmes, ce qui s'explique par la profession de la personne qui nous occupe. Je la soumis au traitement anti-obésique et d'une manière assez énergique. Au bout de quinze jours elle avait perdu deux kilogram-

mes cinq cents grammes de poids et quatre centimètres de ventre. Ses seins n'avaient nullement diminué. Je n'ai plus revu cette demoiselle, mais je suis porté à croire qu'ici il y avait dégénérescence graisseuse des glandes mêmes, qui se confondaient alors avec le reste de la masse adipeuse des seins.

Et aussitôt qu'il y a un changement de nature dans les dépôts adipeux, le traitement anti-obésique n'a plus d'action sur ces dépôts. Aussi l'instrument tranchant seul peut délivrer cette jeune personne des deux masses qui la gênent tant.

Les espèces de loupes appelées lipômes, steatôme, qui sont des dépôts de graisse dans une condition anormale résistent aux effets du traitement anti-obèsique.

L'on doit avoir recours au traitement anti-obésique interne pour l'obésité partielle comme pour un trop grand embonpoint qui embrasserait tout l'organisme.

Dans cette circonstance, l'on fera cette remarque que l'amas de graisse localisé et sans dégénérescence disparaîtra spécialement et principalement. Madame d'H..., propriétaire, à Paris, rue Sainte-Claude, suivit, en 1852, mon traitement anti-obésique et s'en trouva

bien. Elle avait alors son mari, capitaine au 2e régiment d'infanterie de ligne, en garnison à Elbeuf, qui, sans être trop gros, portait à la nuque une pelote de graisse incommode, désagréable à la vue, et surtout pour lui qui était militaire. Elle conseilla à M. d'H... de se soumettre à mon traitement, et la pelote de graisse était complétement disparue au bout de deux mois, sans que cet officier eût perdu d'ailleurs beaucoup de son embonpoint.

Ainsi que je l'ai déjà dit, lorsque je m'occupai spécialement de diminuer le trop grand embonpoint, je n'employai d'abord que le régime alimentaire; mais je fus amené à activer ce traitement par la médication, quand j'eus l'occasion de voir qu'il y avait péril en la demeure, danger pour la vie de la personne dont l'état d'obésité était porté à un degré où un accident mortel était imminent, et qui, par conséquent, ne permettait pas de supporter les longueurs qu'exige le régime alimentaire seul pour obtenir une diminution.

Une des premières personnes que je traitai avec une médication fut M. G..., marchand boulanger, à Paris, rue Saint-Martin.

C'était au mois d'août 1849. Sa mère, marchande herboriste à La Chapelle, le fit

monter dans une voiture et l'amena chez moi. G... était tout essoufflé d'avoir monté un étage pour arriver à mon appartement. Je le fis asseoir sur un divan, où il tomba bientôt dans une espèce de somnolence d'où nous avions de la peine, sa mère et moi, à le tirer, pour prendre part à notre entretien. Cet homme était âgé de vingt-huit ans; il était haut de 1 mètre 50 centimètres, et la circonférence de son corps prise à l'ombilic mesurait 1 mètre 29 centimètres. Il ne pouvait faire que quelques pas sans être pris d'une oppression suffocante. S'il restait un peu debout, il lui survenait de fortes douleurs de reins, et, quand il était assis, une envie insurmontable de dormir le prenait et le rendait inapte à s'occuper de ses affaires. Au lit, il était obligé de s'y tenir presque assis au moyen de plusieurs oreillers placés derrière lui. S'il lui arrivait, dans son sommeil, de se rapprocher de la position horizontale, il était pris de fortes quintes de toux dans lesquelles il expectorait beaucoup de glaires avec violence et précipitation. Chaque matin, on était obligé de changer ses draps de lit, qu'il avait salis par ses crachats.

Il avait la figure rouge; les veines de la tête et principalement celles des tempes étaient vi-

siblement plus saillantes qu'à l'ordinaire. La circulation du sang était tellement gênée dans cette partie supérieure du corps, qu'il ne pouvait supporter la compression qu'y exerçait son chapeau sans éprouver des éblouissements. Il lui était impossible de se pencher un peu vers la terre sans être pris de ces derniers accidents d'une manière effrayante.

Sa tête était le siége d'une transpiration presque continuelle qui augmentait au plus petit mouvement qu'il faisait.

Il avait mis tout en œuvre pour sortir de cet état si inquiétant pour lui. Il s'était fait saigner et purger souvent. Son médecin l'avait mis au régime des légumes; il s'était abstenu de manger autant que son appétit le demandait. On lui avait conseillé de travailler avec ses garçons et de marcher; il n'avait pu le faire; alors on lui prescrivit de monter à cheval, mais il ne pouvait y rester quelque temps sans éprouver la plus grande fatigue dans les reins. Il était donc réduit à rester assis dans son fauteuil, en proie à des somnolences continuelles. Il avait été réformé du service de la garde nationale.

Dans ces conditions, je lui ordonnai de prendre, à trois ou quatre jours d'intervalle, deux

fois par semaine, le matin à jeun, après avoir quitté le lit, quatre grammes de teinture de scammonée d'Alep pure, sans mélange et bue en une seule fois, puis, une demi-heure après cette prise, de boire les deux tiers ou les trois quarts d'un verre d'eau sucrée froide dans laquelle il aurait mis du bicarbonate de soude et de l'acide tartrique dans les proportions indiquées plus haut. Il prenait la teinture à six heures du matin, les poudres dans le verre d'eau sucrée de six heures et demie à sept heures.

Une demi-heure après l'ingestion de la teinture, il y avait une évacuation de matières fécales en assez grande quantité; puis, à des intervalles rapprochées, d'autres selles arrivaient dont la nature était toute différente. Elles étaient en quantité de 125 grammes à 250 grammes chacune; elles avaient l'aspect d'un mélange de bile et d'huile sans matières fécales. Si ces évacuations n'étaient pas terminées vers dix ou onze heures de la matinée, cela n'empêchait pas G... de se mettre à table, de manger à son appétit de la viande chaude ou froide, en évitant de prendre beaucoup de gras. Il mangeait souvent des huîtres, des homards, du jambon, des biftecks, des côtelettes de mou-

ton; pour légumes, il se faisait servir des pommes de terre frites ou sautées dans le beurre ou en robe de chambre; pour dessert, du fromage de Brie et des fruits secs; pour boisson, 250 grammes de liquide, eau et vin compris; après déjeuner, une demi-tasse de café noir sucré, bien chaud, avec un petit verre d'eau-de-vie.

Au dîner, il ne prenait point de potage; il mangeait de la viande à discrétion, peu de salade, pas de mets sucrés, même légume, même dessert et même quantité de boisson qu'au déjeuner; demi-tasse de café noir dans la soirée pour étancher la soif. Séjour au lit de six à sept heures.

Les matins que M. G... ne prenait pas de teinture, il buvait le verre d'eau avec les poudres.

Le soir de chaque jour de constipation, il prenait, en se couchant, une pilule de trois centigrammes de scammonée d'Alep et de deux centigrammes de savon médicinal. Cette pilule lui assurait une garde-robe le lendemain matin, s'il n'avait pas à prendre de teinture.

Au bout de treize jours de ce traitement, G... alla à pied de chez lui, rue Saint-Martin, à la Chapelle, rendre visite à sa mère. Ce qui

l'étonna le plus, m'a-t-il dit, c'était d'avoir fait ce trajet à pied sans avoir été obligé d'ôter son chapeau de sa tête.

A partir de ce moment, il put faire chaque jour une assez longue promenade à pied, genre d'exercice très-favorable pour combattre l'embonpoint.

Après trente jours de traitement, de 95 kilogrammes (190 livres, poids considérable relativement à la taille) M. G... ne pesait plus que 87 kilogrammes (174 livres). C'était 16 livres de diminution. De 129 centimètres de circonférence il était descendu à 111 centimètres. Il avait donc perdu 18 centimètres. Son agilité revenait et sa tête était beaucoup dégagée. Il était beaucoup moins oppressé.

Durant deux mois encore M. G... suivit ce régime et ce traitement, pendant lesquels il vit sa graisse s'en aller et son activité physique et morale, très-grandes avant son obésité, reparaître dans toute sa force. Il avait perdu 20 à 25 kilogrammes de poids et 60 centimètres de circonférence.

M. G... avait naturellement le cou très-court. Par la grande quantité de graisse qui était venue envahir tout son corps, il était arrivé que le cou n'était plus dessiné, le bas des joues se

confondait avec la partie supérieure de la poitrine. Une fois maigri, on voyait de nouveau les os de la mâchoire inférieure sous la peau qui s'était rétractée, et sans qu'il y eût le plus petit pli, la plus petite ride (1).

A la place d'une face d'homme âgé, d'homme hébété, que lui avait donnée l'obésité, M. G... reprit la figure d'un homme jeune, avec la phy-

(1) Il n'est pas rare de rencontrer des personnes qui, de très-grasses qu'elles étaient, sont devenues plus ou moins maigres, soit par maladies, soit par des chagrins, soit pour avoir pris des substances destructives pour diminuer leur embonpoint, et ces personnes ainsi amaigries présentent le plus souvent des rides. On voit que la peau, chez elles, n'est plus tendue. On pourrait dire qu'il y en a trop. Cela provient sans doute de ce que cet amaigrissement est occasionné par un état maladif du corps, et que la peau participe à cet état et qu'elle a perdu sa force rétractive.

Toutes les personnes qui, au moyen de mon traitement, ont perdu beaucoup d'embonpoint, n'ont point eu ces désagréments, parce que leur corps, nourri pendant ce traitement d'aliments succulents et fortifiants, loin d'être affaibli, a reçu une force que bien souvent il n'avait pas. Il y a dans ma correspondance une lettre que m'a écrite une dame de Rouen qui m'annonce l'heureux résultat de mon traitement, en me disant : *Ce qui me fait le plus de plaisir, c'est qu'à la suite de votre traitement, mes chairs sont restées fermes, ma peau n'a aucune ride, ce qui n'avait pas eu lieu lorsque je maigris il y a quelques années, à la suite d'une grave maladie.*

sionomie et l'expression qui dénotent l'intelligence dont il était doué. Il put alors prendre pendant la nuit une position horizontale dans son lit et le jour vaquer à ses affaires. Il cessa de prendre des médicaments et continua le régime alimentaire.

Cette observation est remarquable par les accidents qui menaçaient cet homme obèse : sa tête était le siége d'une congestion au milieu de laquelle la circulation sanguine était singulièrement empêchée. L'on pouvait craindre à tout instant une catastrophe, et les médecins qui ont donné des conseils à G... l'ont saigné et traité comme ayant trop de sang, en se fondant sur les phénomènes morbides cérébraux qu'il présentait.

Cependant il n'a pas perdu une goutte de sang pendant et depuis mon traitement, et tous les accidents sont disparus. Plus de somnolences, de vertiges; il n'a plus les veines de la tête gonflées; cette partie n'est plus le siége d'une transpiration extraordinaire habituelle. Par suite de ce traitement, on remarque chez G... que ses muscles sont plus dessinés sous la peau; ses membres n'ont plus les formes, les contours arrondis qu'ils avaient, et qui appartiennent plutôt à une femme qu'à un homme.

On dirait que ces organes de la locomotion ont pris de la grosseur.

Les auteurs (1) ont observé, nous l'avons déjà dit, que les hommes gras avaient les muscles plus petits que les maigres. Comment alors supposer beaucoup de sang chez des hommes porteurs de muscles chétifs, grêles et d'une petitesse anormale. Pas de muscles, pas de sang. Le sujet de l'observation présente, quoique n'étant plus gêné par ce fluide après la diminution de son embonpoint, en avait une plus grande quantité et plus riche en fibrine qu'avant son traitement.

M. G. fut singulièrement tourmenté par la soif pendant son traitement, mais le désir de maigrir lui donna le courage de résister aux envies de boire, qu'il avait presque continuellement. Il buvait peu à la fois, il se gargari-

(1) Justus Liebig et beaucoup d'autres.

Il y a un principe physiologique qui nous apprend que plus les organes de la locomotion sont exercés, plus ils se développent. Par contre, ces mêmes organes perdent de leur grosseur normale, s'atrophient par l'inaction. Les obèses ne marchant pas du tout ou que fort peu, incapables d'aucun travail un peu actif, doivent nécessairement être pauvres de muscles, de sang; et ces atrophies des muscles se produisent, on le sait, dans un court espace de temps.

sait avec de l'eau vinaigrée. Il prenait une demi-tasse de café noir très-chaud, quand la boisson froide ne calmait pas son ardeur de boire.

De sept à huit litres de liquides qu'il buvait constamment chaque jour, il s'était réduit à un litre, eau et vin compris.

— Madame P., demeurant aujourd'hui à Gênes (Piémont), habitait, à la fin de l'année 1850, avec son mari, docteur en médecine, boulevard Poissonnière, 20, à Paris. Elle était âgée de cinquante-cinq ans environ, d'une taille élevée; elle pesait deux cent cinquante livres. Depuis plus de quinze ans, elle avait atteint cette grosseur, et, depuis la même époque, elle passait la plus grande partie de ses jours dans un fauteuil, étant le plus souvent malade. Elle était atteinte, selon son mari et les nombreux collègues qui venaient la voir, tantôt d'une bronchite interminable, tantôt d'une maladie du cœur, d'autres fois c'étaient des douleurs rhumatismales. Quand ces maladies lui donnaient un peu de répit, elle était privée de faire une promenade à pied, à cause des douleurs de reins insupportables et de la forte oppression qui la prenaient après avoir fait quelques pas.

Les nuits n'étaient pas meilleures. Voulait-elle s'étendre, prendre la position horizontale et dormir ainsi dans son lit : aussitôt que le sommeil arrivait, des vertiges, des cauchemars, des hallucinations les plus pénibles venaient s'emparer d'elle, de manière à lui faire craindre de s'abandonner au sommeil.

Madame P. avait besoin de plusieurs oreillers derrière elle pour dormir au lit; mais elle n'y éprouvait pas les suffocations que j'aurais supposé, vu son grand embonpoint, qu'elle aurait dû ressentir lorsqu'elle n'avait pas la tête soutenue très-haut. Ce qu'il y avait de plus remarquable ici à noter, c'étaient les cauchemars affreux qu'elle éprouvait alors, qui sont, du reste, très-fréquents pendant le sommeil des obèses et même des personnes très-grasses.

Elle était créole, et comme toutes les personnes de cette origine, elle aimait peu la viande, aussi en mangeait-elle rarement; elle se nourrissait le plus souvent de légumes, de riz et de pâtes. Elle ne buvait presque que de l'eau, mais en très-grande quantité. Elle avait un estomac excellent.

Je l'amenai peu àpeu à suivre mon régime alimentaire, en lui faisant d'abord diminuer la

quantité des aliments farineux et légumineux, dont elle se nourrissait; puis, je les fis supprimer en grande partie, ainsi que le thé du soir, la tasse de café au lait du matin, qui fut remplacée par une demi-tasse de café noir, dans laquelle elle trempait un biscuit. C'était l'époque du gibier, qu'elle n'aimait pas; cependant elle mangea avec plaisir des mauviettes, des grives, etc., et de la viande de boucherie. Elle but beaucoup moins d'eau et un peu plus de vin. Elle arriva à ne prendre, chaque jour, que six à sept cents grammes de liquide pour boisson.

Madame P. est née à la Nouvelle-Orléans, qu'elle a habitée jusqu'à l'âge de quarante ans, pour venir vivre à Paris. Comme toutes les personnes qui sont originaires des pays chauds, elle avait une grande répugnance pour toute liqueur alcoolique. Je tins compte de cette susceptibilité, et au lieu de lui donner la scammonée en teinture, je la lui fis prendre en pilules, deux fois par semaine, à trois ou quatre jours d'intervalle, une le soir en se couchant, et deux le lendemain matin en se levant.

Une heure après avoir pris ces deux pilules, elle prenait en plus, comme toutes les personnes qui suivent ce traitement, les deux paquets de poudre d'acide tartrique et de carbonate de

soude, dans le verre d'eau sucrée, qu'elle bu-
eait également les autre jours. Elle déjeunait
à onze heures et dînait à six heures, d'après les
préceptes établis.

Au bout de quatre mois de ce traitement,
madame P. avait perdu cent livres de son poids
et était délivrée en même temps de tous les acci-
dents qui l'assiégeaient sans cesse, dont il sera
question plus loin.

— A la fin de l'année 1851, W. tenant l'hôtel
du Lion-d'Or, à Marle, département de l'Aisne,
faisait journellement les fonctions de chef de
cuisine. Peu à peu il prit de l'embonpoint, et
il était complétement obèse à l'âge de qua-
rante ans. Il ne pouvait plus marcher. Il était
réduit à recevoir ses voyageurs en restant assis
dans son fauteuil. Il était de la taille d'un mè-
tre soixante-six centimètres, il pesait cent
trente-cinq kilogrammes (deux cent soixante-
dix livres), et mesurait de circonférence au
ventre un mètre cinquante-cinq centimètres.

Il avait peu d'appétit, des douleurs dans les
reins, une toux presque continuelle, des pi-
tuites tous les matins, des envies continuelles
de dormir, les jambes œdematiées. Il passait
de très-mauvaises nuits, assis dans son lit.

Sa femme vint à Paris me consulter sur l'état de son mari. Je lui ordonnai mon régime alimentaire et mes prescriptions pharmaceutiques indiquées; je lui fis prendre la scammonée d'Alep, sous la forme pilulaire, deux fois par semaine, à trois ou quatre jours d'intervalle, plus, les poudres dans le verre d'eau, tous les matins.

Après cinq mois de traitement, M. W. ne pesait plus que quatre-vingts kilogrammes (cent soixante livres), soit cent dix livres de diminution. Il ne mesurait plus au ventre que quatre-vingt-deux centimètres, soit soixante-treize centimètres en moins. Il avait été délivré de sa toux continuelle; il n'avait plus les jambes œdematiées; il pouvait vaquer de nouveau à ses affaires et se reposer la nuit, dans son lit, du sommeil le plus calme.

W., que j'ai eu l'occasion de voir à Paris, sept ou huit ans après sa cure, n'avait nullement repris de son trop grand embonpoint, mais il suivait toujours mon régime alimentaire; il buvait fort peu. Car, on le conçoit, si l'on oubliait ce régime, si la personne, qui a perdu une grande obésité et qui a une grande disposition à faire de la graisse, se mettait de nouveau à boire beaucoup, à vivre de légu-

mes, elle reprendrait bientôt son trop grand embonpoint.

— En l'année 1854, M. M., âgé de quarante-cinq ans, d'une taille moyenne, vint réclamer mes soins. Il habite cette partie de la France qu'on appelle la Beauce, il pesait deux cent vingt-deux livres. Il était très-oppressé lorsqu'il venait à marcher un peu ou à monter un escalier. Il était poursuivi par des somnolences continuelles. Son appétit était excellent. Il perdait chaque jour de son activité et il en avait besoin de beaucoup ; il était maître de poste. Il cultivait cinq cents hectares de terre. Il avait un établissement de voitures publiques à Paris, qu'il venait surveiller chaque semaine.

Il me demanda de le délivrer de son obésité, tout en ne l'arrêtant pas un seul jour dans ses occupations, car il ne pouvait rester une journée entière chez lui, que le dimanche, et il consacrait le matin de ce jour à la chasse, qui à cette époque de l'année était permise. On était au mois de septembre. Je lui prescrivis mon régime alimentaire et mon traitement. Il prit la teinture de scammonée deux fois par semaine, le dimanche matin, au moment de partir à la chasse, et une autre jour de la semaine, qu'il n'avait pas à aller de bonne heure à ses affaires.

et les poudres dans le verre d'eau sucrée tous les matins.

Il suivit ce traitement trois mois, au bout desquels il avait perdu quarante-cinq livres de poids. Il n'était plus oppressé et avait retrouvé toute son agilité.

La présente année (1863), M. M. est venu me revoir. Depuis longtemps il a cessé ses vastes entreprises et il vit à la campagne de la vie des gens qui y sont riches, en se donnant le seul plaisir qu'on peut y trouver toujours, le plaisir de la table, qui est pour M. M., il l'avoue, son plus grand bonheur.

Tout en reconnaissant la vérité de mon système, il vit comme s'il n'avait pas besoin de prendre garde à la réapparition, chez lui, d'un trop grand embonpoint. Aussi, M. M. a-t-il regagné le poids qu'il avait perdu il y a neuf ans, par l'effet de mon traitement. Il se trouve de nouveau gêné dans ses mouvements principalement, mais moins de la respiration que la première fois.

En l'examinant, je reconnais qu'il y a une différence notable entre son état d'aujourd'hui et celui où il était en 1854, qu'il vint me consulter. Si le tissu adipeux s'est de nouveau développé, chez lui, d'une manière exagérée,

le système musculaire a considérablement augmenté de volume. Il n'est plus simplement obèse, ou plutôt il est atteint d'une polysarcie musculaire et adipeuse en même temps.

Il a la corpulence de Guillaume le Conquérant, de Marius, de Jean Sobieski et de tant d'autres, qu'on a classés a tort parmi les obèses ; car, Guillaume le Conquérant, obèse, n'aurait pas eu le courage, quelque temps avant sa mort, d'entreprendre un long voyage et de se tenir à cheval pendant plusieurs jours de suite, pour porter, avec ses troupes, le carnage dans les campagnes et les villes où il passait, en marchant sur Paris. Il avait les muscles très-développés et en même temps l'ardeur inhérente à la pléthore sanguine, qui excite tant le cerveau et le rend apte à la conception et à l'exécution des grandes entreprises (1).

Il fallait que Marius ne fut pas simplement obèse, mais d'une forte corpulence pour en

(1) Ce fut alors, en 1087 que Guillaume voulut perdre sa grande corpulence. Il était à Rouen. Il se mit au lit, où il observa une diète rigoureuse pendant plusieurs mois et inutilement, sans doute parce qu'il buvait beaucoup, en se privant d'aliments substantiels. C'est pendant qu'il se tenait ainsi couché qu'il envoya vers le roi de France un officier chargé de lui faire une réclamation concernant le Vexin, et que ce roi dit à l'envoyé de Guillaume : « *Sur*

avoir imposé et fait tomber les armes au Cimbre qui venait pour le tuer.

Le roi de Pologne, qui acquit la réputation de grande bravoure dans les charges qu'il faisait contre les Turcs, à la tête de ses armées, devait avoir de forts muscles et n'être pas non plus simplement obèse.

C'est ainsi que sont constitués ces gros officiers de cavalerie, qui, étant en selle, couvrent avec leur gros ventre le garrot de leur cheval; s'ils n'étaient pas fortement musclés, il leur serait impossible, avec leur énorme panse, de supporter les fatigues d'une longue manœuvre.

Mais comme M. M., dont nous venons de donner l'observation, ces officiers sont lourds à la marche, qu'ils ne pourraient tenir longtemps d'abord sans avoir une grand sueur, à la tête principalement, et puis sans grande fatigue et sans oppression. Comme à M. M., cette corpulence leur vient d'une table garnie de mets succulents, parmi lesquels ils prennent sans égard pour les qualités propres à engraisser, et ensuite ils passent au café tout leur

ma foi le roi d'Angleterre est fort long à faire ses couches; il y aura grande fête aux relevailles, » paroles qui, rapportées à Guillaume, furent pour la France la cause de grands malheurs au milieu desquels ce prince irascible trouva la mort.

temps disponible, et ils en ont beaucoup, en buvant une chose ou une autre.

Chez ces hommes ainsi conformés, on ne peut pas espérer obtenir par le traitement anti-obésique une très-grande diminution dans le poids, mais il est toujours possible de les délivrer de ce qu'ils ont en trop de tissu adipeux.

M. M. n'aurait pas repris de la graisse en grande quantité, si, après avoir cessé le traitement thérapeutique, il eût continué de vivre principalement de substances azotées pendant quelques années. Car, avec mon régime alimentaire, ainsi continué, l'on parvient à perdre complétement le tempérament lymphatique et à se faire une constitution sanguine, avec laquelle l'accumulation de la graisse est très-difficile (1). Une fois ce dernier tempérament obtenu, l'on peut impunément franchir les règles indiquées (sans cependant les perdre

(1) Nous avons vu que les engraisseurs de bestiaux faisaient saigner plusieurs fois ceux de ces animaux qui étaient trop solides, dont le cuir était trop épais et trop tendu et qui, par conséquent, ne permettrait pas au tissu adipeux de s'y accumuler. C'était à des animaux d'une constitution sanguine énergique que l'on faisait subir ces opérations pour les rendre lymphathiques, pour ôter de la force au sang et rendre ainsi les tissus moins contractiles et plus lâches.

complétement de vue), et ne pas devenir obèse.

Un colonel de l'armée française, que je traitai en 1852, me présenta, il y a plusieurs années, un de ses camarades surchargé d'embonpoint, pour que j'eusse à l'en débarrasser. J'y parvins facilement à cause de la ponctualité que mit cet officier à suivre le régime alimentaire. Après avoir cessé toute médication, il continua ce même régime. A la longue, sous l'influence de cette alimentation fibrineuse, son tempérament s'est modifié, car il n'a plus repris d'embonpoint. Cependant, dans la position élevée qu'il occupe aujourd'hui dans le monde, il ne peut pas se soustraire complétement aux obligations qu'elle entraîne. Il a une table somptueusement servie. Il doit céder à la tentation de prendre des aliments riches en élément graisseux, mais qui n'ont plus d'action sur lui.

— Dans le courant du mois de juin de l'année 1855, M. le baron de S..., qui habitait ordinairement l'Italie, où il s'occupait de grandes affaires industrielles, vint en France après avoir été forcé de tout abandonner à cause d'un trop grand embonpoint qui s'était emparé de sa personne. Il fut prendre un logement à Saint-James, derrière le bois de Boulogne, rue

de Longchamps, 68. Quoique ses goûts l'eussent porté à demeurer à Paris même, il avait donné la préférence au pavillon du quartier Saint-James, parce que là il habitait le rez-de-chaussée et n'avait pas d'escaliers à monter pour rentrer chez lui, comme cela a lieu ordinairement à Paris. M. le baron X. était obligé de faire les plus grands efforts et de prendre de très-grandes précautions pour pouvoir, quand il était dans son jardin, remonter les trois marches qui se trouvaient à l'entrée de sa maison. Il pesait trois cent vingt livres, poids énorme quoiqu'il fût d'une stature élevée. Il passait les nuits dans son lit plutôt assis que couché, et ne pouvait se mettre sur un des côtés sans être pris d'une toux qu'il avait presque continuellement, et sans sentir survenir une espèce de suffocation. Il lui arrivait de se lever plusieurs fois dans la nuit pour aller ouvrir la croisée et y puiser, disait-il, une dose d'air. Sa figure était bouffie, une énorme masse de graisse tenant au menton et aux joues allait tomber sur sa poitrine. Son ventre était très-gros, ses jambes et ses pieds étaient infiltrés; la peau y était tellement tendue qu'elle menaçait de se fendre, aussi était-elle le siége de démangeaisons que M. le

baron X. calmait avec l'application de compresses trempées dans de l'eau blanche.

Il était poursuivi par une envie continuelle de dormir et était devenu indifférent à tout ce qui se passait autour de lui. Quelquefois, en se rappelant sa grande énergie qu'il avait perdue, il disait qu'il ne devait pas y avoir beaucoup de différence entre la mort et l'état dans lequel il se sentait plongé.

Il avait un très-grand appétit ; il mangeait la valeur d'un kilogramme de viande à déjeuner, avec beaucoup de légumes et du dessert ; au dîner, il prenait beaucoup de potage qui, très-souvent, était représenté par du macaroni à l'italienne. C'était, disait-il, son régal ; il en mangeait plus d'une demi-livre. Ce qui ne l'empêchait pas de prendre de tous les autres plats, toujours nombreux sur la table, soit en viande, soit en légumes.

Il lui fallait, à chaque repas, trois cents grammes de pain environ. Il buvait, à son déjeuner, au moins une bouteille et demie de vin de Bordeaux avec beaucoup d'eau de seltz ; à son dîner, toujours une bouteille de Bordeaux, une bouteille de Champagne, et plusieurs verres de vins de liqueurs, et, comme au déjeuner, beaucoup d'eau de seltz.

Il faisait usage, chaque jour, de café noir, de thé, de beaucoup de genièvre, d'eau-de-vie, et jamais une bouteille de rhum ne lui avait suffi pour une journée.

À mon estime, M. le baron X. prenait chaque jour pour son alimentation, quatre à cinq kilogrammes de solides et de sept à huit litres de liquides.

Je le soumis au traitement anti-obésique, dont M. Lethiers, médecin à Paris, neveu de M. le baron, suivit les effets.

Pour ce qui est relatif au régime alimentaire, il était impossible, pour les raisons que nous avons dites, d'exiger de cette personne qu'elle se réduisît tout d'un coup à la quantité de boisson que le traitement peut admettre; il en était de même pour les aliments solides.

Aussi, je conseillai à M. le baron X. de manger toujours à son appétit, mais en prenant moins de légumes, et en buvant chaque jour également un peu moins.

Il prit, deux fois par semaine, de la teinture de scammonée, et les poudres dans le verre d'eau tous les matins. Le soir de chaque jour de constipation, il prenait, en se couchant, une pilule de scammonée qui lui assurait une garde-robe le lendemain matin.

A la fin du premier mois, M. le baron X. était arrivé à ne boire que deux litres par jour et à ne manger que fort peu de légumes ; il s'était privé de tous les aliments qu'on désigne sous le nom d'entremets.

Il avait diminué, dans cet espace de temps, de vingt-six livres. Il n'était plus oppressé ; il n'avait plus de somnolences ; il ne toussait plus et il pouvait dormir tranquillement dans son lit, sans être obligé de se lever de temps en temps ; mais ses jambes restaient toujours grosses et infiltrées. Pour ce dernier accident, qui ne disparaissait pas, je lui conseillai d'entourer, chaque soir, ses membres inférieurs, jusqu'au-dessus du genou, de compresses pliées en plusieurs doubles et trempées préalablement dans du vin du Roussillon, dans lequel, étant étendu d'un peu d'eau, on avait fait bouillir des branches de romarin, d'hyssope et de lavande. On laissait ainsi ces compresses à demeure toute la nuit, jusqu'au lendemain matin qu'on les retirait. Après quoi l'on essuyait bien les parties qui étaient mouillées.

Dix ou douze applications ainsi faites furent suffisantes pour donner du ton aux parties infiltrées, pour y activer et faciliter la circu-

lution sanguine et lymphatique et, par conséquent, pour dégorger ces membres et leur faire reprendre leur grosseur normale.

Le traitement fut continué pendant quatre mois encore, je puis dire avec une sévérité dans le régime de plus en plus grande et de plus en plus facile.

Au commencement de l'hiver, cinq mois après avoir commencé le traitement, M. le baron X. vint à Paris habiter, rue de Berlin, 20, un appartement au troisième étage, où il montait avec la plus grande facilité. Là il cessa toute médication et s'en tint au régime alimentaire, qui était bien différent de celui qu'il avait avant le traitement. Il déjeunait à midi avec une demi-douzaine d'huîtres, une côtelette de mouton, le plus souvent sans légumes; il prenait un peu de fromage de Roquefort pour dessert, deux cent cinquante grammes de pain tout au plus, une demi-bouteille de vin blanc avec très-peu d'eau, et une demi-tasse de café noir. Voilà son alimentation du matin et ne mangeait plus qu'au dîner. Il prenait alors peu de soupe, qui était souvent remplacée par du macaroni à l'italienne; il mangeait cinq cents grammes de viande avec peu de salade et de légumes; pas de mets sucrés, et

fromage de Roquefort pour dessert; il buvait, à ce repas, peu d'eau avec une demi-bouteille de vin de Bordeaux et une demi-bouteille de champagne, demi-tasse de café noir avec verres d'eau-de-vie et de chartreuse; le soir, une petite tasse de thé.

Il pesait alors soixante-quinze livres de moins que lorsqu'il avait commencé à se traiter. Cette masse de graisse qu'il avait eue au bas de la figure était disparue sans que la peau y fût ridée; il était devenu souple, alerte et jouissait d'une parfaite santé. Il quitta Paris pour retourner en Italie, qu'il habite encore aujourd'hui.

— Le 16 janvier de l'année 1856, un honorable confrère habitant la province, réclama mes soins pour une obésité qui le gênait considérablement depuis six ou sept ans.

Le 10 mars suivant il m'écrivait la lettre dont voici la teneur :

« Monsieur et honoré confrère,

» J'ai suivi votre traitement pendant un
» mois avec un plein succès, car, non-seule-
» ment j'ai perdu dix-neuf livres de mon
» poids, mais encore je me trouve *infiniment*

» mieux sous tous les rapports. Et j'ai obtenu
» cette amélioration dans ma santé sans être
» un seul instant arrêté dans mes occupations.

» En vous exprimant toute ma reconnais-
» sance, j'ai l'honneur, etc. »

J'ai relaté ce fait qui prouve une fois de plus combien le traitement anti-obésique est efficace, et que loin de fatiguer, de gêner les fonctions de la vie, il les facilite et les rétablit dans toute leur puissance, car le confrère qui en a fait usage ici, habite un village de onze cent cinquante habitants et qui compte trois médecins. On se doute alors combien l'art de guérir est laborieux dans de telles conditions.

J'ai dit à l'occasion du traitement de G., que cet homme, ayant le cou très-court, ses joues qui tombaient sur sa poitrine avant le traitement, avaient disparu sans rides, que les maxillaires inférieures se dessinaient de nouveau après son amaigrissement, sans le plus petit pli de la peau. J'ai rapporté encore dans l'observation concernant le baron de X., que les trois gros mentons dont il était porteur, s'étaient en allés dans la diminution générale de son embonpoint, sans pli et sans rides.

Dans une note que j'ai mise à la page 195,

et qui se trouve dans les trois dernières éditions de mon livre sur les *Préceptes* physiologiques pour diminuer l'embonpoint, et d'où j'ai extrait cette note, je dis qu'une personne qui maigrit par maladie ou peines de cœur, reste flétrie et ridée, mais qu'il n'en est plus ainsi lorsque l'amaigrissement a lieu par ma méthode, qui veut que l'on donne pendant le traitement une alimentation tonique avec laquelle on se fortifie. Et dans cette condition les fibres se resserrent et la peau se rétracte au fur et à mesure que le tissu cellulo-graisseux sous-jacent diminue. Je maintiens encore aujourd'hui la vérité de ce fait. Cependant, je rapporterai l'observation suivante :

A la fin de l'année 1862, je fus appelé par Madame V., pour la délivrer de son trop grand embonpoint. Elle était âgée de vingt-un ans, mariée depuis deux ans, sans enfants ; elle est petite, elle n'a qu'un mètre cinquante centimètres de hauteur et un mètre vingt-cinq centimètres de circonférence, mesurant un peu au-dessous du nombril, sur la partie la plus saillante du ventre qui couvre presque entièrement les cuisses de cette femme quand elle est assise. Elle pèse deux cent quarante-trois livres. Son occupation journalière est d'être

depuis huit heures du matin qu'elle quitte son lit, jusqu'à dix heures du soir, assise dans une vitrine devant un comptoir placé au fond d'une grande boutique d'épiceries que son mari exploite. Elle est sujette à des migraines, à de grandes douleurs dans les reins, à des rhumes fréquents. Elle peut à peine marcher. Elle a le teint frais, ses règles sont assez régulières, mais donnant fort peu de sang et d'une couleur très-pâle.

Elle a demandé des conseils pour perdre son trop grand embonpoint à plusieurs médecins. Les uns lui ont dit de boire de l'eau, de manger le moins possible de pain, de pommes de terre et de viande, de prendre préférablement du poisson et des légumes verts.

D'autres lui ont fait prendre de l'iode, un autre, du fucus maritime en poudre et en teinture ; et son embompoint a constamment augmenté.

Je lui prescrivis mon traitement physiologique et médical.— Elle se soumit avec régularité au régime alimentaire proprement dit, mais elle eut beaucoup de peine à diminuer la quantité d'eau qu'elle buvait chaque jour, — cette quantité était toujours supérieure à un litre, ce qui, avec le vin et les autres liquides pris dans le même espace de temps, constituait

un total considérable. Cependant madame V. m'a dit avoir bu davantage d'eau à une certaine époque. Il lui arrivait souvent alors d'en boire quatre et cinq grandes carafes par jour. — Et elle le reconnaît aujourd'hui, que je l'y fais songer, c'est de cette même époque que son extrême embonpoint commença à se développer.

Quoique madame V. suivît le traitement assez convenablement pour maigrir beaucoup, elle perdit quelques livres seulement de son poids dans les deux premiers mois. Ce n'était vraiment pas assez. Cette femme impotente, quoique jeune, se désolait de ne pas maigrir davantage. Elle commençait même à désespérer de sa guérison. Je lui dis alors que la non-réussite tenait à sa situation, et que je reconnaissais qu'elle ne perdrait pas d'une manière notable de son embonpoint, si elle continuait à passer de son lit chaque matin, à son comptoir, qu'elle ne quittait, comme je l'ai dit que pour aller se coucher vers dix heures du soir.

J'affirmai à madame V. que si elle avait d'autres habitudes, — si elle prenait un peu de mouvement dans le jour, — si elle s'exposait à l'action du grand air, elle réussirait certainement à perdre son obésité en peu de mois.

Dans ces conditions, je lui garantissais un succès auquel j'étais porté à croire par la soumission de madame V. à mes conseils.

On était au mois de janvier dernier, madame V. me dit qu'après avoir consulté son mari, il avait été décidé entre eux qu'ils allaient profiter du moment de la vente plus considérable qui se fait à cette époque du jour de l'an, puis, qu'ils vendraient leur fonds pour avoir leur liberté, et qu'alors elle reprendrait mon traitement.

En effet, madame V. quitta sa maison de commerce vers le mois d'avril dernier. Sur mes indications, son mari chercha un logement dans une situation bien aérée ; il en trouva un rue de l'Abbaye, au quatrième étage, à Montmartre, près de la mairie, où les époux V. allèrent s'établir. Dans cette nouvelle condition, madame V. prit deux fois par semaine la teinture de scammonée, plus tous les matins les paquets de poudre (acide tartrique et bicarbonate de soude), dans le verre d'eau sucrée. Chaque jour elle mangeait avec beaucoup d'appétit à ses deux repas, de la viande chaude ou froide, pour légumes des pommes de terre frites, pour dessert des confitures et du fromage dur. Elle prenait du café noir deux

ou trois fois par jour. Elle buvait bien un litre, eau et vin compris dans le même espace de temps. —Elle se privait de potage et de salade.

Elle perdit alors rapidement de son embonpoint. Bientôt, grâce à sa diminution, elle put marcher, — elle fit des promenades souvent répétées, — mais il lui arriva que ses premières courses lui occasionnèrent de vives douleurs dans les reins, dans les mollets et dans les cuisses. — Elle garda le lit le lendemain d'un jour qu'elle avait fait une longue promenade. Je lui fis faire des frictions sur les parties endolories avec du baume Nerval qui, avec le repos, ramena le calme.

Madame V., comme tout obèse qui commence à marcher, est dans la position d'une personne convalescente d'une longue maladie, dont les muscles sont appauvris, sont devenus sans force, sans puissance, et qui ont perdu l'habitude de l'exercice.

Nous avons dit qu'il avait été constaté par des anatomistes, des chimistes, que les muscles des gens obèses étaient plus petits que ceux des personnes d'un embonpoint ordinaire. — Sans aucun doute, ceux de madame V. s'étaient amoindris dans le genre de vie qu'elle avait eu pendant longtemps. On explique donc les

douleurs qui lui survenaient dans une marche un peu longue, avec le poids considérable de son corps.

Madame V. continua à suivre mes prescriptions pendant deux mois, au bout de cet espace de temps, les maux de tête, les migraines, les maux de reins avaient disparu. Elle marchait très-facilement sans oppression et faisait plusieurs kilomètres sans fatigue. Elle avait alors diminué de trente-cinq livres.

Cette diminution avait en lieu aux dépens des différentes parties du corps, mais principalement du ventre.

Il s'était comme vidé de tout le tissu adipeux qui entourait les intestins, — aussi les parois du ventre se trouvèrent-elles alors former une grande peau pendante sur les cuisses. Madame V. me manda pour lui indiquer les moyens de remédier à ce petit désordre. Elle me dit qu'étant allée avec sa famille faire une promenade aux environs de Paris, elle avait eu besoin de courir un peu pour arriver à l'heure du départ d'un chemin de fer; sa mère qui se trouvait près d'elle entendant un claquement répété à chaque pas que sa fille faisait, lui demanda d'où provenait ce bruit. Madame V. avoua à sa mère que ce claquement était dû à la peau de son

ventre qui était fouettée par les cuisses dans la marche rapide, dans la course.

Je conseillai d'emprisonner cette peau dans une ceinture qui aiderait à sa rétractation.

C'est la première fois que je vois une diminution de ventre avec la peau restant ainsi pendante; et j'ai obtenu des diminutions de cette partie très-considérables, ainsi qu'on l'a vu. L'on peut dire que l'amaigrissement a été très-rapide dans cette circonstance.

J'ai délivré de son trop grand embonpoint un négociant en laines, de Villers-Bretonneux, près d'Amiens, qui perdit dix-sept livres de son poids dans les six premiers jours de son traitement, et il ne s'est pas plaint que la peau de son ventre fût tombée comme chez madame V. La diminution du tissu adipeux avait eu lieu ici sans aucun doute généralement par tout le corps, et chez madame V. l'amaigrissement s'était opéré en grande partie dans le ventre.

Madame V. quitta alors Paris pour aller passer quelques jours en Bourgogne dans la famille de son mari.

Les époux V. se sont remis dans le commerce. Depuis les premiers jours du mois d'août dernier, ils exploitent une grande épi-

cerie à Paris, où la femme tient de nouveau la caisse dans les mêmes conditions que celles où elle était lorsque je commençai à la traiter.

Elle jouit d'une parfaite santé; mais il est probable qu'en vivant ainsi elle engraissera encore et qu'alors elle sera sujette aux accidents qui ont disparu avec ce qu'elle a perdu de son trop grand embonpoint.

Elle espère qu'avec le régime alimentaire seul, elle pourra, sinon diminuer, au moins se conserver dégagée comme elle l'est.

Il est d'usage, lorsqu'il s'agit de traiter une maladie, ou de faire une opération tendant à enlever une cause destructive de la santé, de dire son opinion sur le résultat plus ou moins certain des moyens qui seront employés. En d'autres termes, l'on vous demande votre *pronostic.*

Ce pronostic, lorsqu'il s'agit de faire disparaître l'obésité, de faire diminuer un embonpoint outré, est très-facile à exposer.

Le succès sera d'autant plus facile et plus prompt, que la personne que l'on traitera sera placée plus parfaitement dans une situation topographique réunissant les conditions que

nous avons démontré être nécessaires pour ne point favoriser le développement de la graisse dans l'organisme.

Le succès sera plus facile chez les hommes que chez les femmes, à cause de l'organisation plus solide naturellement chez eux que chez ces dernières, dont le tissu cellulaire très-lâche, laisse accumuler ordinairement la graisse dans ses mailles sans la plus petite résistance.

Les hommes persévèrent plus que les femmes dans les résolutions qu'ils prennent ; ils ont, en général, des occupations sérieuses dans le courant du jour qui les empêchent de songer, comme les femmes désœuvrées, à satisfaire les différents appétits de leur corps, qui sont le plus souvent défavorables au traitement. Par ces considérations, ce traitement chez les hommes sera encore plus facilement suivi du succès.

On ne diminuera jamais l'embonpoint d'un ivrogne.

Quand une femme se présente devant vous pour que vous lui donniez les moyens de se délivrer de son obésité commençante, et que vous remarquerez en elle de l'énergie, des yeux plus ou moins saillants et remplis d'ardeur, que vous observerez que sa bouche, fournie de lèvres plus ou moins grosses et d'une

couleur rosée, est le siége de mouvements presque continuels qui semblent demander à prendre quelque chose, cette femme est une gourmande, qui ne pourra jamais prendre sur elle de dompter les penchants qui la portent à manger ce qui lui fait plaisir. Elle ne se soumettra pas à un régime si simple qu'il soit et de quelque durée.

Elle aura beau vous le promettre, en vous exposant, avec le vrai sentiment de la conviction, qu'elle est très-malheureuse d'être déjà déformée, ainsi qu'on le voit, quoique toute jeune encore. Elle pleurera et se désolera au point de vous attendrir. Ne croyez pas à la persévérance de ses promesses, vous seriez trompé, comme elle se trompe elle-même en faisant ce serment.

DEUXIÈME PARTIE.

OBSERVATIONS DE PLUSIEURS MALADIES DÉVELOPPÉES OU ENTRETENUES PAR LE TROP GRAND EMBONPOINT, ET GUÉRIES PAR LE TRAITEMENT ANTI-OBÉSIQUE.

DEUXIÈME PARTIE.

Observations de plusieurs maladies développées ou entretenues par le trop grand embonpoint, et guéries par le traitement anti obésique.

AFFECTIONS MORBIDES DE LA TÊTE.

Il y a fort peu de gens gros qui n'aient pas à se plaindre de la manière dont les fonctions de la vie se passent chez eux à la tête. Toutes les personnes obèses sont, ainsi que nous l'avons vu, en prise avec une somnolence continuelle qui constitue véritablement un état pathologique, puisqu'il empêche le sujet qui en est atteint de jouir de la plénitude de ses facultés morales et intellectuelles.

Cette somnolence, on ne peut le méconnaître, indique que le cerveau n'est pas libre dans ses mouvements, et qu'il est soumis à une

compression de la nature de celles affectant les enfants hydrocéphales qui sont plongés également, la plus grande partie du temps, dans la somnolence.

Malgré toutes les précautions prises par la nature pour que le sang arrive sans violence au cerveau, malgré le réseau admirable de Galien, la circulation artérielle s'y fait d'une manière très-active ; d'un autre côté, les différents sinus avec leurs brides, par où passe le sang veineux, ne sont pas favorablement disposés pour que ce liquide abandonne facilement la tête en se déversant dans les jugulaires ; on comprend alors qu'il peut y avoir stase des fluides dans la cavité crânienne sans un grand travail perturbateur. Une surabondance de graisse dans tout l'organisme, en gênant la circulation générale, doit agir sur les jugulaires et les empêcher d'admettre facilement le sang qui y arrive, et qui, par conséquent, engorge les sinus, les veines en provenant et le système capillaire, où la circulation artérielle dans ses dernières ramifications peut être contrariée. De là la compression du cerveau et la somnolence.

Une preuve qu'une surabondance de graisse gêne la circulation, c'est l'espèce d'éblouissement qu'éprouvent tout aussitôt les personnes

grasses en se penchant la tête vers la terre. Le boulanger G., dont nous avons rapporté l'observation, ne pouvait quitter un peu la position perpendiculaire sans ressentir un éblouissement qui l'effrayait. La simple compression que son chapeau exerçait autour de sa tête lui occasionnait le même accident.

Tandis que les gens maigres peuvent impunément rester, sans souffrir, la tête penchée vers la terre pendant un certain espace de temps; mais dans cette expérience trop prolongée, ils finissent également par éprouver des éblouissements, accidents dus à la stase du sang vers le cerveau, car alors la circulation ne se soustrait pas aux lois de la pesanteur, comme elle le fait dans les extrémités inférieures du corps (1).

Quoi qu'il en soit, ces somnolences, qui contrarient, qui gênent et inquiètent même beaucoup les personnes qui en sont atteintes, ces somnolences disparaissent avec la plus grande facilité. C'est le premier effet curatif du trai-

(1) Pourquoi cette différence d'action du principe vital, dans la circulation, selon qu'elle a lieu à la tête ou aux pieds? Doit-on attribuer cette stase si facile du sang, dans le cas qui nous occupe, à l'absence des valvules que l'on rencontre dans les veines où le fluide doit remonter contre son propre poids.

tement anti-obésique. Les obèses qui n'ont déjà plus de somnolence sont encore oppressés, seulement à un degré moindre. Quatre ou cinq livres de graisse de moins dans l'organisation procurent assez de liberté dans la circulation cérébrale pour redonner au cerveau la liberté de ses fonctions. Un juge d'un tribunal de province, qui ne pouvait rester longtemps assis sans dormir, m'écrivait, le 27 février 1856, qu'il y avait huit jours qu'il s'était mis à mon traitement et que déjà les envies de dormir l'avaient quitté.

La compression du cerveau, ainsi occasionnée par la stase des fluides et qui produit la somnolence, peut être portée à un haut degré et pendant beaucoup plus longtemps qu'on ne le croirait de prime abord sans occasionner d'accidents mortels. Denys, tyran d'Héraclée, en prenant un énorme embonpoint, était tombé dans une somnolence si puissante, qu'on ne pouvait l'en faire sortir qu'en le piquant avec une aiguille, et il vécut ainsi longtemps. Les recueils regorgent d'exemples d'obèses ayant passé de longues années assis dans un fauteuil, plongés dans une espèce de demi-sommeil ; et on ne doit pas en être étonné, en se rappelant que tous les obèses ont un tempérament

lymphatique et que, dans cette constitution, les fluides abondants pénètrent les tissus qui, se desséchant moins vite, sont plus longtemps malléables que chez les personnes à tempérament sanguin ou bilieux.

En définitive, les causes destructives qui viennent habituellement mettre fin à cet état de choses se produisent du côté du cerveau, et c'est le plus souvent à ce qu'on appelle apoplexie séreuse que la mort est attribuée.

Tout en étant choqué de donner à cet accident le nom d'*apoplexie*, en se rappelant qu'on se sert du même mot pour désigner l'hémorragie cérébrale qui tue si souvent l'homme ou le paralyse en partie, il est difficile de désigner autrement le phénomène morbide qui amène ainsi la désagrégation, la brisure des fibres constituant la masse cérébrale.

Quoique ici l'on ne doive pas rencontrer, à l'autopsie, des collections de sérosité comme il y en a de sanguines à la suite de la mort par l'apoplexie proprement dite, on ne peut méconnaître que la stase d'une trop grande quantité de fluides dans le cerveau, à force d'y occasionner une compression démontrée par la somnolence et le coma, ne puisse produire la désagrégation des tissus, le ramollissement sé-

reux ou blanc, comme l'on dit, de la substance cérébrale d'une manière plus ou moins appréciable à nos moyens d'investigation. La différence est bien démontrée, la distinction est bien établie entre cette affection séreuse des obèses et l'apoplexie proprement dite. Les traitements de l'une et de l'autre sont indiqués en connaissance de cause. Il est assez commun de conserver, par l'emploi des émissions sanguines, la vie, sinon l'intégrité de toutes les fonctions d'un homme qui est frappé d'apoplexie sanguine, et il est extrêmement rare de sauver les jours d'une personne atteinte d'une apoplexie séreuse; parce que, dans le premier cas, on n'a, pour ainsi dire, qu'une plaie récente à guérir, et que dans le second, on a affaire à un état pathologique qui est le résultat d'une cause depuis longtemps destructive de la substance cérébrale.

Les hommes à forte corpulence qui sont frappés d'apoplexie sanguine n'ont pas seulement un surcroît de tissu adipeux, mais ils ont en même temps une pléthore musculaire et, par conséquent, de sang artériel; et, avec ce genre de constitution, ces apoplexies sont très-fréquentes et très-dangereuses, à cause de la présence de la grande quantité de graisse

qui obstrue et gêne toujours plus ou moins la circulation.

En résumé, le traitement des somnolences, des apoplexies séreuses commençantes doit consister à faire perdre de la graisse à la personne qui en est atteinte. Nous en avons une preuve dans l'observation du boulanger G..., que nous avons rapportée, qui avait été saigné et purgé et dont l'état n'avait fait qu'empirer; et il en a été complétement délivré, ainsi que de ses maux de tête, sans l'emploi des émissions sanguines.

— On admet qu'un retard dans l'apparition des règles chez la femme, que la suppression d'une perte habituelle ou périodique dans les deux sexes sont souvent la cause de céphalalgies, et l'on a l'habitude d'expliquer cet état morbide en disant qu'il y a congestion, congestion sanguine. C'est une espèce de trop plein qui est la source du mal. Il me semble qu'il est plus palpable, plus facile d'admettre que ces sortes de congestions, de trop plein, peuvent être occasionnées par une surabondance du tissu adipeux, lorsqu'elle existe, et rien n'est plus commun que de rencontrer des personnes gras-

ses, et sans l'être déjà beaucoup, se plaindre de céphalalgies plus ou moins fortes, plus ou moins continuelles et plus ou moins anciennes. J'ai traité pour leur trop grand embonpoint un grand nombre de personnes sujettes à des céphalalgies pour la guérison desquelles elles avaient tout employé inutilement, lesquelles céphalalgies ont disparu avec la surabondance de graisse. J'ai donc dû reconnaître que ces maux, dans ces circonstances, provenaient encore d'un état congestionnaire dû au trop grand embonpoint.

— Un sous-lieutenant d'un régiment de chasseurs à cheval, en garnison à Vitry-le-Français, âgé de vingt-huit ans, vint, il y a quatre ans, me consulter pour diminuer son embonpoint. Il était loin d'être obèse, mais seulement d'une forte corpulence, constituée en partie par le système musculaire et en partie par le tissu adipeux. Il me demandait à perdre de sa grosseur, espérant qu'il serait alors délivré de migraines qui avaient succédé à des maux de tête presque continuels, lesquelles migraines le rendaient, pendant un jour de chaque semaine, incapable de faire son service. Il avait

employé les pilules de méglin, le sulfate de quinine, la moutarde blanche sans aucun soulagement.

Il passait alors par Paris, en se rendant chez ses parents, à Vendôme, où il allait en congé de trois mois.

Il se mit à mon traitement anti-obésique, et, au bout de huit à dix jours, il eut encore un petit accès de migraine, mais ce fut pour la dernière fois. A la fin du premier mois de traitement, il avait perdu six livres de poids et tous ses accidents cérébraux avaient disparu. Vu l'ancienneté de son mal et sa nature tenace, je lui conseillai de continuer ce même traitement pendant les deux mois qu'il avait à rester dans sa famille, en suivant toujours d'une manière régulière le régime alimentaire, mais en ne prenant plus qu'une fois par semaine la teinture de scammonée. Il ne perdit, au total, que dix livres de graisse pendant tout son traitement. Depuis lors, cet officier jouit de la plus parfaite santé.

Je cite ce fait, parce que la personne qui en est le sujet vint à moi dans l'espérance d'être délivrée de ses maux de tête; mais, je le répète, la plupart des gens trop gras que j'ai soignés se plaignaient de pareils maux.

— J'ai délivré d'un très-grand embonpoint un ministre plénipotentiaire d'une cour étrangère près l'empereur des Français, qui fut en même temps débarrassé de céphalalgies auxquelles il était sujet. Il a une fille qui était affligée de pareils maux; je dis affligée, car elle n'avait pas un seul jour sans douleurs, lesquelles douleurs, à des époques très-rapprochées, la forçaient de garder le lit.

Cette personne, d'une taille élevée, bien constituée, âgée de vingt-six ans, s'était mariée à seize ans avec un propriétaire belge qui l'avait emmenée dans son pays. Son embonpoint, lors de son mariage, était ordinaire, mais, cinq ans après, elle avait beaucoup engraissé, et son embonpoint avait principalement augmenté dans chacune des quatre grossesses qu'elle avait eues. Dans cet espace de temps, sa santé avait été bonne, ses règles avaient été régulières et abondantes.

Depuis cinq ans elle n'avait plus eu d'enfants, mais son embonpoint avait encore augmenté et ses règles avaient considérablement diminué; la nature de leur sang était devenue pauvre; en même temps, des céphalalgies étaient venues de plus en plus fréquemment l'assiéger par toute la tête, avec des points plus

douloureux, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre.

Pour s'en délivrer, elle avait d'abord réclamé les soins de son médecin de Bruxelles, dont les prescriptions variées et continuées longtemps n'apportèrent aucun soulagement à son état, qui devint intolérable; alors cette dame vint à Paris consulter nos maîtres, et ses maux continuèrent. Elle se rendit à Berlin, espérant y trouver des conseils avec lesquels elle pourrait se guérir, mais ce fut encore en vain.

C'est dans ces conditions que son père l'engagea à venir à Paris, chez lui, pour qu'elle se soumît à mon traitement anti-obésique, comptant qu'en faisant diminuer l'embonpoint de sa fille, je la délivrerais également de ses maux de tête.

Cette dame pesait alors environ cent quatre-vingts livres. Elle était beaucoup plus grosse que sa mère, qui est également grosse. Elle est originaire d'un pays très-chaud où l'on ne boit pour ainsi dire que du thé et très-rarement du vin. Les aliments féculents, quelques légumes et des fruits y constituent la nourriture presque exclusive des femmes. Il lui fut, pour ces raisons, d'abord un peu pénible de suivre le

régime alimentaire nécessaire pour diminuer l'embonpoint : déjeuner et dîner en grande partie avec de la viande, en buvant du vin avec un peu d'eau de seltz. Cependant son grand désir de guérir lui fit prendre sur elle de se nourrir ainsi, et de se priver de ces mets sucrés et de ces légumes arrangés d'une manière si douce pour les femmes, et tels qu'on les sert sur la table des riches.

A cause de cette même origine, je ne lui donnai point la teinture de scammonée, mais des pilules de cette substance avec un peu de savon. Elle en prit d'abord deux fois par semaine. Au bout d'un mois de ce traitement madame X. avait pu maigrir de cinq ou six livres, mais ses maux de tête n'avaient pas disparu, seulement ils étaient moins violents.

Au bout du deuxième mois, l'amaigrissement avait fait des progrès considérables, puisque cette dame était devenue moins grosse que sa mère (elle n'eut pas l'occasion de se peser), et ses douleurs de tête journalières ainsi que ses migraines n'avaient pas paru depuis huit jours. Elle quitta alors Paris pour retourner à Bruxelles, où elle continua le même traitement pendant encore un mois sans modification. Dans la première quinzaine de

ce dernier mois la migraine avait reparu une fois.

J'engageai alors madame X. à modifier un peu son traitement, de vivre toujours du même régime alimentaire, de prendre les poudres dans le verre d'eau sucrée tous les matins, mais les pilules de scammonée seulement une fois par semaine au lieu de deux, et de combattre la constipation si elle arrivait.

Elle suivit le traitement ainsi modifié pendant deux mois. Elle perdit encore de son embonpoint. Depuis lors, elle n'a plus ressenti de maux de tête.

Chaque mois elle perd de nouveau du sang en grande abondance et d'une nature très-riche.

Cette jeune dame avait eu quatre enfants en cinq ans. Pendant cet espace de temps, l'utérus avait donc été chez elle le siége d'un grand travail physiologique et d'un afflux nerveux considérable. Et tout cela avait cessé presque subitement. Il est bien difficile d'admettre, qu'une jeune femme, malgré sa complexion flexible puisse passer d'un état où elle dépense ainsi beaucoup de sang et de vitalité, dans celui tout différent d'une personne sur l'âge du retour, avec des règles qui deviennent moindres tous les mois et dont le sang est de

plus en plus pauvre, sans qu'il lui arrive quelques accidents morbides ; aussi fut-elle peu à peu et enfin complétement dérangée dans sa santé par des maux de tête; et ces troubles dans sa santé apparurent à la tête, parce que c'est cette partie du corps qui, la première, se trouve gênée, embarrassée par une pléthore, n'importe sa nature, lorsque le reste de l'organisme est dans de bonnes conditions. Et évidemment ici il y avait pléthore adipeuse qui favorisait, entretenait, augmentait même les céphalalgies qui persévérèrent, avec leur cause permanente, malgré l'emploi des antispasmodiques, des antipériodiques et des révulsifs sur le tube digestif.

Mais c'est chez les femmes d'un fort embonpoint, qui vont bientôt cesser d'être réglées ou qui ne le sont plus depuis quelque temps, que le traitement anti-obésique fait merveille lorsqu'elles ont des céphalalgies. Et elles y sont encore plus sujettes à cette époque que les femmes maigres.

— Une dame, âgée de cinquante ans, très-grasse, et ayant des céphalalgies presque continuelles, alors en Bretagne, m'écrivait le 26

août 1862 : « Sous l'influence de votre traitement, ma santé générale a beaucoup gagné. Je me baisse avec plus de facilité ; la sensation de pléthore et d'oppression qui me fatiguait tant, n'existe plus ; mais ce qui m'émerveille, c'est la disparition complète des maux de nerfs dont j'étais la victime, et qui m'enveloppaient constamment d'un réseau de douleurs. Enfin, je me sens à l'aise, bien que l'embonpoint n'ait guère diminué. A peine le tour de taille a-t-il perdu deux centimètres (1). »

L'on peut être certain, sans crainte de se tromper, que quand une personne grasse se plaint de céphalalgies qui résistent aux moyens de guérison ordinaires, il faut croire que le mal a sa source dans la pléthore adipeuse, et que ce mal ne disparaîtra qu'à l'aide du traitement anti-obésique.

— Au mois de mai de l'année 1853, je fus appelé pour diminuer l'embonpoint d'une dame

(1) Quand chez une dame la taille, qui est sans cesse très-serrée, et où la graisse ne peut s'accumuler que difficilement, diminue de deux centimètres; l'on peut dire que la circonférence du ventre, en passant par l'endroit le plus saillant, a perdu six ou huit centimètres.

âgée de vingt-sept ans, habitant Paris, et dont le mari était agent d'affaires. Cette dame était très-blonde et lymphatique, comme toutes les femmes obèses; elle avait été mariée à vingt ans, n'avait jamais eu d'enfants; elle avait été toujours fort peu réglée. Elle pesait cent kilogrammes et était d'une taille moyenne. Elle marchait avec peine à cause de son poids et du manque de respiration qui la prenait quand elle avait fait quelques pas. Ses fonctions digestives se faisaient bien, mais elle ne mangeait pour ainsi dire que des légumes et buvait beaucoup d'eau. — Depuis plusieurs années elle n'a plus vu ses règles, qui avaient disparu peu à peu. Elle était sujette à des céphalalgies presque continuelles.

Sa tête était le siége d'une grande transpiration habituelle. Peu de temps après la disparition complète de ses règles, cette dame s'était aperçue que tous les mois, à époque fixe, cette transpiration de la tête était sanguinolente pendant deux jours environ; le sang qui sortait ainsi avec la sueur, en se desséchant, formait des paillettes innombrables. N'ayant jamais vu ce phénomène pathologique, je demandai à cette dame de vouloir bien me faire appeler quand il apparaîtrait.

Elle y consentit, et elle me fit mander un matin chez elle à l'heure où on la peignait. Je vis que sa tête était recouverte de pellicules de couleur de sang desséché, et dont la forme et la grosseur me rappelaient celles qu'on observe dans l'eczéma squammeux chronique du cuir chevelu. Elles étaient bien constituées par du sang desséché, ainsi que je m'en assurai en en mettant plusieurs dans de l'eau. En dehors de ce temps d'apparition du sang, cette dame avait la tête toujours fort propre.

Je lui donnai, pendant un mois environ, les conseils que prescrit mon traitement anti-obésique pour la faire diminuer, mais sans aucun résultat. Cette dame était d'une indolence très-prononcée; il aurait fallu la traiter comme un enfant. Son mari, constamment occupé de ses affaires, ne pouvait la surveiller. Les beaux jours du mois de juin arrivés, elle alla habiter Neuilly, où son mari la quittait le matin pour retourner près d'elle seulement le soir. Je suis convaincu que dans cette condition, elle ne tenait nullement compte du régime que je lui avais prescrit. Alors le peu de médicaments qu'elle prenait ne pouvait avoir aucun résultat. Je cessai de la voir. — Quelques années plus tard, il me vint à l'idée d'aller trouver son mari et

de lui proposer de donner des soins assidus à sa femme pendant qu'elle serait à Paris, pour tâcher d'arriver à lui faire perdre de son embonpoint. Et cela dans l'intérêt de la science. J'étais désireux de savoir si, comme je l'espérais, cette dame en perdant de son grand embonpoint et les règles lui revenant, elle aurait cessé de suer du sang à la tête. J'appris alors qu'elle était morte.

On a cité beaucoup d'exemples de personnes qui suaient ainsi du sang. Il ne me vient à la mémoire aucun fait particulier qui puisse m'éclairer sur ce que je suis porté à croire à cette occasion, et que voici : c'est que ces transpirations sanguines ont dû s'observer sur des personnes chargées d'un très-gros embonpoint, et plutôt chez des femmes que chez des hommes; il est probable même qu'on n'a pas observé ce phénomène chez ces derniers.

AFFECTIONS MORBIDES DES ORGANES DE LA RESPIRATION.

Ce qui frappe de prime-abord, en observant une personne surchargée de graisse, c'est sa difficulté de respirer ; c'est cette dyspnée qui a servi avec tant de justesse aux anciens au-

teurs à établir dans une forte corpulence la différence qu'il y a entre celle provenant d'une pléthore musculaire, qui est sans dyspnée, et celle due à la polysarcie adipeuse, qui en est toujours accompagnée.

La dyspnée n'est qu'un symptôme qui a toujours été considéré en général comme morbide, et dont la gravité dépend de la cause qui y donne lieu, et qui peut être de natures très-diverses.

Dans l'obésité commençante, il y a une dyspnée, une *respiration courte*, qui peut exister sans qu'il y ait, à proprement parler, encore de cause morbide. C'est le trop plein général qui simplement gêne le jeu des poumons. Cet état, qui n'est pas encore, selon moi, maladif, persiste plus ou moins longtemps, et le plus souvent peu de temps; parce que les poumons, ainsi gênés, se trouvent prédisposés à être malades, sous l'influence d'une cause ou d'une autre. Alors leurs ramifications bronchiques deviennent le siége d'une légère irritation qui se fait reconnaître par une simple toux, non douloureuse, mais seulement incommode.

Cette toux, quoique très-ordinaire, a cela de remarquable, c'est que, malgré les moyens

employés habituellement contre les bronchites, elle persiste, et à un jour donné, pour une cause quelconque, elle augmente, elle devient quinteuse. Alors, si l'on examine le bruit respiratoire, l'on y trouve des anomalies propres aux affections catarrhales.

Les recrudescences de ces bronchites simples des gens gros, occasionnent peu fréquemment d'autres accidents beaucoup plus graves, tels que la pneumonie, la pleurésie, l'œdème pulmonaire, etc.

Mais l'affection morbide, pectorale, la plus commune chez les obèses, est celle désignée ordinairement sous le nom de catarrhe, bronchite chronique, simple ou compliquée d'asthme, d'œdème, etc.

Les auteurs anciens ont admis une *dyspnée adipeuse, qui ne peut se guérir qu'en corrigeant le vice général du système* (1).

Baglivi a dit : *Asthma frequentius invadit obæsos* (2).

Ces catarrhes chroniques finissent, chez les obèses, par attirer vers les bronches une plus grande affluence des fluides, qui viennent com-

(1) Cullen. *Éléments de médecine pratique.*

(2) Baglivi : *Opera omnia.*

pliquer l'état des choses, au point d'être le point de départ d'un trouble général dans les fonctions du corps.

C'est ainsi qu'une jeune femme d'un grand embonpoint, *presque toujours enrhumée*, voit ses règles disparaître et être remplacées chez elle par une hémoptysie mensuelle.

Madame P., du midi de la France, âgée de vingt-deux ans, avait beaucoup engraissé dans l'espace de cinq ans, mais en même temps elle était devenue sujette à s'enrhumer facilement. Au commencement de chaque hiver, elle était prise d'un gros rhume qu'elle ne pouvait guérir, quoi qu'elle y fît, pendant toute la mauvaise saison. Dans les premiers jours de novembre 1862, cette dame était reprise d'une forte bronchite, qui fut bientôt accompagnée de crachements de sang. Sous l'influence d'une médication ordinaire, la toux diminua considérablement d'intensité; mais les crachements de sang avaient toujours lieu avec un redoublement marqué à l'époque des règles. Ce crachement de sang n'ayant pu être arrêté par les substances pharmaceutiques, le médecin de madame P. lui conseilla de se faire saigner, en lui déclarant qu'elle avait une congestion pulmonaire qui

exigeait une médication active pour arrêter la marche des désordres dont les poumons devenaient le siége; elle n'y consentit pas. C'est alors qu'elle s'adressa à moi. Elle était sans fièvre. Elle mangeait peu. Elle avait souvent des envies de boire entre les repas, quoique ayant toujours l'eau à la bouche.

Je lui fis commencer le traitement anti-obésique dans la dernière quinzaine du mois de février dernier, et quelques jours après, les crachements de sang avaient diminué de fréquence, pour disparaître complétement vers le milieu du mois de mars ; ils n'ont plus reparu depuis. Mais cette dame avait perdu dix livres de graisse.

Les observations d'hémoptysies périodiques remplaçant chaque mois les menstrues ne sont pas rares. Lorsque cet afflux du sang vers les ramifications bronchiques a lieu pour la première fois, c'est par suite d'un travail quelconque qui existe dans ces parties, et qui y attire ainsi un trop plein, tel que le sang au moment des règles, et dont la nature cherche à se débarrasser. L'on peut bien admettre qu'une fois établi, cet afflux du sang persiste, entretenu, d'une part, par l'irritation du lieu où cet afflux existe, et de l'autre, par suite d'un trop

plein général occasionné par une surabondance du tissu adipeux qui gêne la circulation du sang.

Une femme, dont la masse du sang est ainsi gênée dans son cours par la surabondance de graisse, est dans la même condition que si elle était sur le point de voir ses règles. Le sang peut l'incommoder de même, et profiter également d'une issue qui se présente à lui pour sortir de l'organisme. De là est venue la cause de l'hémoptysie permanente de la dame P., dont nous venons de parler, et dont la cessation n'avait pu être obtenue par les moyens ordinaires, parce qu'ils n'avaient aucune action sur la cause entretenant la maladie, cause qui était dans une surabondance de graisse.

— Au mois de juin de l'année 1852, je fus mandé par madame de M... pour lui donner mes soins; elle était âgée de trente ans, blonde, d'une taille moyenne, pesant cent quatre-vingt-dix livres, d'un tempérament lymphatique très-prononcé. Elle avait la figure un peu colorée, mais avec un fond de grande fraîcheur. Elle pouvait à peine se tenir debout. Elle allait très-difficilement de sa chambre à

coucher à son salon. Il y avait six ans qu'elle n'avait pu quitter son appartement, et toujours souffrant, tantôt dans une partie du corps, tantôt dans une autre. Cependant on l'avait traitée principalement pour des maladies de poitrine. C'était, du reste, dans cet endroit qu'était alors tout son mal. Pour se guérir elle avait d'abord demandé, pendant plusieurs années, les secours des médecins qui, à Paris, se sont fait une grande réputation pour traiter, avec succès, les maladies de poitrine, puis elle s'était adressée aux homœopathes, et n'ayant obtenu ni des uns ni des autres aucune amélioration à son état, elle ne croyait pas à la possibilité de sa guérison; alors elle s'était abandonnée à une somnambule qui était venue s'établir chez elle, et qu'elle avait congédiée après un certain temps, parce que sa position, loin d'être meilleure, n'avait fait qu'empirer.

Quand je me rendis chez madame de M., je la trouvai assise dans un fauteuil contre le dos duquel elle ne pouvait se renverser sans éprouver de la suffocation. Elle ne respirait tranquillement qu'étant penchée en avant et ayant son coude gauche appuyé sur le genou correspondant. Les étouffements la prenaient si elle voulait, avec le coude droit, prendre égale-

ment un point d'appui sur le genou droit (1).

Elle passait les nuits dans son lit, assise sur son séant, encore ici soutenue par son coude gauche sur son genou gauche, sans pouvoir supporter le moindre appui contre son dos.

Mais ce coude gauche avait fini par s'irriter en supportant aussi souvent presque tout le poids du tronc. Il était devenu le siége d'une plaie avec de grosses croûtes entretenues par la pression. Cependant, condamnée, comme nous l'avons vu, à ce seul point d'appui, ma-

(1) Cette seule position que madame de M... devait tenir pour pouvoir respirer paraîtra peut-être ici extraordinaire. Dans une observation d'un cas d'obésité, écrite par Dupuytren et que je rapporte plus loin, l'on trouvera le même phénomène morbide.

A l'occasion de cette position perpendiculaire que réclament, pour respirer, les malades atteints de dyspnée, je dirai que, dans le traitement des maladies chirurgicales, l'on tient grand compte de la situation plus ou moins déclive de la partie malade, et que l'on devrait user du même principe pour ce qui concerne les affections morbides internes, celles de la poitrine principalement; ne voit-on pas, dans les bronchites aiguës, dans celles qui ont la forme quinteuse catarrhale, les malades se mettre sur leur séant pour tousser plus facilement et supporter moins péniblement la quinte, et rester dans cette position jusqu'à ce que le calme soit bien rétabli, sentant que s'ils s'étendaient tout aussitôt la cessation de la toux, celle-ci reparaîtrait de

dame de M... avait fait faire un tampon rond avec un creux au milieu pour loger la pointe de son coude qui y était moins comprimée, la compression se faisant alors autour du point malade.

Les fonctions digestives se faisaient bien. La langue était d'une bonne couleur et très-humide, quoique madame de M... fût presque constamment tourmentée par la soif.

Elle me montra des grumeaux blancs, jaunâtres, entourés de mucosités, et gros comme

nouveau? Cela indique que la station presque droite est plus favorable que l'horizontale, dans cette circonstance.

Le principe vital, dira-t-on, est là pour que chaque chose soit à sa place, les fluides comme les solides. C'est vrai jusqu'à un certain point; quoique les obèses n'aient point de lésion organique dans la poitrine qui y attirent les fluides, ils ne peuvent garder la position horizontale sans être atteints d'une dyspnée qui provient de l'afflux dans cette partie des fluides, obéissant aux lois de la pesanteur, malgré l'action du principe vital qui n'est pas assez puissant alors.

En ordonnant de se tenir presque assis dans leur lit, j'ai, par cette seule position, procuré du soulagement, du calme à des malades atteints de bronchites aiguës, de catarrhes, de pneumonies, et j'ai cru remarquer que la résolution de ces maladies était plus facile à obtenir dans cette position que dans l'horizontale.

des grains de vesce, au nombre de trois ou quatre, retenus les uns aux autres en forme de chapelet avec un filament mucilagineux de la même couleur.

Je les comprimai entre mes doigts et, par leur consistance et leur nature intérieure, je jugeai qu'ils n'étaient composés que de graisse concrète qui, à l'état fluide, avait transsudé dans les bronches. Madame de M..., comme les personnes qui l'entouraient, pensait que ces grumeaux provenaient de la substance du poumon qu'elle crachait ainsi chaque jour. Madame de M... était sans fièvre.

Elle portait, au-dessus et au-dessous des deux clavicules, des cicatrices provenant de moxas et de cautères qui y avaient été appliqués. Entre les seins et sur le creux de l'estomac, on remarquait les traces des nombreuses sangsues qui y avaient été appliquées.

La peau de toute la région postérieure de la poitrine était chagrinée, maculée, résultat des applications d'emplâtres de poix de Bourgogne et de frictions d'huile de croton tiglium, de pommade stibiée qui y avaient été faites.

Par la percussion et l'auscultation, je constatai que l'air pénétrait bien dans les deux poumons, mais que dans les deux également

il y avait, vers leur base, du râle crépitant qui prenait la forme de râle muqueux aux approches des grosses ramifications bronchiques.

Madame de M... était à peine réglée. Elle voyait chaque mois, pendant une heure ou deux, un peu d'eau rousse qui tachait son linge dans une petite étendue. Elle n'avait jamais craché le sang, mais aux époques critiques mensuelles ses accidents de poitrine redoublaient.

Je diagnostiquai une affection catarrhale produite peut-être, mais certainement entretenue par l'obésité.

Je fis cesser à cette dame l'usage de toute espèce de tisane et de sirop pectoral. Elle ne prit plus ni potage, ni café au lait, ni chocolat au lait le matin. Je la fis déjeuner, chaque jour, à la fourchette avec de la viande chaude ou froide, avec quelques pommes de terre en robe de chambre ou frites, et pour dessert un peu de confiture; elle buvait deux verres de vin coupé avec de l'eau, puis elle prenait une demi-tasse de café noir.

Au dîner pas de potage, viande à discrétion, pas de salade, pour légumes des pommes de terre comme au déjeuner, même dessert,

même quantité de boisson et de même nature.

Trois cents grammes de pain suffisaient à madame de M... pour son usage journalier; pas de thé le soir.

Pour calmer la soif dont madame de M... était poursuivie, elle buvait de temps en temps un quart de verre d'eau rougie avec du vin; d'autres fois, elle se gargarisait l'arrière-bouche avec de l'eau vinaigrée, et quand l'ardeur persistait après avoir bu quelque chose de très-frais, comme de l'eau étendue d'un peu de sirop de vinaigre, elle prenait une demi-tasse de café noir très-chaud qui éteignait l'ardeur de boire.

Somme toute, elle n'absorbait pas plus de cinq cents grammes de liquide par jour.

Elle prit comme médication, deux fois par semaine, et à trois ou quatre jours d'intervalle, deux grammes de teinture de scammonée, et tous les matins l'acide tartrique et le bicarbonate de soude dans le verre d'eau, et dans les proportions indiquées.

Lorsqu'elle était un jour sans avoir une garde-robe, elle prenait, le soir de ce jour, une pilule de scammonée qui lui en assurait une le lendemain matin.

Chaque prise de scammonée en teinture lui occasionnait une garde-robe ordinaire, puis plusieurs autres évacuations qui n'étaient composées en grande partie que de bile et de graisse fluide.

Au bout des huit premiers jours, il y eut un mieux sensible. Madame de M., pouvait, dans la journée, s'appuyer contre le dos de son fauteuil et la nuit, contre des oreillers placés en arrière d'elle. Elle marchait plus facilement.

Mais, après un mois, le résultat était beaucoup plus prononcé. J'allai, pour lui faire une visite, un matin. Je fus, je l'avoue, étonné quand on me dit qu'elle était partie faire une promenade en voiture au bois de Boulogne où elle avait une propriété, et que la veille, elle avait déjà fait cette même promenade, et qu'en descendant de voiture, elle n'avait eu besoin de personne pour sauter du marchepied sur le trottoir. Déjà elle pouvait se coucher dans la position horizontale, la nuit dans son lit, et le jour sur son canapé.

Et tous ces avantages lui arrivaient au fur et à mesure qu'elle perdait de son trop grand embonpoint.

A la fin du second mois de traitement, elle fit des visites à ses amies et à sa sœur, qui était

venue habiter une maison située en face de la sienne et chez qui elle n'avait pu aller depuis six ans.

Elle avait toujours un peu de râle crépitant dans les poumons, mais elle ne toussait plus du tout.

Elle avait perdu alors vingt livres de son poids. Elle était capable de faire une très-grande course à pied.

Après soixante jours de traitement, sa sœur donna une soirée pour fêter son rétablissement; elle y dansa beaucoup.

Quelque temps après, elle contracta une bronchite très-intense dans une promenade qu'elle fit le soir au bois de Boulogne, en voiture découverte. Je l'en délivrai très-facilement dans l'espace de six ou sept jours, et sa santé devint de plus en plus solide. Pendant plusieurs années je ne l'ai pas perdue de vue. Elle était toujours bien portante en suivant le régime alimentaire anti-obésique.

Pour obtenir ce résultat, la guérison d'une maladie qui avait résisté pendant plusieurs années aux médications les plus actives, je n'ai fait que priver madame de M... de beaucoup boire, de manger beaucoup de légumes, et de la nourrir principalement de viande, de

la mettre enfin dans une condition à ne pas faire beaucoup de graisse. En même temps, elle prenait des médicaments qui avaient la vertu de lui procurer des évacuations dans lesquelles se trouvait considérablement de ce fluide.

Je ne citerai que ces deux observations de maladies des poumons. Et je me bornerai à dire, pour ce qui concerne les catarrhes chroniques des obèses, qu'ils disparaissent dans la majorité des cas avec le trop grand embonpoint. J'ai fait maigrir des personnes qui, étant grosses, toussaient fréquemment et avaient des rhumes de longue durée, et qui sont à l'abri de ces affections depuis qu'elles ont perdu leur surabondance de graisse.

Puisque je parle des organes de la respiration, je citerai ici un fait de guérison d'une haleine puante, que la diminution de l'embonpoint a fait disparaître. Je le rapporterai à cause de sa rareté.

L'haleine, cette petite colonne d'air presque insensible qui sort par la bouche ou le nez dans l'expiration, est généralement sans odeur. Certains aliments, des maladies des dents, de la bouche, du pharynx, de l'œsophage, de l'estomac, du nez, du larynx, des bronches et des

poumons peuvent la modifier et la rendre désagréable et même infecte.

Mais, sans que l'haleine tienne de ces caractères pathologiques, elle varie encore chez des personnes qui sont en bonne santé. Les petits enfants ont l'haleine fade, les femmes en couche nous donnent l'odeur du lait doux, et un certain nombre, quand elles ont leurs règles, nous l'indiquent par leur haleine qui rappelle l'odeur des menstrues.

J'ai remarqué que les femmes très-grosses, obèses, avaient l'haleine des enfants, fade, et quelquefois me rappelant l'odeur de la graisse. Cela dit, je rapporterai l'observation suivante.

— Une dame, âgée de trente-cinq ans, mariée, blonde, d'un tempérament très-lymphatique, ayant eu un enfant, artiste dramatique vint, dans le courant de l'année 1861, me consulter pour un embonpoint énorme qui la gênait considérablement. Elle suivit mon traitement pendant trois mois. Elle perdit beaucoup de son embonpoint, en quantité voulue pour qu'elle fût satisfaite. Lors de la visite qu'elle me fit en dernier lieu, elle me dit que je lui avais d'abord rendu un grand service en lui ayant

donné de nouveau l'agilité et des formes qu'elle avait perdues, mais qu'elle avait retiré de mon traitement un autre bénéfice non moins impotant. Lorsqu'elle était devenue très-grosse, on lui avait fait remarquer, me dit-elle, que son haleine avait pris une odeur d'une puanteur extraordinaire ; c'était celle des lieux d'aisances. Elle conservait constamment cette infirmité, excepté au moment où elle prenait ses repas. Je lui demandai si cette odeur ne rappelait pas plutôt celle des matières fécales ; elle me répondit négativement. Il lui était arrivé de monter en voiture, après dîner, avec des amis, pour aller au théâtre, et d'entendre dire à l'un d'eux : « C'est étonnant, on vide les lieux d'aisances de bonne heure aujourd'hui, » et elle de songer qu'elle était la source de l'infection. S'il lui arrivait de rendre un gaz par l'anus, il avait absolument la même odeur, celle des lieux d'aisances que l'on vide. En perdant son trop grand embonpoint, elle avait vu disparaître cette infirmité, que rien n'avait pu guérir.

Je lui avais demandé si son haleine n'avait pas plutôt l'odeur des matières fécales, parce que déjà j'avais eu l'occasion de voir un cas où une demoiselle de vingt-cinq ans avait une

haleine rappelant cette odeur. C'est en la soignant pour une plaie que cette demoiselle avait à la joue que je m'en étais aperçu. Je lui en parlai; elle me dit que, depuis cinq ans qu'elle avait cette infirmité, elle avait employé beaucoup de remèdes pour la faire disparaître et qu'elle n'avait pu y parvenir. Elle s'était bornée à mettre tous ses soins à la cacher. Elle était maigre et brune, ayant eu des accidents syphilitiques.

AFFECTIONS MORBIDES DU CŒUR.

Il est admis que la masse de graisse qui se trouve dans la cavité abdominale chez les obèses, comprime assez le diaphragme ainsi que les organes pectoraux, pour que ces derniers soient gênés dans leurs fonctions. Il faut admettre encore que cet amas de tissu adipeux qui adhère normalement au cœur, en prenant un développement trop considérable, puisse occasionner des accidents graves. Corvisart dit (1) que le cœur, chez les gens trop gros et même chez des personnes douées d'un embon-

(1) *Essai sur les maladies et les lésions organiques du cœur.*

point modéré, se trouve opprimé et comme étouffé par l'énorme quantité de graisse dont il est enveloppé de toutes parts, et particulièrement vers sa base. Il rapporte que Kerckringius a vu dans le cadavre d'un enfant extrêmement gros, que le cœur paraissait y manquer tout à fait, tant était grande la quantité de graisse dont il était enveloppé. Cet enfant était mort suffoqué.

Il rappelle que Bonnet a vu, en ouvrant le corps d'un homme qui avait beaucoup d'embonpoint, mort subitement, le cœur et le péricarde enveloppés d'une énorme quantité de graisse.

Et après avoir rapporté ces observations, il ajoute : « Je ne cite aucun fait de ce genre qui me soit propre ; j'ai cependant plusieurs fois observé des cœurs recouverts d'une couche considérable de graisse, mais je n'ose prononcer que cet état fût pathologique, c'est-à-dire porté au point qui fait maladie, quoique je conçoive très-bien que dans tous ces cas, les manœuvres du cœur aient dû se trouver gênées et entravées par cette surabondance graisseuse et que je suis intimement convaincu que les mouvements du cœur ne peuvent être habituellement gênés et entravés sans consti-

tuer le sujet dans un état de lésion de santé, toujours grave par l'importance de la fonction troublée.

» J'ajouterai que plus une fonction est nécessaire et sans repos marqué possible, plus son trouble est dangereux; or rien de plus nécessairement permanent, rien qui doive être plus habituellement régulier que l'action du cœur. Je ne doute même aucunement que quand l'accumulation de la graisse est portée au point où on la voit dans les observations que je viens de rapporter, elle ne doive être considérée comme une des causes de la mort subite, ainsi que ces exemples en font foi. »

Lieutaud, dans son *Anatomie pratique* (1), fait mention d'un homme, âgé de cinquante ans, renommé pour son énorme embonpoint, dont la respiration se faisait difficilement. — Il périt subitement. On l'ouvrit, on trouva le cœur presque caché dans la graisse et très-dilaté. Le médiastin était distendu par une masse de matière adipeuse.

Cette surabondance de graisse autour du cœur ne peut évidemment exister sans occasionner une gêne dans la circulation et four-

(1) *Anatomie pratique, obs. 464.*

nir tous les accidents de l'hypertrophie de cet organe.

En effet, les attaques d'asthme nerveux, de suffocation, de dyspnée, auxquelles sont sujets les obèses, sont bien plutôt dues à une gêne dans la circulation du sang, qu'à la compression générale de la poitrine par la masse abdominale.

La graisse comprimant, gênant le centre circulatoire doit être une cause de dyspnée, puis de malaises, de douleurs dans cette partie et, en définitive, d'hypertrophie du cœur.

— M. Albert C., étant officier au 4e régiment de hussards, devint si gros qu'il fatiguait considérablement à cheval. Il demanda à passer dans la gendarmerie. Il fut nommé lieutenant dans cet arme à Châteaubriant, en 1852. Dans cette nouvelle position il avait encore à monter à cheval, et lorsqu'il était obligé d'aller un peu loin, et de faire trotter sa monture pendant quelque temps, il était pris d'étouffements dont il souffrait tellement, qu'il était obligé quelquefois de ralentir sa marche et même de la faire cesser pour quelques instants. Ces étouffements lui venaient, disait-il, du cœur, qui lui semblait gêné, comprimé.

Il demanda un congé qu'il obtint, et qu'il vint passer à Paris, chez sa tante, madame la comtesse R.-St-J.-d'A., où je fus lui donner des soins. Il ne se plaignait que d'une gêne dans la respiration avec douleurs au cœur. J'examinai cet organe, dont les battements étaient normaux, peut-être un peu sourds. — Poumons et tube digestif dans un état parfait. — Mais il marchait péniblement, à cause de son peu de respiration. — Ses nuits étaient constamment agitées par des cauchemars. Il se mit à suivre mon régime alimentaire et mes prescriptions anti-obésiques.

Au bout de quinze jours il était déjà délivré de beaucoup de graisse, et en même temps de la plus grande partie de ses accidents. Il se promenait chaque jour beaucoup dans Paris, et prenait ses repas avec appétit.

Deux mois de ce traitement suffirent pour lui faire perdre sa surabondance de graisse (je ne me souviens pas de la quantité), ce qui lui permit de reprendre dans l'armée un service actif. Il obtint de passer dans la garde de Paris. — Il n'a plus souffert de douleurs au cœur ni d'étouffements.

— En 1827, j'avais pour camarade d'études,

à l'hôpital de la Charité, M. D., alors âgé d'une vingtaine d'années, d'une petite taille, blond, joufflu, d'un tempérament lymphatique, et ayant un embonpoint prononcé. — Il éprouvait alors des douleurs dans la région du cœur. — Il consulta Marjolin père, qui lui trouva un commencement d'hypertrophie du cœur, et parmi les conseils hygiéniques qu'il lui donna, il l'engagea à ne pas travailler trop ardemment, à éviter de veiller souvent et jusqu'à une heure avancée de la nuit, etc. M. D. abandonna l'étude de la médecine. Il se maria et devint veuf sans enfants. En 1860, il habitait à Paris, passage de l'Industrie, dans une des maisons qu'il y possédait. Il était devenu obèse. Il avait beaucoup de peine à marcher, non parce que les jambes ne pouvaient le porter, mais parce qu'en faisant plusieurs pas de suite, il était souvent pris d'une véritable suffocation qui l'obligeait à s'arrêter tout court. Il avait cinq cents pas seulement à faire de son habitation dans ledit passage pour arriver jusque sur le boulevard de Strasbourg, où il allait prendre une voiture quand il avait quelque course à faire. Il lui est arrivé dans ce petit trajet d'être pris plusieurs fois de cette attaque de suffocation, qu'il ne voulait pas faire con-

naître à ses voisins; il s'arrêtait alors et faisait semblant de regarder, pendant le temps de la crise, la partie supérieure de ses maisons, puis il faisait de nouveau quelques pas.

Il avait bon appétit, ses digestions étaient excellentes, aussi son seul bonheur était d'être à table; il dormait peu et ayant besoin d'avoir la tête élevée sur plusieurs oreillers.

Il sentaït que son état devenait de plus en plus pénible. Ayant remarqué que l'augmentation de ses douleurs et infirmités marchait avec celle de son embonpoint, il me fit demander pour diminuer ce trop grand embonpoint, espérant qu'il obtiendrait par là la disparition de ses maux.

Lorsque je fus le voir, je le trouvai dans son cabinet, assis devant son bureau, dans un fauteuil qu'il ne quittait que rarement. Il y déjeunait et dînait souvent. Il avait de la répugnance à se déplacer à cause de la dyspnée qui venait le surprendre quand il marchait. Il avait le bas des jambes œdématié; il était pâle, blême, bouffi, ce qui provenait et de la pauvreté de son sang et de ce qu'il restait ainsi presque constamment renfermé. Pour surcroît à ses maux, il avait des attaques de goutte au moins

une fois par mois. Il pesait bien cent kilog.

Lorsqu'il m'eut fait la narration de tous les accidents qu'il éprouvait et que nous venons de relater, je fus porté à ausculter la région du cœur; je reconnus facilement une hypertrophie considérable de cet organe avec un bruit de râpe qui s'entendait à distance. Je le ne lui cachai pas. C'est alors qu'il me dit que Marjolin père l'avait déjà constaté avec ce même bruit de râpe. Il en avait été de même de tous les médecins qui, à des époques diverses et assez fréquentes, lui avaient donné des soins. Pour l'en délivrer, ils l'avaient saigné souvent et purgé. On lui avait ordonné la digitale sous toutes les formes; on avait songé qu'il pouvait y avoir chez lui un principe goutteux qui aurait donné lieu à tous ces accidents; on lui avait ordonné, pour détruire ce principe, presque tous les antigoutteux employés ordinairement.

C'est dans ces conditions que je le soumis au traitement anti-obésique.

Il suivit ponctuellement pendant le premier mois les préceptes concernant le régime alimentaire, et prit régulièrement deux fois par semaine et même trois fois, la médecine de scammonée et les poudres tous les matins;

aussi perdit-il sept à huit centimètres de ventre et se trouva-t-il bien dégagé. Il le fut au point de pouvoir aller à pied, de son domicile, passage de l'Industrie, dîner cher sa belle-mère, rue de Lancry, et en revenir également à pied.

A la fin du deuxième mois, son embonpoint avait encore diminué, et il se sentit si à l'aise qu'il me demanda à ne prendre la teinture que de temps en temps, quand il le jugerait convenable, et de s'en tenir au régime alimentaire. Il n'avait plus d'attaques de suffocation, il marchait facilement et montait les escaliers de même.

Je pris connaissance de nouveau de l'état du cœur. Il était toujours hypertrophié, avec un bruit de râpe très-faible et non constant.

Je lui dis alors que je ne le considérais pas comme guéri, et que je viendrais de temps en temps le voir, n'eût-ce été qu'à cause de l'intérêt que je lui portais en qualité d'ancien camarade.

En effet, tous les deux ou trois mois j'allais lui demander des nouvelles de sa santé. Il me dit à différentes reprises que depuis qu'il avait perdu de son embonpoint les attaques de goutte étaient bien plus rares, beaucoup moins douloureuses et d'une durée beaucoup moins

longue qu'avant d'avoir fait usage du traitement anti-obésique.

Lorsque M. D., qui vivait seul, se vit délivré de ses douleurs, il invita de nouveau ses amis pour lui tenir compagnie à table, et il alla dîner chez eux. C'est-à-dire qu'il reprit son genre de vie habituel, et il engraissait de nouveau. Je m'en apercevais lorsque j'allais le voir, alors je lui prescrivais des médicaments dont il me paraissait se soucier fort peu, et pour qu'il arrivât à les prendre, je les envoyais chercher séance tenante; c'était une peine inutile, à sa mort on les a trouvés intacts.

Dans le courant de janvier 1862, il me fit dire d'aller le voir le plus promptement possible. Je me rendis près de lui tout aussitôt; je le trouvai aux prises avec une attaque de suffocation effrayante. J'écoutai alors ce qui se passait dans la poitrine; j'examinai la région du cœur, que je trouvai avec son hypertrophie et un bruit de râpe d'une force que j'avais rarement entendue.

J'envoyai chercher douze sangsues, que j'appliquai sur la région précordiale, et aussitôt que ces animaux eurent pris une portion de sang, la suffocation diminua. Le lendemain, elle n'existait presque plus; le bruit de râpe

était encore une fois à peine perceptible. Le surlendemain, je fis une visite, à dix heures du soir, à M. D., qui se plaignait plus que la veille de sa respiration. Il n'était pas au lit. Il quittait son fauteuil de temps en temps pour faire quelques pas dans sa chambre, mais non sans en éprouver une gêne au cœur. Il s'entretenait avec un ami. Je lui dis, puisque l'avant-veille l'application des douze sangsues l'avait tiré d'affaire, je l'engageais à employer le même remède ce soir-là, s'il n'allait mieux, et qu'on aviserait le lendemain matin. Je le quittai.

Après mon départ, se sentant toujours mal à l'aise, il envoya chercher les douze sangsues, il se mit au lit à onze heures et demie pour qu'on les lui appliquât, et au moment où il s'étendait dans la position horizontale, il fut pris d'un accès de suffocation qui l'étouffa.

M. D. était déjà gras étant tout jeune homme et sa maladie du cœur avait été constatée alors. Ne peut-on pas dire que l'accumulation de la graisse augmentant et devenant un empêchement pour la circulation, a pu être une cause de l'aggravation de la maladie. Car, on le sait, une des principales causes de l'hypertrophie du cœur est un embarras apporté dans le tor-

rent circulatoire, et la maladie existant ne peut qu'augmenter avec un embarras survenant.

Presque toutes les personnes très-grasses se plaignent de douleurs au cœur.

— Le 24 novembre 1850, madame J., de Saint-Dié, m'écrivit pour avoir mes conseils sur son état. « J'ai cinquaute ans, me dit-elle; je suis d'une forte constitution. Depuis dix ans, j'ai quitté le commerce; c'est alors que j'ai commeneé à engraisser, et je pèse maintenant cent quatre-vingt-neuf livres. J'ai mal au cœur, j'ai des étouffements, puis mes jambes sont enflées, surtout les jours où je marche peu; car je n'aime pas beaucoup à marcher, cela me fatigue. Mon ventre est devenu bien gros, et j'ai toujours sommeil. Je prends du café au lait tous les matins, je ne l'aime cependant pas; mais quand je n'en prends point, j'ai la migraine toute la journée. »

Le 25 février suivant, je reçus une autre lettre de madame J., dans laquelle elle me disait: « Je suis votre traitement avec une exactitude parfaite depuis quinze jours environ; presque tous les jours, je fais une promenade

de quatre kilomètres dans nos montagnes. Je me suis pesée aujourd'hui ; or, je ne pèse que quatre livres de moins. Cette diminution me paraît trop faible, trop peu sensible.

» Je dois vous dire que j'ai obtenu un excellent résultat; c'est une diminution sensible dans les palpitations de cœur que j'éprouvais avant de suivre votre traitement. »

Le 9 août suivant, cette dame me disait dans une lettre : « Je n'éprouve plus mes palpitations de cœur, et mes jambes ne s'enflent plus. C'est un effet dont je me félicite extrêmement. »

Deux ans après environ, cette dame m'écrivit, au mois d'août, qu'elle était allée à Plombières, où elle avait pris les eaux avec sa famille, et qu'elle en était revenue avec les jambes encore une fois enflées, et qu'elle éprouvait de nouveau des palpitations de cœur, qui lui causaient, disait-elle, de véritables étouffements.

Le 30 septembre de la même année, elle m'annonça qu'en suivant mes indications, elle avait diminué de plusieurs livres; mais j'ai, ajoutait-elle, un résultat bien précieux pour moi, c'est la disparition ou, au moins, la grande diminution de mes palpitations de cœur.

Dans cette observation, à deux reprises

différentes, la diminution de l'embonpoint a amené le calme dans les battements du cœur ; il n'y a plus eu d'étouffements, et le gonflement des jambes a disparu.

Evidemment ces étouffements, ces palpitations, ne provenaient que du cœur malade.

L'enflure des jambes fait supposer qu'il y avait ici, au moins, un commencement d'hypertrophie. C'est possible, quoique la maladie ait disparu promptement; car si cette affection fait souvent le désespoir des médecins, on a en a vu de bien constatées qui ont guéri comme par enchantement.

Corvisart ne croyait pas à la possibilité de guérir une maladie du cœur. « Je sais qu'il y a des médecins, dit-il, qui croient avoir guéri des maladies du cœur ; si elles n'étaient point organiques, je le crois, il s'en trouve des exemples dans cet ouvrage ; si elles l'étaient devenues, j'en doute fort, et la preuve principale manque toujours (1). »

Grâce à la belle découverte de Laennec, jointe à la plessimétrie perfectionnée de M. le professeur Piorry, il n'y a pas de maladies internes mieux diagnostiquées et mieux appré-

(1) Ouvrage cité.

ciées dans toutes les phases que les affections du cœur. L'hypertrophie de cet organe a été souvent traitée et guérie en toute connaissance de cause, avec la plus grande certitude, quelquefois par des moyens fort simples, et alors que le mal était très-grand.

M. le professeur Cruveilhier rapporte, à l'article hypertrophie du *Dictionnaire de Médecine et de Chirurgie pratiques*, le fait suivant : « Un de ses anciens camarades d'études passait la plus grande partie des jours et une partie des nuits à faire des cartes géographiques. Il devint sujet à des palpitations, d'abord temporaires, puis permanentes. Il en vint au point de ne pouvoir faire quelques pas sans être suffoqué ; on voyait battre son cœur à travers ses vêtements. Il éprouva quelques hémoptysies. On le saignait de temps à autre, toujours avec soulagement, mais ce soulagement était de courte durée. Je lui conseillai de remplacer le travail de cabinet par les occupations de l'arpentage, en évitant de porter lui-même la chaîne, et en marchant à pas très-lents. Il devait se nourrir de laitage, d'œufs, de viande blanche et des aliments que l'on trouve ordinairement à la campagne. Quelle ne fut pas ma surprise de le voir revenir au bout de six mois sans aucune

palpitation ! Depuis cette époque elles n'ont pas reparu. »

Peut-être, chez la dame de Saint-Dié, n'y avait-il pas encore hypertrophie, quoiqu'il y eût gêne et embarras dans la circulation, et cet embarras était capable de produire les accidents morbides que cette dame éprouvait. Je n'ai pas été à même d'ausculter sa poitrine, mais je suis persuadé que l'on peut ressentir dans la région du cœur des douleurs qui simulent l'hypertrophie de cet organe sans qu'il en soit atteint.

En délivant Albert C., dont le cas est cité plus haut, de ses suffocations, de ses douleurs au cœur, par l'amaigrissement, je ne crois pas avoir guéri une hypertrophie du cœur, mais avoir simplement donné à la circulation en général, et spécialement au centre circulatoire, une liberté qui n'existait plus.

— A la fin de l'année 1861, je fus mandé par une dame d'une haute condition, âgée de trente-cinq ans environ, pour diminuer son embonpoint, qu'elle trouvait trop fort. Elle espérait aussi, en devenant moins grosse, être débarrassée de maux de tête qui l'accablaient souvent.

Ensuite elle avait, disait-elle, quelque chose au cœur qui la tourmentait beaucoup, c'était tantôt des palpitations, tantôt une douleur sourde, d'autres fois des douleurs vives et si pénibles par moments, qu'alors elle avait songé à la présence d'un cancer rongeur dans cette partie. Elle avait suivi les conseils de notre honoré doyen, M. le professeur Rayer, qui lui avait ordonné l'usage des ferrugineux et le régime alimentaire tonique pour donner l'abondance et la richesse du sang des menstrues chez cette dame, qui voyait à peine un peu de sang pâle chaque mois, ainsi que cela s'observe chez presque toutes les femmes grasses. Ce professeur, après avoir examiné la région du cœur, avait assuré à cette dame qu'elle n'avait ni hypertrophie, ni anévrisme et encore moins un cancer ; cependant il lui avait conseillé l'usage de la digitale.

Je soumis cette dame au traitement anti-obésique. Elle prit, deux fois par semaine, la teinture de scammonée, les poudres tous les matins, une pilule le soir de chaque jour de constipation. — Elle vécut suivant les prescriptions indiquées par le traitement. — Au bout d'un mois, elle avait perdu de son embonpoint, et elle était déjà mieux, ses maux de tête avaient cessé, ses dou-

leurs au cœur étaient moindres et moins fréquentes, cependant elle en éprouvait encore; mais, au bout du deuxième mois, tous les accidents qui avaient tant inquiété cette dame avaient disparu avec une certaine quantité de graisse qu'il ne m'a pas été donné de préciser. Lors de plusieurs visites que j'ai eu l'honneur de lui faire depuis son traitement, il m'est arrivé de demander à cette dame si elle avait encore songé au cancer du cœur. Elle me répondit à peine, presque avec dédain, ne voulant presque plus admettre qu'elle avait été cruellement tourmentée par l'idée qu'elle était aux prises avec ce mal. Qu'ai-je fait ici? J'ai enlevé la cause de la gêne qui existait dans le centre circulatoire.

On ne peut nier l'influence que peuvent avoir l'obésité, le trop grand embonpoint dans la production et l'entretien des maladies du cœur, quand on a lu, à la page 262, t. XII, année 1816, du *Journal de Médecine, de Chirurgie et de Pharmacie*, par Leroux, Corvisart et Boyer, ce qui suit :

Observation sur une obésité suivie d'une maladie du cœur et de la mort, par M. Dupuytren.

L'illustre chirurgien commence cette observation en disant « que les cas d'obésité ne

sont pas rares; que celui dont il va faire la narration, sans être remarquable par l'extrême développement du tissu adipeux, comme les auteurs en rapportent des exemples, n'en est pas moins intéressant, ne serait-ce qu'à cause de la maladie du cœur qui la suivit, et qu'elle a certainement aggravée et rendue mortelle bien avant l'époque où ces sortes de maladies deviennent telles.

» Le sujet de cette observation s'appelait Marie-Françoise Clay. Elle naquit à Vieille-Église, département du Pas-de-Calais, de parents pauvres. Elle se maria avec un homme qui gagnait sa vie en allant de ville en ville vendre quelques marchandises de bas prix. A trente-six ans, elle était devenue si grasse, qu'elle fut forcée de cesser d'accompagner son mari. Elle se mit à la porte d'une église, où elle mendiait son pain. Elle avait cinq pieds un pouce de hauteur et cinq pieds deux pouces de circonférence mesurés à la taille. Sa tête, petite eu égard au volume de son corps, se perdait au milieu de deux énormes épaules entre lesquelles elle semblait immobile. Son cou avait disparu et ne laissait entre la tête et la poitrine qu'un sillon de plusieurs pouces de profondeur.

» Sa poitrine avait des dimensions énormes. En arrière, les épaules, soulevées par la graisse, formaient deux larges protubérances; les bras étaient tenus éloignés du corps par les deux coussins de graisse qui se trouvaient sous les aisselles.

» Étant ainsi énorme, elle put, pendant plusieurs années, faire environ deux mille pas pour aller de son domicile à l'église où elle se tenait habituellement; mais, à la fin, elle se vit contrainte à rester chez elle, parce qu'elle perdait sa respiration en marchant et était prise de violentes palpitations.

» A quarante ans, elle éprouva des difficultés de respirer, des suffocations et des palpitations très-irrégulières. A ces symptômes se joignirent, au bout de plusieurs mois, une infiltration légère des membres inférieurs et plusieurs crevasses à la peau, par lesquelles une assez grande quantité de sérosité s'écoulait. Elle entra alors dans un hôpital où on lui administra des diurétiques et des purgatifs qui la soulagèrent, mais sa maladie n'en fit pas moins de progrès. Elle fut contrainte d'entrer à l'Hôtel-Dieu, le 17 mars 1816.

» Elle était obligée, pour éviter d'être suffoquée, de se tenir jour et nuit dans une position

presque verticale, assise dans son lit ou sur le bord de son lit, appuyée sur les mains et les pieds par terre.

» Malgré cette position, sa respiration était courte, pénible et comme saccadée ; elle disait éprouver dans le côté gauche de la poitrine des palpitations que son embonpoint ne permettait pas de sentir ; mais son pouls était en même temps tumultueux, ses conjonctives rouges, son nez et ses lèvres livides, son ventre gros , mais sans fluctuations au toucher ; ses membres supérieurs et inférieurs étaient infiltrés, froids et livides.

» La respiration devint plus difficile, l'insomnie complète, le sentiment de suffocation insupportable, et la malade, abandonnant tout à coup les soins qu'elle prenait auparavant de se tenir dans une position favorable à l'exercice de la respiration, périt au bout d'une agonie de plusieurs heures.

» A l'ouverture de son corps, comme pendant sa vie, deux sortes de faits ont été observés, les uns relatifs à l'obésité, et les autres à l'affection qui a terminé les jours de la malade.

» Voici les observations faites sur l'obésité. Le tissu cellulaire graisseux sous-cutané avait les épaisseurs suivantes :

A la poitrine, 2 pouces 6 lignes;

A la région abdominale, 1 pouce;

— pubienne, 4 pouces;

— sacrée postérieure et supérieure, 3 pouces;

A la région coccygienne, 2 pouces;

Aux mamelles, de diamètre, 7 pouces;

— de longueur, 10 pouces;

A la hanche, 4 pouces;

A la hauteur du trochante, 3 pouces;

Au centre de la fesse, 3 pouces.

Le tissu cellulaire sous-cutané offrait plusieurs nuances :

1° Aux paupières et dans quelques autres endroits exempts de graisse, il contenait un peu de sérosité et paraissait d'un tissu très-délicat.

2° Au devant des pubis, sur les hanches, dans l'épaisseur des mamelles, etc., il formait des pelotons de la grosseur d'une noix et qui semblaient s'être accrus dans tous les sens.

» On trouvait, en les examinant avec soin, la même structure que dans les paquets graisseux ordinaires; seulement ils semblaient moins celluleux; mais la graisse ne paraissait pas pour cela déposée dans des cavités visibles,

comme est la sérosité dans les membranes qui l'exhalent.

3° Dans d'autres points, comme sur la ligne médiane de la poitrine, etc., le tissu cellulaire semblait ne s'être accru que dans un sens, et ses cellules, allongées du sternum vers la peau, donnaient aux paquets graisseux une apparence fusiforme très-remarquable.

4° Dans d'autres parties, comme au ventre, aux fesses et ailleurs, ce tissu graisseux avait une apparence fibreuse.

5° Enfin, en continuant la dissection, on trouva dans d'autres parties, autour de certains tendons, un tissu cellulaire également exempt de graisse et de sérosité, et très-remarquable par son extensibilité et la facilité qu'il prêtait aux mouvements de ses parties.

» De ces cinq variété des tissu cellulaire, il en est quatre que l'on rencontre bien constamment dans l'homme sain et dont on peut assigner les régions et les limites : le tissu cellulaire *séreux*, le tissu cellulaire *graisseux*, le tissu cellulaire *fibreux*, et enfin le tissu cellulaire extensible et élastique du voisinage des tendons et de certaines articulations.

» Le tissu adipeux était beaucoup moins abondant au-dessous des aponévroses que sous la

peau; il manquait absolument sous l'aponévrose épicranienne; mais, aux membres supérieurs et sous l'aponévrose du bras et de l'avant-bras, il formait des couches épaisses de deux à trois lignes; aux membres inférieurs, il avait un pouce à la partie interne de la cuisse, et il se réduisait à quelques lignes d'épaisseur à la jambe.

» Il en existait des couches assez épaisses dans l'intervalle des muscles du tronc et de ceux de la cuisse, mais elles étaient moindres aux membres supérieurs.

» Dans certains muscles, la graisse s'insinuait dans l'intervalle des faisceaux des fibres; cependant nul d'entre eux ne paraissait avoir subi la transformation graisseuse.

» Le tissu graisseux était très-abondant autour de toutes les membranes synoviales, mais surtout autour de celles du genou, du pied, du poignet, dans lesquelles il faisait saillie sous forme de languettes longues de plusieurs lignes.

» Parmi les membranes séreuses, il en est une autour de laquelle on n'en a pas trouvé un atome. Il n'en existait ni dans le crâne, ni dans le canal vertébral, dans le tissu cellulaire qui unit l'arachnoïde à la pie-mère, et bien

moins encore dans celui qui l'unit à la dure-mère; il n'en existait pas non plus entre le feuillet séreux et le feuillet fibreux du péricarde, mais on en trouvait une grande quantité à l'origine des gros vaisseaux, à la base et à la surface du cœur, dans les médiastins antérieur et postérieur ; on en trouvait encore entre la plèvre et les parois de la poitrine; et ce qui est assez extraordinaire, c'est qu'il ne correspondait pas aux espaces intercostaux, mais au corps des côtes, le long desquelles il formait une multitude de languettes parmi lesquelles on en observait plusieurs qui avaient un demi-pouce de longueur. Les seuls points de la surface du péritoine qui en fussent dépourvus, étaient ceux par lesquels il touche à la paroi antérieure de l'abdomen, au foie, à la rate, et à l'intestin grêle.

» On en trouvait partout ailleurs, comme entre le péritoine et la partie antérieure du diaphragme ; entre le péritoine et la tunique musculaire de l'estomac et du gros intestin, duquel, en outre, on voyait naître des appendices graisseux de deux pouces de longueur, et de trois quarts de pouce de diamètre; dans l'épiploon gastro-hépatique et surtout dans l'épiploon gastro-calique, qui avait un pouce d'épais-

seur; dans le mésentère, qui en avait près de deux, autour et au devant des reins, de la vessie et du vagin.

» Nulle part on n'en a rencontré entre les membranes muqueuses et les parties osseuses, musculaires ou autres, auxquelles elles sont appliquées, non plus qu'entre les tuniques des artères.

» On n'a trouvé aucun organe qui eût subi de transformation graisseuse, si ce n'est les mamelles, dont le tissu glanduleux avait complétement disparu et avait été remplacé par de la graisse.

» Les muscles, quoique pénétrés par elle dans certains points, n'avaient perdu ni leur couleur, ni leurs caractères; il semblait même, qu'indépendamment de leur augmentation de volume, par l'insinuation de la graisse dans l'intervalle de leurs fibres, ils avaient subi un véritable accroissement de tissu, comme si la nature avait voulu proportionner leur force à la masse qu'ils avaient à mouvoir.

» Telles sont les principales observations que l'on a faites sur l'embonpoint de cette femme.

» Voici celles qui semblent se rapporter à la maladie à laquelle elle a succombé. Le cœur

était volumineux, sans être très-disproportionné ; cette augmentation paraissait tenir surtout au volume des parties gauches de cet organe.

» L'orifice de l'artère aorte était cartilagineux et plus étroit d'un tiers qu'il n'a coutume de l'être, et qu'il ne l'était sur un autre individu, dont le cœur fut comparé au précédent.

» Les poumons contenaient une assez grande quantité de sang et étaient cependant sains et libres d'adhérences. Les cavités droites du cœur contenaient une assez grande quantité de sang, de même que les veines qui s'y rendent.

» La membrane muqueuse des bronches était très-rouge ; il en était de même de celle de l'estomac et de celle de l'intestin grêle.

» Les membres supérieurs et inférieurs, et tout le côté gauche du corps sur lequel la malade avait expiré, s'étaient infiltrés par une assez grande quantité de sérosité, mêlée, dans diverses proportions, à la graisse.

» Il est remarquable qu'on n'a pas trouvé d'épanchement séreux dans le péritoine, dans la plèvre, ou dans le péricarde. »

Il est extraordinaire qu'il n'ait pas été question, dans cette autopsie, de l'état du foie.

Nous avons dit que l'appareil digestif est toujours, chez les personnes trop grasses, dans un état de santé parfaite. On en voit qui se plaignent d'inappétence; peut-être ne mangent-elles pas autant qu'elles le désireraient. Cela tient à la grande quantité d'aliments aqueux et de boissons dont elles se regorgent. L'estomac alors est sans une grande énergie. Dans ce cas les digestions peuvent être longues et laborieuses, ce qui n'empêche pas l'entretien et même l'augmentation de l'embonpoint.

J'ai eu l'occasion de traiter une femme qui était dans ces conditions. Elle était veuve avec trois enfants, elle habitait à Paris, boulevard Beaumarchais. Depuis qu'elle était devenue grasse comme elle l'était, ses digestions se faisaient avec une grande lenteur et péniblement. Elle dormait aussitôt après avoir mangé; elle n'avait pas le courage de travailler et cependant elle était sans fortune.

Elle suivit très-régulièrement le traitement anti-obésique pendant un mois, et au bout de ce

mois, elle avait perdu quinze livres de son poids. Elle se sentit alors capable d'entreprendre un commerce. Elle s'établit marchande de bouillon rue Montmartre, où elle servait elle-même les pratiques, pendant qu'une de ses jeunes filles tenait le comptoir.

Il y avait chez cette personne un trop plein, un état saburral entretenu par les légumes, les soupes et les boissons qu'elle prenait pour son alimentation, et on comprend que le traitement anti-obésique ait été excellent pour les faire disparaître et rétablir la santé et l'énergie.

Beaucoup de personnes surchargées d'embonpoint m'ont dit qu'elles étaient sujettes à vomir souvent le matin, même tous les matins, sans grands efforts; les unes attribuaient leurs vomissements à une quinte de toux; d'autres aux eaux qui leur montaient à la gorge, ou leur tournaient sur le cœur; et toutes prétendaient ne rendre que des glaires et rarement de la bile; et elles éprouvaient ensuite un véritable soulagement, un bien-être qui leur faisait désirer l'arrivée de ce phénomène. On conçoit leur soulagement; c'était du trop plein qui s'en allait ainsi. Mais dans ces glaires n'y avait-il point de la graisse? Je suis porté à le croire.

Voici ce qu'a écrit F.-V. Merat. « Le 15 nivôse an XI, une femme d'environ cinquante ans mourut, à l'hôpital de la Charité, d'une hernie étranglée, le jour même de son arrivée. J'en fis l'ouverture. Je ne fus pas peu surpris de trouver l'estomac et une partie des intestins remplis d'un liquide dans lequel nageaient des morceaux nombreux et d'un volume différent, d'une matière grasse, d'un blanc jaunâtre. En ayant ramassé une quantité suffisante, j'en fis l'analyse au laboratoire de l'École de Médecine, en présence des aides de chimie, et nous reconnûmes tous cette substance pour être de l'adipocire. Il pouvait y en avoir en tout quatre à cinq onces (1). »

Le même auteur dit avoir rencontré dans les recueils un cas où l'adipocire existait également dans l'estomac, puisque le malade en vomit; il est consigné dans le *Journal de Médecine* de Laroque.

Il rapporte le fait d'une fille âgée, de vingt-cinq ans, qui vomissait une matière blanche concrète qui se fondait à l'air.

(1) *Mémoire sur la formation de l'adipocire dans l'homme vivant,* inséré dans les *Mémoires de la société médicale d'émulation,* tome VI, 1806.

— Madame X..., mariée, âgée aujourd'hui d'environ trente-cinq ans, retirée du commerce, blonde, d'un tempérament très-lymphatique, a commencé à engraisser il y a environ dix ans. Actuellement elle est très-grosse pour sa taille, qui est petite. Les parois du ventre, qui est très-proéminent, ont fini par céder à la pression exercée sans cesse de dedans en dehors par la graisse et laissent voir une hernie ombilicale que cette dame porte depuis cinq ans; elle n'est pas encore adhérente; elle a pris peu à peu son volume actuel, qui est celui d'un œuf de poule. Madame X... a toujours joui d'une parfaite santé. Ses digestions se sont toujours bien faites; elle est bien réglée, mais peu et d'un sang pauvre. Il y a environ quatre ans, ses garde-robes, qui étaient ordinairement au nombre de deux ou trois par jour, devinrent si fréquentes qu'elle crut devoir consulter son médecin, pour mettre un terme à cet état de choses, qui ne la faisait pas souffrir, mais qui était fort incommode pour elle. Elle avait régulièrement de sept à huit selles par jour, mais souvent davantage. Elle a compté qu'elle est allée aux lieux d'aisances dix-sept fois dans un seul jour. Ses selles étaient d'autant plus fréquentes qu'elle se don-

nait plus de mouvement; aussi ne pouvait-elle faire une course ou une promenade à pied sans être prise bientôt du besoin d'aller aux lieux d'aisances. Elle le satisfaisait, et une heure après, elle éprouvait encore le même besoin irrésistible, mais sans colique et sans douleurs. Quand elle avait une longue course à faire en voiture ou un voyage en chemin de fer, elle se garnissait convenablement de linge pour recevoir les matières qu'elle était forcée de rendre pendant le trajet. Ce moyen de bandage était d'autant plus facile à employer que chacune de ses selles n'était pas copieuse; la matière étant toujours liquide et jaunâtre et ayant peu d'odeur. Son médecin était le docteur Pichon, praticien de mérite réel, que la mort a enlevé récemment. Sans être broussiste, il croyait encore souvent à l'*irritation* comme cause du désordre à traiter, et ce fut d'après cette idée qu'il ordonna d'abord à madame X..., pour arrêter la diarrhée, de manger des viandes blanches, des œufs et des légumes principalement; de boire de l'eau rougie à ses repas; il lui fit prendre de la tisane de riz, des limonades, des décoctions de cachou, du sirop de coings, du diascordium, des lavements faits avec de l'eau d'amidon, des décoctions dans les-

quelles les opiacés et les astringents de toute sorte furent ajoutés. Plus tard, il ordonna à madame X... de boire un ou deux petits verres de vin de Bordeaux à la fin de ses repas. Il la fit purger plusieurs fois de suite.

Pendant un an consécutif, madame X... ne cessa de se servir des conseils de son médecin sur sa manière de vivre et de se médicamenter, et, au bout de cette année, il n'y avait aucune amélioration dans son état; bien plus, les garde-robes semblaient devenir de plus en plus fréquentes.

Madame X... cessa d'appeler à son aide le docteur Pichon, en qui elle avait une entière confiance, et, pensant que sa guérison était impossible, elle n'eut point recours à d'autres médecins. Depuis lors, depuis trois ans, et jusqu'au moment qu'elle est venue me trouver, elle s'est bornée, comme remède à son infirmité, à manger fort peu de chose la veille et le jour qu'elle avait un grand désir de ne pas aller souvent à la garde-robe, et ce moyen lui réussissait à la condition qu'elle ne prît pas le quart des aliments dont elle avait besoin pour satisfaire sa faim.

Ce fut le 1er juin dernier (1863) que madame X... commença mon traitement. Elle

cessa donc l'usage des légumes, des potages gras, etc., etc., de boire la grande quantité d'eau qu'elle absorbait chaque jour, tant en boisson qu'en tisanes. Elle prit mon régime alimentaire que l'on connaît. Elle but tous les matins la solution d'acide tartrique et de bicarbonate de soude, et deux fois par semaine, à trois ou quatre jours d'intervalle, elle prit, le soir, en se couchant, une pilule de scammonée et de savon, et deux des mêmes pilules le lendemain matin, dès en se levant.

Ces pilules ainsi prises ont produit chaque fois dans la matinée, avant déjeuner, trois, quatre et cinq garde-robes.

Au bout de quinze jours de ce traitement, madame X... avait déjà perdu de son embonpoint et n'était plus poursuivie par des besoins si fréquents d'aller à la garde-robe; et dans la dernière quinzaine de ce même mois, il lui est arrivé d'être une journée sans avoir eu de selle; les autres jours, elle en avait deux ou trois tout au plus, et jamais davantage. C'était une grande amélioration. A la fin de juillet, soixante jours après le commencement du traitement, madame X... ne va plus qu'une fois par jour à la garde-robe; ses matières sont plus consistantes, ont plus de couleur et d'o-

deur que précédemment. Elle a perdu seulement quinze livres de son poids. Sa santé est excellente. Elle cesse le traitement. Le 10 septembre suivant, je me suis informé de l'état de cette dame. Il est toujours le même.

Voilà une diarrhée qui datait de quatre ans et qui a résisté pendant un an à tous les moyens employés par un médecin capable pour la faire cesser, et qui peu à peu s'est en allée sous l'influence du traitement anti-obésique.

On a admis des diarrhées stercorale, nerveuse, bilieuse, muqueuse, séreuse, et des convalescents, dénominations fondées sur la nature des matières, ou sur les symptômes ou les circonstances au milieu desquels les selles trop fréquentes ont lieu; et ces symptômes, et ces circonstances, et la nature particulière des matières fécales qui ont donné lieu à ces divisions sont bien connus des médecins, et les médecins, avec toutes ces connaissances, ne pourraient placer dans une des divisions précitées la diarrhée de madame X..., diarrhée persistant avec une santé parfaite, avec des digestions excellentes, des matières fécales ayant tous les caractères des produits d'une chymification et d'une chylification parfaites, sans

coliques, sans douleurs, sans ténesmes, sans ballonnement du ventre.

Seulement, les matières fécales que rendait madame X... étaient plus liquides qu'elles ne le sont habituellement chez les adultes; elles avaient la consistance et la couleur de celles que rendent les enfants qui vivent du sein de leur nourrice, lesquelles matières abandonnent plus à l'éther que celles du commun des hommes.

Ne pourrait-on pas dire que la diarrhée de madame X... était adipeuse.

Qu'on se rappelle que les animaux gras fientent bien plus souvent que les maigres, et que les matières de ces derniers ont toujours une consistance plus grande que celle des premiers.

Quand on visite des animaux à l'engrais, dans les pâturages de la Normandie, où ils paissent l'herbe en faisant des pas très-lents, si l'on vient à les faire marcher un peu vite, pour voir leur tournure ou leur allure, ils sont pris du besoin de fienter dès les premiers mouvements qu'ils font. Et madame X..., dont nous venons de rapporter l'observation, ne pouvait se promener un quart-d'heure sans éprouver le besoin d'aller à la garde-robe.

Dans les pâturages que nous venons de citer, les éleveurs observent encore assez fréquemment que parmi les animaux à l'engrais, les bœufs ou les vaches, il s'en trouve qui, ayant acquis une grande quantité de graisse, et dont l'engraissement est bientôt terminé, sont pris d'une diarrhée qui ne les fait pas maigrir, mais qui les empêche de mettre en réserve une plus grande quantité de tissu adipeux. Alors que font les éleveurs pour mettre un terme à cet inconvénient? Chaque jour ils envoient chercher dans l'herbage, l'animal atteint de diarrhée et le font placer à l'étable où, pendant cinq ou six heures, il mange du foin, du fourrage sec, puis ils le font reconduire à paître l'herbe de la prairie. Et avec cette seule précaution de lui faire manger chaque jour un peu de foin sec, la diarrhée disparaît bientôt.

Le foin sec que l'animal mange à l'étable provient du même terrain. Il a les mêmes qualités que l'herbe verte qui recouvre les pâturages de la ferme. Il n'en diffère que parce qu'il est sec, qu'il contient moins d'eau que l'herbe verte.

Cela ne donne-t-il pas la clef de ce qu'il faut faire chez une personne très-grasse, qui est affligée de besoins par trop fréquents d'aller à

la garde-robe? Il faut lui donner une alimentation sèche et lui conseiller de peu boire.

— Il est excessivement rare que les personnes qui ont un très-gros ventre n'aient pas le bas des jambes œdématié. Les femmes, à la fin de leur grossesse, présentent quelquefois ce phénomène, qu'on attribue à la compression qu'exerce sur les canaux circulatoires la matrice dont le volume a augmenté par la présence du fœtus. Ne pourrait-on pas dire que la masse de graisse qui occupe l'abdomen des obèses empêche de la même façon la circulation et donne lieu également à l'œdématie des membres inférieurs? Je pense que cela ne doit pas faire le moindre doute; car, aussitôt que dans cette circonstance, il y a diminution du trop grand embonpoint, la stagnation des humeurs dans les parties inférieures des jambes cesse. Ne pourrait-on pas dire encore que ce phénomène morbide est susceptible de se produire, à cause de la gêne que la circulation éprouve dans le système de la veine porte, chez les personnes grasses qui seraient déjà affectées d'une hypertrophie du foie, ou, en d'autres termes, qui auraient déjà le foie gras;

et cette forme d'hépatite chronique ne peut-elle point être occasionnée par une surabondance de graisse dans l'organisme? Je le pense, en admettant que le tissu adipeux trop considérable empêche l'hématose de se faire suffisamment. Larrey père attribue la dégénérescence du foie à la gêne de la circulation et de la respiration (1). A l'appui de ce principe, l'on peut dire que les phthisiques fournissent souvent, à leur mort, des foies gras. Mais comment supposer un foie gras chez une personne d'un très-grand embonpoint, quand on voit que cette affection est constatée toujours dans des cadavres très-maigres? Je pense que l'hépatite chronique peut exister longtemps avant que d'apporter des troubles graves dans la santé. Ce n'est que quand cette affection est portée déjà à un haut degré chez les oies et les ca-

(1) Magendie a dit, d'après des expériences qu'il avait faites, et les auteurs l'ont répété, que sous l'influence d'une alimentation riche en éléments graisseux, les animaux contractaient la maladie du foie gras. Je ne suis pas de cet avis. Que d'animaux vivent d'aliments riches en graisse et en éléments graisseux qui n'ont jamais le foie gras ! Pour procurer une telle affection, il faut joindre à ces aliments ce qu'avaient les animaux qui ont présenté ce phénomène à Magendie, le séjour des caves du Collége de France ou une habitation analogue.

nards, qu'on engraisse dans le but de la leur procurer, qu'ils commencent à maigrir d'ailleurs. Il doit en être ainsi chez les hommes. Il n'est pas étonnant de n'avoir point un grand nombre d'autopsies avec une hypertrophie du foie chez des sujets gras, car c'est une affection chronique qui ne fait, par conséquent, périr qu'à la longue et qu'en apportant un trouble dans l'organisme en général, et spécialement dans les fonctions digestives, pendant lequel trouble l'amaigrissement se produit.

Voici ce que je puis rapporter. : en l'année 1829, étant chirurgien élève à l'hôpital militaire d'instruction du Val-de-Grâce, j'étais alors adjoint au chef des travaux anatomiques. Mes occupations me retenaient la plus grande partie de la journée à l'amphithéâtre. Broussais vint m'y prendre une après-midi, pour aller faire une autopsie avec lui, quai Malaquais. Une dame d'une grande famille y était morte, âgée seulement de vingt-six à vingt-sept ans. Sa mère avait succombé, au même âge, d'une affection qui ne fut pas bien constatée. Les parents de la défunte voulaient faire consigner dans un procès-verbal d'autopsie, qu'elle n'avait pas péri par suite d'une maladie héréditaire. Deux professeurs de la Faculté de mé-

decine se trouvèrent là, réunis à Broussais. Cayol en était un. Le médecin ordinaire de la défunte, qui était aussi présent, nous raconta que sa cliente s'était plainte, l'année précédente, d'une maladie de l'utérus qui avait cédé aux émissions sanguines, et spécialement à des applications réitérées de sangsues, puis que cette dame avait été prendre les bains de mer à Dieppe, dont elle s'était parfaitement bien trouvée. A la fin de l'hiver qui suivit la saison des bains, elle fut prise d'accidents pour lesquels Broussais avait été appelé en consultation. Le traitement anti-phlogistique avec ses armes les plus puissantes, la saignée par la lancette et les sangsues n'empêchèrent pas une affreuse catastrophe : après quelques jours de souffrances, madame X... expira.

A notre arrivée, la morte était encore dans son lit. Aidé d'un serviteur de la maison, je la plaçai sur une table toute préparée pour l'autopsie dans la chambre, et je me souviens de toute la peine que nous eûmes, à deux, de faire ce transport, tant le cadavre était pesant, et une des choses qui me frapppèrent le plus, ce fut la couche de tissu graisseux que j'eus à couper pour découvrir les côtes, car cette dame avait un très-fort embonpoint et ne présentait

rien d'anormal extérieurement qu'une infiltration des membres inférieurs. L'autopsie fut faite très-minutieusement. L'axe cérébro-spinal fut trouvé sain, ainsi que les organes pectoraux. Dans l'abdomen, on constata que la matrice était engorgée et plus grosse qu'à l'état normal, sans être le siége d'aucune trace inflammatoire.

J'ouvris le tube digestif dans toute sa longueur. Point de traces de lésions organiques dans l'estomac et le gros intestin. Quelques taches rouges, brunes, furent constatées dans l'intestin grêle. C'est alors que Broussais dit : « Voilà mon entérite. »

Et les deux professeurs de la Faculté de se récrier, de dire qu'ils ne pouvaient admettre que ces taches rouges, brunes, eussent pu amener la mort.

On passa au foie. J'en divisai un des lobes, et il resta sur la lame du couteau une couche de graisse considérable. J'appliquai un morceau de papier blanc contre un des bords que je venais de trancher, et ce papier présenta une tache de la nature de celle qu'y produit un corps huileux. Alors Cayol et son collègue de la Faculté prétendirent que la cause de la mort ne devait pas être placée dans l'intestin, mais bien dans le foie qui, ici était évidemment

gras. Je quittai ces messieurs, qui n'étaient pas d'accord au moment de mon départ.

Voilà un fait bien constaté d'hypertrophie du foie chez une personne ayant un très-fort embonpoint, qu'elle aurait certainement perdu si elle eût été plus longtemps malade.

— J'ai eu l'occasion de traiter une dame pour son trop grand embonpoint, qui se plaignait d'avoir de temps en temps des coliques hépatiques que son médecin attribuait à des calculs biliaires. Je lui fis suivre le traitement anti-obésique, ne voyant pas qu'il pût aggraver les accidents qu'elle éprouvait du côté du foie; mais, je l'avoue, je le fis sans bien me rendre compte alors de quoi sont, en grande partie, composés les calculs biliaires et dans quelles conditions leur développement est favorisé. Par l'effet du traitement anti-obésique, cette dame maigrit, et, avec la perte de son trop grand embonpoint, elle n'eut plus d'accès de coliques hépatiques.

Depuis, je me suis demandé si, en enlevant la trop grande quantité de tissu adipeux qui encombrait l'organisme chez cette dame, je n'ai pas fait disparaître les causes qui produisaient les calculs. Ces causes sont le plus souvent celles de l'hypertrophie du foie, dont la principale

est une gêne dans la circulation et dans la respiration; et, dans ce trouble fonctionnel de la vie, le sang revient des poumons sans être assez oxygéné, et celui que l'on recueille alors dans le système de la veine porte est plus huileux que de coutume, et les calculs biliaires sont en grande partie composés de matière grasse, la cholesterine.

On conçoit qu'en faisant cesser la gêne de la respiration et de la circulation, qui est occasionnée par la trop grande masse de tissu adipeux qui se trouve dans l'organisme, on fasse également disparaître la cause des coliques hépatiques des obèses.

— Parmi les infirmités qu'occasionne très-souvent le trop grand embonpoint, il faut ranger la stérilité. C'est un fait constaté non-seulement dans l'espèce humaine, mais encore chez les femelles de tous les autres animaux.

Les végétaux mêmes peuvent perdre leur fertilité par une surabondance de graisse. La plante placée dans un terrain cultivé, où elle trouve une surabondance de nourriture, devient stérile parce que ses étamines se transforment en pétales, ce qui donne des fleurs doubles.

Pour qu'une femme soit apte à la conception, il est en général nécessaire qu'elle soit *réglée,* c'est-à-dire qu'elle perde chaque mois une certaine quantité de sang; et il est constaté que les femmes maigres, qui sont presque toujours fertiles, perdent beaucoup plus de sang que les femmes grasses. Leur époque critique mensuelle dure dix, huit, sept, six ou cinq jours, et les femmes grasses ne perdent que très-peu de sang pendant un, deux ou trois jours au plus.

Les femmes qui à beaucoup d'embonpoint joignent un grand développement du système musculaire, perdent chaque mois une quantité normale de sang, et d'une bonne nature; mais le peu de sang que perdent celles qui sont simplement grasses est *pauvre*, très-aqueux, peu riche en fibrine. Chez quelques-unes, cette perte est blanche. Nous l'avons dit : la surabondance du tissu adipeux entraîne donc avec elle un état organique impropre à la génération chez la femme. Hippocrate, en parlant des Scythes, dit « queleurs femmes sont mal *réglées*, l'écoulement menstruel est peu régulier, peu abondant, et séparé par de longs intervalles. Cela tient à l'excès d'embonpoint qu'elles possèdent. La graisse pèse sur la ma-

trice, en ferme l'entrée de manière qu'elle ne peut plus admettre la semence.

» La preuve, ajoute-t-il, que c'est bien le trop grand embonpoint qui est la cause de la stérilité dont elles sont en général atteintes, c'est qu'aussitôt que leurs esclaves femelles qui sont maigres ont commerce avec un homme, elles deviennent enceintes (1). »

Diminuer l'embonpoint des femmes grasses et stériles, c'est donc les placer dans une condition favorable à la conception.

J'ai vu plusieurs cas qui viennent à l'appui de ce précepte.

— Au mois d'août de l'année 1851, madame M., artiste lyrique au théâtre de Perpignan, réclama mes soins pour son trop grand embonpoint. Elle était d'une petite taille et pesait cent soixante-quinze livres. Toutes les parties de son corps étaient démesurément grosses, elle avait le bas des jambes engorgé, elle était fort oppressée. Elle était menacée de quitter sa carrière de chanteuse, son seul moyen d'existence. Je lui fis prendre mon traitement physiologique et médical, et après l'avoir suivi

(1) *Œuvres d'Hippocrate*, traduction de M. Littré. T. II, page, 77.

pendant deux mois, elle m'écrivit le 9 octobre que ce traitement avait opéré d'une manière très-satisfaisante, que ses jambes n'étaient plus enflées, que sa marche était plus légère et qu'elle n'avait plus d'oppression. Elle ne pouvait me préciser de combien elle avait maigri, parce qu'elle n'avait point eu l'occasion de se peser, mais qu'elle avait considérablement diminué, ce qu'elle avait constaté par son corset, qu'elle avait été obligée de faire rétrécir, et par ses robes, dont elle avait fait diminuer la largeur et la longueur.

L'année suivante, elle était engagée au théâtre de Lille, d'où elle m'écrivit : « Il se pourrait qu'après avoir perdu mon grand embonpoint, il me serait survenu quelque chose à quoi je ne songeais pas le moins du monde. Je me crois enceinte. » Le 13 octobre, elle me fit part de sa grossesse, qui datait alors de huit mois.

— En l'année 1861, au mois de juin, madame X., fille d'un grand compositeur de musique, âgée de vingt-deux ans, artiste lyrique, mariée depuis deux ans, vient me trouver pour diminuer son trop grand embonpoint. Elle a

toujours été très-grosse, mais pendant un séjour de quinze mois à Constantinople, où elle a eu un engagement, elle engraissa beaucoup. Elle revint passer une saison à Florence, où elle perdit un peu de cet embonpoint, qui a augmenté depuis. Aujourd'hui elle pèse deux cent quarante livres; elle est grande, peu oppressée, mais ses seins et son ventre, démesurément développés, la gênent considérablement, et pour peu que l'embonpoint dont elle est surchargée augmente, elle sera obligée de quitter le théâtre.

Elle se mit à mon régime alimentaire et au traitement anti-obésique, qu'elle suivit pendant deux mois à Meudon, qu'elle habitait alors, et qu'elle quitta pour aller prendre un engagement au théâtre de Bilbao (Espagne). Là, pendant un mois encore, elle suivit mes indications, mais elle fut obligée de les cesser au bout de ce mois. Elle avait perdu, pendant ces trois mois de traitement, quarante livres de graisse; mais elle se trouva enceinte, et depuis elle a eu plusieurs grossesses. Je dis plusieurs grossesses, car je ne suis pas certain qu'elle ait mis au monde un seul de ses enfants à terme.

Cela m'amène à rappeler que les femmes très-grasses sont plus sujettes à l'avortement

que celles qui sont maigres ; que leur accouchement présente plus de difficultés que chez ces dernières, qui sont également meilleures nourrices que les grosses femmes.

Toutes ces considérations doivent donc engager une jeune femme stérile, très-grasse, à diminuer son embonpoint, si elle désire avoir des enfants.

— L'embonpoint outré chez les hommes peut entraîner l'impuissance : 1° Par une cause mécanique, c'est-à-dire que l'abdomen peut atteindre un développement assez grand pour empêcher un rapprochement avec la femme, surtout lorsque le tissu adipeux s'accumule d'une manière extraordinaire à la région du pubis, ainsi que nous en avons cité plusieurs exemples. Des hommes m'ont dit avoir recouvré la possibilité de se livrer de nouveau au coït après avoir perdu leur gros ventre.

2° L'obésité, la surabondance de graisse dans l'organisme, sont encore une cause d'impuissance plus ou moins complète.

Les hommes d'une constitution sanguine ou qui ont un embonpoint normal, sont plus

aptes au coït que ceux qui sont très-gras. Les cas d'anaphrodisie plus ou moins complète sont presque endémiques en Orient, en Égypte, dans les Indes-Orientales, dans l'Amérique inter-tropicale, dont la plupart des habitants sont surchargés de graisse. Hippocrate cite ceux de Phase, pays marécageux, où les hommes étaient mous, gonflés de lymphe, comme étant presque tous impuissants; beaucoup se croyaient métamorphosés en femmes dont ils prenaient les habits.

En France, il est rare qu'un médecin soit consulté par un homme d'un embonpoint normal, pour recouvrer une virilité perdue plus ou moins complétement. Tandis qu'il est assez commun que les hommes surchargés d'embonpoint se plaignent d'un tel accident.

On a des exemples d'enfants atteints d'une obésité qu'ils ont conservée en avançant en âge et qui sont restés anaphrodites toute leur vie.

La force virile se perd au fur et à mesure que l'homme prend de l'embonpoint, et j'ai vu des hommes de trente ans, obèses, chez lesquels les érections du membre viril étaient éteintes.

Hippocrate et les savants voyageurs qui ont parlé des contrées où les anaphrodites sont en

très-grand nombre, en ont attribué la cause à l'influence du climat. Cette influence est réelle, mais elle n'agit pas seule ici. Il est important de remarquer que ces mêmes habitants se nourrissent principalement de légumes, de riz et de fruits, et qu'ils boivent beaucoup d'eau; et c'est un genre de nourriture qui, comme nous l'avons vu, favorise le développement de la graisse.

L'impuissance est donc entretenue par l'humidité, par les liquides, par une alimentation végétale, qui produisent le trop grand embonpoint.

Nous avons donc l'indication pour la détruire, c'est en ordonnant le régime animal, le régime anti-obésique et en débarrassant le corps du tissu adipeux qui y est en trop grande abondance. Et cette indication, j'ai eu souvent occasion de la mettre en pratique. Des hommes impuissants depuis plusieurs années ont recouvré la faculté d'être père en perdant leur trop grand embonpoint. Je citerai, entre plusieurs cas, celui d'un propriétaire, ancien huissier à Paris, qui a pu cohabiter avec sa femme et la féconder après douze ans d'une impuissance complète.

Mais ce qui ne manque jamais d'arriver, c'est qu'un homme, qui n'est pas vieux et que

l'on a délivré seulement de quinze livres de graisse, vous dira toujours qu'il reste étonné du changement avantageux qui s'est opéré dans ses facultés viriles depuis qu'il a maigri.

— Je crois pouvoir avancer, sans craindre de me tromper, que toutes les femmes trop grasses sont affectées de flueurs blanches, de leucorrhée chronique. On sera disposé à le croire, quand on se rappellera que le tempérament lymphatique est toujours inhérent à la constitution où prédomine le système adipeux. Ces pertes blanches ont pour inconvénient le plus simple, de baigner sans cesse les cuisses de la femme, d'y occasionner des excoriations, de troubler les fonctions digestives, de décomposer les traits du visage. Elles peuvent produire des ulcérations des parties de la génération, des relâchements du vagin, des abaissements de l'utérus, et mettre quelquefois la femme, ainsi malade, dans le cas de communiquer des urétrites à l'homme qui cohabiterait avec elle. Les moyens employés ordinairement pour combattre ces accidents ne sont jamais suivis d'un succès complet, à cause de l'obésité, de la sura-

bondance de graisse qui produit le désordre; on peut alors croire que toutes les femmes obèses que j'ai fait maigrir ont vu leurs pertes blanches diminuer au fur et à mesure qu'elles perdaient de leur embonpoint. Beaucoup en ont été complétement débarrassées.

— Un grand nombre de femmes, parmi celles que j'ai traitées pour le trop grand embonpoint, se sont plaintes d'avoir un engorgement de l'utérus, ou un abaissement, ou un déplacement de cet organe; d'où provenaient des tiraillements dans les flancs et les reins, des douleurs dans le bas-ventre, un poids sur le fondement, et une grande fatigue dans la marche. Pour combattre ces accidents, elles portaient des ceintures hypogastriques que leur avaient conseillées ou leurs sages-femmes ou leurs médecins.

Ces accidents ne peuvent-ils point, dans un grand nombre de cas, être occasionnés par la masse de graisse qui se trouve dans la cavité abdominale; je suis certain qu'il en a été ainsi chez plusieurs des femmes que j'ai fait maigrir, car elles en ont été débarrassées en perdant leur gros ventre.

— Dans le courant de l'année 1853, la dame d'un riche propriétaire du département de Seine-et-Oise vint me consulter. Elle était âgée de vingt-trois ans, mariée depuis six ans; elle a eu un enfant quinze mois après son mariage; depuis elle n'a plus eu de grossesses, mais elle a considérablement engraissé. Elle est d'une taille élevée et elle pèse deux cent quarante-deux livres. Parmi les inconvénients qui s'attachent à sa grosse corpulence, elle en a un qui fait son désespoir.

Depuis sa couche, elle n'a pas été bien réglée. Ses menstrues lui sont venues d'abord très-irrégulièrement, sans être abondantes mais persistant, dans les premiers temps, huit jours, une autre fois quinze jours, puis un mois; ensuite elles ne reparaissaient qu'à une époque fort éloignée. Enfin madame X. resta six mois sans perdre de sang, et pendant six mois elle tacha sans cesse son linge en rouge.

Pour la délivrer de cette véritable infirmité, elle a suivi les prescriptions de plusieurs médecins de sa localité et de Paris. Il a été bien constaté que les organes génito-urinaires étaient parfaitement sains, que l'utérus était seulement un peu engorgé. Elle a pris des astringents à l'intérieur et à l'extérieur; on lui

a fait suivre le régime que l'on donne dans l'anémie, l'alimentation tonique et les ferrugineux, et rien n'a modifié son état.

On a fini par songer à la présence d'un polype naissant dans la matrice.

Je soumis cette dame au traitement antiobésique qu'elle suivit très-sévèrement pendant quatre mois ; dans cet espace de temps, elle ne cessa de maigrir peu à peu, et elle arriva à perdre cinquante livres de graisse.

Au bout de cinq ou six semaines du traitement, le sang s'était arrêté. Les règles reparurent de nouveau à trente jours de distance avec un sang de bonne nature, et une durée ordinaire de cinq ou six jours.

Madame X. cessa l'usage du traitement.

Trois ans après, son mari vint me trouver et me dit que sa femme perdait de nouveau du sang pendant un mois, deux mois, et restait ensuite le même espace de temps sans voir ses règles. Il venait me demander les secours d'un traitement qui lui avait bien réussi dans le temps. Il ajouta que sa femme avait repris de l'embonpoint, cependant qu'elle n'était pas arrivée au poids qu'elle avait eu.

Deux mois du même traitement suffirent pour lui faire perdre quinze livres de graisse

et la débarrasser encore une fois de ses pertes continuelles. Je la mettais également à l'abri des maux de tête qui la faisaient souvent souffrir quand il y avait un retard dans l'arrivée de ses règles, et ces retards étaient très-longs, comme nous l'avons vu.

A l'occasion de ce second rétablissement de sa santé, madame X..., qui habite non loin de Paris, craignant que les accidents auxquels elle était sujette ne revinssent par sa négligence, et supposant que je pourrais les prévoir et reconnaître quand elle en serait menacée, me demanda à m'engager à lui donner des soins régulièrement chaque année; et cela a lieu depuis sept ans. Quand je m'aperçois, par quelques douleurs, par quelques lourdeurs à la tête, par la coloration plus forte du visage, que madame X... devient gênée, incommodée par le trop plein qui est chez elle, je l'engage à se condamner pendant un mois au traitement anti-obésique. Une petite diminution dans le poids arrive et la santé ne devient que meilleure. Et il n'y a pas de dérangement dans les régles.

Madame X... n'est pas obèse dans l'acception du mot; elle est aussi très-musclée; elle a un estomac de première force et elle mange consi-

dérablement. On conçoit qu'ainsi constituée, elle craigne d'engraisser de nouveau en vivant toujours à la campagne, où les principaux soins de son mari consistent, avant tout, à ce que sa table soit copieusement servie par les produits de la chasse de son parc, de la pêche de ses étangs, de sa basse-cour et de ses jardins, qui sont cultivés avec tous les soins intelligents que peut fournir aujourd'hui l'horticulture.

— Dans le courant du mois de septembre de l'année 1861, M. X., âgé de trente-quatre ans environ, d'un tempérament lymphatique, de la taille de cinq pieds deux pouces, d'une condition aisée, habitant le midi de la France, vint à Paris me consulter pour son embonpoint, qu'il trouvait trop considérable. A l'inspection de son corps, je constatai d'abord une surabondance de graisse (il pesait environ deux cents livres, poids considérable pour sa taille) qui se faisait remarquer par son exubérance sur certains points, comme aux seins et au pubis, dont la peau, distendue par une masse de tissu adipeux, recouvrait la verge au point que le gland seul était visible. Le scrotum était le

siége d'une maladie dartreuse. Tout le corps, y compris les membres, présentait des signes d'eczéma pustuleux.

Ayant découvert le gland, aucune ulcération ni trace d'ulcération ne s'offrit à mes yeux; mais une goutte de liquide se présenta au méat urinaire quand j'eus exercé une pression continuée d'arrière en avant sur le trajet du canal de l'urètre. Ce malade était oppressé aussitôt qu'il marchait vite ou longtemps. Ses fonctions digestives se faisaient bien.

Dans cette entrevue, il fut seulement question de la diminution du trop grand embonpoint qui le gênait considérablement.

M. X. s'en retourna dans son pays, où il suivit le traitement anti-obésique. Il prit les poudres dans le verre d'eau sucrée tous les matins, et, deux fois par semaine, une dose de scammonée, soit en liqueur, soit en pilules. Son régime alimentaire fut anti-obésique.

Le 9 novembre 1861, il m'annonça qu'il était très-content du résultat du traitement, qu'il avait perdu de son embonpoint, qu'il était plus alerte, plus fort. C'est alors qu'il me demanda à le délivrer de ses autres maux, s'il était possible, d'abord de son écoulement qui faisait la désolation de sa vie. Le chagrin qu'il m'en a

exprimé longuement dans ses lettres est une preuve de cette désolation.

Je m'occupai donc de son écoulement. Je lui demandai les détails qu'il aurait à me donner sous ce rapport.

Il m'écrivit que cette maladie datait de quatorze ans; qu'il avait employé, pour la guérir, un traitement mercuriel et des dépuratifs sous toutes les formes; qu'il s'était mis à un régime rafraîchissant pendant longtemps; qu'il avait usé du copahu, du cubèbe et de toutes les injections connues et indiquées pour couper cette gonorrhée, et cela d'après les indications et les conseils des médecins les plus en renom, qu'il était venu consulter à Paris et avec lesquels il avait été en correspondance, et tout cela en vain. Il avait cessé depuis longtemps tout espèce de remède. Il me déclarait que je me trouverais fort embarrassé si je voulais lui prescrire quelque remède qu'il n'eût pas déjà pris.

« Ayant le prépuce très-long, il en résulte, me dit-il dans une de ses lettres, que lorsque je découvre le gland pour uriner, la pression du prépuce sur la verge produit une sorte d'étranglement qui me cause de la douleur au sommet du canal et au bout du gland au moment de l'émission de l'urine. Je pisse avec mollesse

et en arrosoir, et, quand je finis, j'éprouve une douleur vive qui persiste encore une ou deux minutes après. Souvent, lorsque j'urine, je sens mon canal dur et tendu.

» J'éprouve une perte aussitôt que j'entre en érection et sans que je me trouve en contact avec une femme. Mes érections ne sont pas franches. Lorsque j'accomplis l'acte du coït, la sensation est un mélange de plaisir et de douleur, mais cette dernière l'emportant sur l'autre. Le sperme sort avec une sorte de difficulté et comme étranglé au passage, et il continue de couler encore longtemps après l'accomplissement de l'acte. J'éprouve toujours quelques douleurs dans les organes urinaires, mais elles ont été telles, il y a quelques années, que le soir, en me mettant au lit, après avoir uriné, je m'étendais naturellement; seulement je ployais la jambe droite, de manière à ce que le genou fût dans une position perpendiculaire et le talon joignant la fesse ; de cette manière, la chaleur du canal se dissipait graduellement et je m'endormais. Je buvais aussi énormément d'eau pour éteindre cette ardeur, et alors j'étais obligé de me lever souvent pour pisser. »

Pour combattre cette maladie, je ne fis point

cesser le traitement anti-obésique à M. X. Il continua de prendre tous les matins les poudres dans le verre d'eau, et, deux fois par semaine, une dose de scammonée. Pour son premier déjeuner, il prenait une demi-tasse de café noir sucré avec une biscote ; à son dîner à midi et au souper, il suivait les prescriptions du régime. Il buvait près d'un litre de vin par jour presque sans eau, et une demi-tasse de café noir avec un peu moins d'un petit verre d'eau-de-vie, après son dîner, à midi. Je lui prescrivis de prendre trois fois par jour des injections avec de l'eau blanche laudanisée, mais dans laquelle le sous-acétate de plomb entrait en quantité très-minime (cinquante centigrammes pour cent vingt-cinq grammes d'eau). Pensant que la prostate et les vésicules séminales n'avaient pu se soustraire à l'inflammation qui, depuis quatorze ans, avait son siége dans le canal de l'urètre, je prescrivis des quarts de lavement froid avec de l'eau simple, deux ou trois fois par jour, mais exactement soir et matin, en employant les moyens favorables pour les conserver. J'engageai M. X. à ne pas cesser de voir des femmes de temps en temps. Il m'écrivit alors : « Je me suis abstenu pendant un mois de femmes, de vin, de liqueur et de café, et,

malgré cette sobriété ou plutôt cette abstinence, la maladie des voies urinaires, qui s'était sensiblement améliorée, a paru avoir augmenté d'intensité pendant ce temps, jointes à cela des pesanteurs et comme une gêne dans le bas-ventre. »

Le 12 décembre de la même année, il m'annonça qu'il avait considérablement perdu de son embonpoint, et que l'écoulement avait presque entièrement disparu. Seulement, le matin, quand je presse le canal, me disait-il, il en sort une petite goutte blanche comme du lait, mais sans consistance. Il y a toujours des douleurs dans le canal qui ont souvent leur retentissement jusque dans l'anus.

Le 1er mars 1862, il m'annonce que l'écoulement est à peu près terminé, et quelque temps après, qu'il a complétement disparu, seulement qu'il a de temps en temps des douleurs dans les voies génito-urinaires, que je considérai comme rhumatismales, et qui par conséquent demandaient un tout autre remède comme celui des eaux minérales, spécialement recommandées pour ces sortes d'affections. Le traitement anti-obésique, qu'il n'avait pas discontinué, l'avait fait maigrir de plus de cinquante livres.

M. X., qui est doué d'une grande instruction, et qui depuis quatorze ans était sans cesse occupé à étudier toutes les phases qu'éprouvait cette gonorrhée qui faisait son désespoir, mérite qu'on tienne compte, jusqu'à un certain point, de ce qu'il dit relativement à cette affection. Il m'a assuré que sa guérison est due aux quarts de lavements froids. « Je bénirai toujours, m'a-t-il écrit, le conseil que vous m'avez donné de faire usage des quarts de lavements. Sous l'influence de ce remède, j'ai vu mon gland être moins rouge et reprendre sa couleur normale et naturelle. »

C'est ainsi que je l'ai dit, parce que je ne croyais pas la prostate, les vésicules séminales et les conduits éjaculateurs parfaitement sains, que j'ai ordonné ces quarts de lavements. Évidemment le mieux reconnu par le malade dans l'état de son gland, était l'indice du mieux qui se passait du côté du col de la vessie.

Je n'ai pas ordonné, dans cette circonstance, d'autres injections que celles indiquées plus haut, et l'on a vu qu'elles étaient plutôt calmantes qu'astringentes. Je n'ai point conseillé à l'intérieur de remède anti-gonorrhéique.

On sait le genre de médication (anti-obési-

que), et le régime alimentaire que suivait M. X., et son écoulement a cessé.

M. X. continua les quarts de lavements, dont il se trouva toujours parfaitement. Il est allé jusqu'à leur attribuer la cause directe des érections plus franches, plus énergiques qui lui sont revenues par la suite.

On doit attribuer aux modifications que le traitement anti-obésique a apportées dans l'organisme de M. X., la cause première de la guérison d'une gonorrhée qui, pendant quatorze ans, avait résisté à tous les remèdes que la médecine possède contre cette maladie ! On doit être porté à le croire, lorsqu'on voit le peu de médication directe que j'ai employée contre elle et qui l'a fait cesser ; mais M. X. avait perdu cinquante livres de son poids, et cette opération n'avait pas pu se faire sans une grande épuration des humeurs.

D'après cela, s'il arrivait que l'on eût affaire à un de ces écoulements interminables, malgré l'emploi des remèdes indiqués, et que cet écoulement existât chez un sujet d'un tempérament très-lymphatique, avec un grand embonpoint, je crois que l'on devrait avoir recours au traitement anti-obésique.

Du reste, cette idée de modifier l'organisme,

la constitution, pour guérir un écoulement rebelle chez les personnes lymphatiques, n'est pas nouvelle. Tous les médecins l'ont mise en pratique, mais peut-être pas assez sévèrement. Ils n'ont pas employé tous les moyens voulus pour y arriver. Ont-ils, par exemple, défendu à leurs malades de manger beaucoup de potage, dont sont grands partisans les lymphatiques, quand ils ne devraient jamais en prendre. Leur ont-ils défendu de boire beaucoup d'eau et de manger des légumes aqueux? Et lors même que le régime alimentaire eût été convenablement prescrit, a-t-il été exactement suivi, et assez longtemps, pour obtenir la modification nécessaire dans le tempérament. L'on arrive beaucoup plus sûrement en se faisant aider de la médication anti-obésique.

— La graisse peut s'accumuler dans l'abdomen, sous forme de tumeur, et y occasionner ainsi de grands troubles dans la santé. Portal attribue (1) la cause de la mort d'une femme

(1) *Observations sur la nature et le traitement de plusieurs maladies.*

à une tumeur graisseuse qu'elle avait dans l'épiploon. Il a fait la même constatation chez un enfant, mort également avec une tumeur graisseuse dans l'épiploon.

Si le plus souvent ces tumeurs, qui sont assez fréquentes, n'ont point d'aussi graves inconvénients, on doit du moins admettre qu'elles peuvent avoir ceux inhérents à la présence du fœtus chez la femme enceinte; et, nous l'avons déjà dit, c'est le plus souvent à la pression qu'exerce l'enfant sur les vaisseaux sanguins et lymphatiques que l'on attribue l'œdème, les varices, etc., que l'on observe aux membres inférieurs des femmes grosses, qui sont débarrassées de ces phénomènes morbides à l'époque de l'accouchement.

A l'autopsie de Louis XVIII, roi de France, qui était obèse, on trouva dans le duplicata du mésentère, une tumeur stéatomateuse assez considérable. Et depuis nombre d'années ce prince avait les jambes œdématiées, variqueuses. A la longue, la stagnation des humeurs dans ces parties y avait apporté un trouble tel que, à sa mort, on trouva les deux jambes, depuis les genoux jusqu'à l'extrémité des pieds, présentant une substance lardacée, jaune, dans laquelle les tissus cellulaire, mus-

culeux et même osseux étaient confondus (1).

Lorsque l'œdème des membres inférieurs ne cesse pas avec la diminution de l'embonpoint, l'on doit diagnostiquer une maladie du cœur très-avancée ou une affection du foie incurable.

— La prédominance du ventre, chez les très-jeunes enfants, est sans contredit une des causes de la fréquence de la hernie ombilicale que l'on rencontre chez eux. De même, cette infirmité est très-commune sur les adultes dont le ventre est très-développé, ainsi que cela a lieu chez les obèses. Qu'elle ait son siége dans l'anneau lui-même ou dans son voisinage, l'exomphale est toujours difficile à contenir, et le plus souvent ne fait qu'augmenter. Les personnes très-grasses qui en sont affectées sont déjà oppressées, et si elles viennent à appliquer un bandage sur la hernie, la compression que ce dernier exerce provoque un surcroît de gêne dans la respiration, ce qui est intolérable pour quelques malades, qui pré-

(1) *Sépultures nationales*, par Legrand d'Aussi, membre de l'Institut. 1 vol. in-8°.

fèrent contenir la hernie seulement au fur et à mesure qu'elle se développe, que de la comprimer de manière à empêcher son développement.

Et la cause de ce développement, qui est la graisse agissant sans cesse, produit des hernies de toutes les grosseurs et de toutes les formes ; on en a vu qui pesaient jusqu'à vingt livres.

Arnaud, dans ses *Mémoires de chirurgie* (1) rapporte l'opération que fit, en 1718, le chirurgien Rhotonet, et qui le rendit célèbre. Le paquet de graisse qu'il enleva pesait huit livres treize onces.

Les hernies ombilicales sont bientôt adhérentes ; si leur étranglement est rare, il est plus dangereux que dans les autres hernies abdominales ; de plus, elles sont sujettes à s'enflammer et à donner lieu à une suppuration interminable.

Il y a donc beaucoup de raisons pour employer tous les moyens possibles pour les combattre dès leur apparition et les empêcher de grandir et de devenir adhérentes.

On ne peut pas avoir la prétention de guérir chez un adulte une hernie ombilicale occa-

(1) Deuxième partie, page 416.

sionnée par l'obésité, en faisant cesser cette dernière affection, mais on peut arriver à en empêcher la marche toujours croissante, et même à la réduire à de très-petites proportions.

Dans le courant du mois de mai 1861, je fus appelé près de M. X., pour diminuer son embonpoint. Il avait le ventre très-proéminent. Je le fis déshabiller pour voir la hernie ombilicale multilobée dont il était porteur. Son bandagiste lui avait appliqué, directement sur l'ombilic, un petit bandage un peu plus grand qu'une pièce de cinq francs, tenu en place par un ressort qui allait prendre son point d'appui dans le dos, comme le fait le bandage anglais sans sous-cuisse, employé pour la hernie inguinale. Cette hernie ombilicale multilobée n'avait pas son siége dans l'anneau, mais bien autour, dans des éraillures de la ligne blanche, de sorte que le moyen contentif, mal appliqué, ne contenait qu'une partie de ces hernies, qui faisaient saillie à l'entour.

J'enlevai pour toujours ce moyen plutôt dangereux qu'utile, et le fis remplacer provisoirement par une ceinture simple, en attendant le temps nécessaire pour en faire une avec une pelote, et je donnai mes indications pour que cette dernière ne fût que modérément

bombée ; car lorsqu'elle l'est trop, elle empêche l'effet désiré et favorise l'augmentation du mal en agrandissant l'éraillement de la ligne blanche.

Cette personne perdit beaucoup de son ventre, dont la diminution était facilement constatée par les boucles de la ceinture, qu'il fallait rapprocher de temps en temps. Je la visitai six ou huit mois après qu'elle avait cessé l'usage du traitement anti-obésique. Sa hernie multiple, qui était contenue plus facilement que quand elle était grosse, me parut avoir beaucoup diminué. Les bosselures qui faisaient, avant la diminution du ventre, une forte saillie lors de la position verticale du corps, se tenaient alors, à peu de chose près, au niveau des parois abdominales.

Le traitement anti-obésique est donc d'un grand secours pour combattre le développement, et même pour amener une diminution d'une hernie ombilicale, chez une personne qui a un très-gros embonpoint.

Je dirai, à cette occasion, qu'il est toujours important de visiter l'anneau ombidical des personnes qui ont le ventre très-développé, car il arrive que des hernies y existent sans que les personnes qui les portent s'en doutent. Et cette

visite doit être faite avec soin. Les gens gras ont la cavité du nombril très-profonde et de petites hernies, grosses comme un pois, comme une graine de haricot peuvent y exister invisibles à l'œil, si l'on n'abaisse les bords de cette cavité. Le doigt peut les percevoir.

— En 1851, je fus consulté par une dame S., demeurant alors boulevard Montmartre, en face de la rue Vivienne. Elle était très-grasse, et son ventre avait pris un grand développement. Je lui dis : — Vous avez probablement une hernie ombilicale. — C'est ce que je crains depuis longtemps ; mais, Dieu merci, me dit-elle, je n'en ai pas. Il y a peu de jours encore je me suis fait examiner par mon médecin, qui a constaté que je n'en avais pas. Il m'a conseillé une ceinture que je porte pour soutenir les parois du ventre. — En voyant le grand développement de celui-ci, je n'étais pas convaincu de l'absence de hernie. Je demandai à cette dame de l'examiner. Elle le voulut bien, et je reconnus facilement une petite hernie au fond de la cavité du nombril. Cette personne avait une très-grande confiance en son médecin, et me dit positivement que je me trompais. Je lui conseillai de retourner chez son docteur, et de se faire visiter avec les pré-

cautions que je prenais. Je ne doutais pas que la hernie ne fût reconnue par le confrère comme par moi, ce qui eut lieu ; seulement il dit que cet accident était arrivé depuis sa dernière observation. C'était possible.

AFFECTIONS MORBIDES DE LA PEAU.

Les maladies de la peau sont excessivement communes chez les personnes qui sont très-grasses. Dans un grand nombre de cas, cela s'explique par le frottement d'une partie l'une contre l'autre, comme il arrive à la surface supérieure des cuisses dans la marche. On y trouve alors un érythème permanent (*erythema intertrigo*), que l'on observe encore souvent sur la partie de la poitrine qui est constamment recouverte par des seins énormes, et au pli des aines où le ventre s'étend. Mais les autres parties cutanées du corps sont également le siége fréquent d'affections morbides chez les obèses. Ne peut-on pas ici en attribuer la cause à l'état de distension perpétuelle où la peau se trouve par suite de l'accumulation de la graisse dans son tissu cellulaire; car cette distension est grande, puisqu'elle produit quelquefois des

démangeaisons que les malades calment avec de l'eau blanche ou simplement de l'eau froide, et des éraillures de l'épiderme sur les seins, les bras et sur le ventre.

D'un autre côté, les maladies de la peau, dans le plus grand nombre des cas, étant inhérentes au tempérament lymphatique, il est tout simple de les rencontrer chez les obèses et les personnes très-grasses qui ont ce dernier tempérament. Les très-jeunes enfants, toujours doués de ce même tempérament, sont sujets aux affections cutanées. Si, chez les adultes, il y a des cas où ce genre de maladie résiste d'une manière démesurée aux divers traitements qu'on emploie contre elle, il est à remarquer que c'est toujours sur des femmes ou des sujets d'une constitution extrêmement lymphatique.

Si l'on en excepte les cas où il peut exister un état inflammatoire qui exige un régime alimentaire adoucissant et même débilitant, toujours la médication interne et l'alimentation sont ordonnées dans les maladies chroniques de la peau, de manière à modifier le tempérament lymphatique, c'est-à-dire à diminuer la masse de la lymphe qui est dans le sang et, par conséquent, dans l'organisme. On conçoit alors que le régime alimentaire anti-obésique.

qui est tonique, et le traitement médical qui vient si puissamment au secours de cette alimentation pour obtenir la diminution de la lymphe, ne soient d'un secours bien puissant pour la guérison de ces maladies chez les personnes d'un très-grand embonpoint.

Il n'y a pas d'autre moyen que de diminuer la masse du ventre et des seins, ainsi que la grosseur des cuisses, chez les adultes trop gras, pour mettre fin aux affections morbides cutanées qui siégent dans ces parties et contre lesquelles on ne peut avoir la prétention d'ordonner que des palliatifs en poudres, en lotions et en pommades, sans jamais espérer de les guérir pour toujours par un traitement local.

J'ai souvent mis fin à ces érythèmes chroniques par l'effet seul de la diminution qu'apporte ainsi le traitement anti-obésique dans les parties affectées. Par le mot *chroniques*, il ne faut pas entendre que ces érythèmes que j'ai guéris étaient seulement de longue durée et simplement d'un caractère bénin. J'ai guéri ainsi de ces maladies qui étaient fort anciennes, mais qui affectaient fort souvent la forme aiguë. Ainsi, pendant toute la durée des saisons chaudes, les érythèmes dont je parle ne se bornent pas à une simple rougeur de la peau, mais

celle-ci sécrétait une humeur sero-purulente, en même temps qu'elle était le siége de douleurs intolérables.

La personne que j'ai traitée pour le trop grand embonpoint et que j'ai délivrée, comme nous l'avons vu, d'une gonorrhée datant de quatorze ans, avait également une affection dartreuse pour laquelle elle me demanda de lui donner des soins. Lorsqu'il fut question d'attaquer cette dernière maladie, elle m'envoya les détails qui suivent sur elle. C'était à la fin de l'année 1862 :

« La maladie de la peau date de neuf années environ. Avant qu'elle se soit déclarée à l'extérieur, j'éprouvais souvent des sensations de fraîcheur et de chaleur dans les jambes, sensations presque toujours alternatives et qui se produisaient de cette façon : la chaleur, comme si je me chauffais trop, quoique je fusse loin du feu, et la fraîcheur, comme s'il me tombait une goutte d'eau fraîche à l'endroit où cette impression se faisait sentir. Je n'avais que de petits boutons, dans le principe, qui disparaissaient et revenaient ; mais, il y a quatre ans, les jambes et les pieds s'enflèrent, et je ressentis de terribles souffrances. Les croûtes sécrétaient une telle humeur que mes pantalons en étaient

traversés jusqu'à l'extérieur. Un mois et demi de traitement par le rob Laffecteur avait à peu près fait disparaître cette maladie, quand elle reparut bientôt, mais avec moins d'intensité, et persista malgré tous les remèdes, que je finis par cesser, en m'en tenant seulement à me graisser avec du beurre de cacao aux endroits où j'éprouvais de grandes démangeaisons. Il me vient parfois de petits boutons blancs sans consistance (on dirait que la peau est simplement soulevée, car ils s'affaissent sous la pression du doigt), gros comme la tête d'une grande épingle et en ayant la forme. Ils ressemblent à ceux que vous remarqueriez sur un endroit quelconque de votre corps si vous le frottiez d'orties. Lorsque je me gratte ferme, je m'écorche de façon à me faire une petite plaie (car la peau s'enlève) qui se cicatrise dans moins de deux heures. La croûte qui se forme alors est d'un bon aspect et n'a rien qui puisse la faire considérer comme de mauvaise nature. Quand cette croûte s'est en allée (ce qui arrive toujours infailliblement, si j'ai le courage de résister à la tentation de gratter), quand, dis-je, la croûte est partie, il reste à la place et sur la surface envahie une rougeur qui, au bout d'un certain temps, se transforme en brun et

disparaît insensiblement à son tour. La peau, dans ces conditions, reprend son élasticité et sa coloration naturelles. Ainsi, j'ai eu sur diverses parties du corps des taches brunes qui se sont effacées, et la peau y est maintenant aussi nette et aussi blanche qu'elle l'ait jamais été. A l'endroit où se trouvaient les boutons, la peau est grossière et ridée; mais là où la guérison s'est opérée, tout est rentré dans l'ordre. J'ai, par exemple, le testicule gauche très-ridé; la peau en est très-rugueuse, et j'y ai aussi des croûtes qui se cicatrisent très-promptement, mais que j'entretiens en grattant; il faudrait donc, pour me guérir, trouver le moyen d'éteindre ces maudites démangeaisons.

» J'ai des taches d'eczéma à l'intérieur des cuisses et sur une partie du bras gauche, et encore à l'intérieur des jambes. J'en ai eu aux omoplates. J'ai eu aussi des boutons à la tête; mais les taches des omoplates et les boutons de la tête ont disparu, mais j'ai encore quelques démangeaisons sur ces deux parties du corps (tête et omoplates) qui ne sont pas, il est vrai, bien intenses et qui ne se font sentir qu'à des intervalles éloignés, tandis que les taches des jambes et des cuisses me procurent des démangeaisons qui se produisent tous les jours au moins

une fois. Le beurre de cacao calme et apaise cette incommodité; mais ce n'est qu'un palliatif dont les effets ne sont pas d'ailleurs durables, puisqu'il est vrai qu'après m'être graissé avant de me coucher, il m'arrive parfois de m'éveiller, en proie à des démangeaisons telles que je n'ai pas toujours la patience de recourir à cet agent.

» Les taches ne coulent pas et ne sont pas non plus à vif; elles n'ont que l'inconvénient de me démanger; elles sont rousses.

» Il m'est survenu des pustules. Deux de ces pustules me faisant beaucoup souffrir par suite de l'inflammation de la peau, j'enlevai la petite croûte qui était au bout; il sortit aussitôt, non pas du pus, mais un sang décomposé, car il était rouge et noir. Je pressai pour vider la poche et puis je n'y touchai plus. Il m'y est resté une tumeur qui se fond de jour en jour, et la peau, sur ce point, est devenue fine et violacée. Quant à la deuxième, je n'y ai point touché; elle s'en est allée peu à peu et sans me faire souffrir, ce qui me prouve que j'étais dans mon tort de presser. J'en avais eu une autre à la jambe, une autre à la hanche et une à la racine de la verge; elles se sont en allées comme elles étaient venues. J'avais les glan-

des engorgées et douloureuses sur le trajet des pustules. »

M. X. me demandait, en le traitant de cette affection, de ne point lui prescrire de préparations mercurielles. Je ne sais si cette demande était inspirée par une prévention instinctive contre ces préparations, ou bien, ce qui est probable, si en ayant déjà fait usage, il en avait éprouvé quelques accidents, ou quelques effets qui l'avaient contrarié.

Cependant, en tenant compte des antécédents, c'est-à-dire en se rappelant que M. X. avait eu un écoulement gonorrhéique qui avait précédé de plusieurs années la maladie de la peau dont il était atteint ; je fus persuadé qu'ici le mercure était indispensable, et je lui en fis prendre sous la forme de pilules de Béloste.

J'ordonnai à M. X. de vivre comme de coutume, de prendre deux fois par jour une tasse de tisane faite avec la douce-amère et la saponaire, et deux cuillerées de sirop de salsepareille, et deux fois par semaine, à deux ou trois jours d'intervalle, trois pilules de Béloste.

Je lui conseillai encore l'usage de bains de vapeur, d'abord émollients. Il mit, d'après mes

indications, des racines de guimauve, de jeunes pousses de peuplier et de cassis coupées par morceaux, à bouillir dans une grande terrine. Quand l'ébullition avait eu lieu pendant un quart d'heure, on ôtait cette terrine du fourneau et on la plaçait sur un réchaud plein de charbons ardents, lequel réchaud avait été mis préalablement sous une chaise haute, sur laquelle venait s'asseoir le malade et où il se couvrait d'un manteau en caoutchouc assez grand pour comprendre, sous son ampleur, la chaise aussi bien que la personne qui y était assise.

Le malade restait ainsi soumis à l'action de la vapeur pendant une demi-heure ou trois quarts d'heure.

Au sortir de cette étuve, où il avait beaucoup transpiré, il se faisait essuyer avec soin, puis il se mettait au lit; car c'était le soir qu'il prenait ces bains, tous les deux ou trois jours.

Le 23 janvier suivant, M. X. m'écrivit :

« Les bains de vapeur me font beaucoup suer, mais je m'en trouve très-bien, je ne puis les supporter plus de trois quarts d'heure. Là où je n'ai pas de boutons, si je gratte, la peau devient farineuse, mais sans plaie ni boutons.

Au reste, mon état s'est beaucoup modifié. Avant votre traitement, qu'il était grand temps de commencer, ma situation était intolérable ; tandis que maintenant les démangeaisons me fatiguent peu; elles ne se font sentir que par les vents du sud et les temps neigeux. Quant aux testicules, la peau en est toujours croûteuse et très-rugueuse; j'y ai aussi, de temps en temps, des démangeaisons. »

Je conseillai à M. X., spécialement pour cette dernière affection, de légères frictions faites deux fois par jour avec de la pommade composée ainsi :

Cérat de Galien, 30 grammes;
Protochlorure de mercure, 2 grammes;
Soufre sublimé, 2 grammes;
Essence de citron gutt. X.
F. S. A. pommade.

M. X. continua la même médication interne; il prit quatre bains de vapeur par semaine, dont deux composés comme précédemment et qu'il alternait avec deux autres faits avec de la vapeur de benjoin, dont il projetait une forte pincée sur les charbons ardents du réchaud placé sous la chaise où il était assis. Il restait ainsi une demi-heure à trois quarts

d'heure, sous son manteau, à l'action de cette vapeur.

Le 12 février 1863 ce malade m'écrivit :

« Je ne résiste pas au plaisir de vous annoncer que, sous l'heureuse influence de votre traitement, je marche à grands pas vers une guérison qu'il m'eût été bien facile d'atteindre plus tôt à l'aide de vos conseils : boutons, pustules et démangeaisons, tout cela a disparu. »

Malgré ces résultats, j'ai engagé M. X. à continuer ce même traitement, et il l'a fait encore pendant environ deux mois que j'ai continué à être en correspondance avec lui. Il considérait alors son affection cutanée comme guérie. Seulement, dans ses lettres, il me parlait encore de douleurs, de phénomènes morbides dans les voies génito-urinaires qui lui arrivaient, disait-il, aux variations de température. Pour ces accidents, je lui conseillai de profiter de l'arrivée des beaux jours pour aller d'abord prendre un traitement aux eaux des Vosges, puis d'aller passer ensuite une saison à Baréges. L'écoulement gonorrhéique n'avait pas reparu.

A l'occasion de la guérison de cette maladie de la peau, il faut ne pas oublier que je venais de faire maigrir M. X. de cinquante livres.

La femme du Dr P., dont nous avons vu l'observation page 198, était affectée, depuis quinze ans, d'érythèmes au haut et à l'intérieur des cuisses, aux aines et sous les seins, qui avaient résisté à tous les moyens curatifs employés contre eux, et qui ont disparu avec la plus grande facilité aussitôt que cette dame a perdu cent livres de graisse.

DE LA GOUTTE, DU RHUMATISME, DES DOULEURS.

D'après l'observation, qui de tous temps a été faite, que la goutte attaquait principalement les gens pléthoriques, gros et gras, il semblerait qu'en diminuant leur embonpoint, l'on arriverait plus facilement à guérir cette affection réputée incurable.

Je n'ai pas eu un grand nombre de goutteux à traiter pour leur obésité. La plupart de ceux qui m'ont consulté, voulaient bien prendre des médicaments, pour diminuer leur embonpoint, mais nullement se priver des mets qui leur étaient agréables. J'ai passé dans le département de l'Aisne, pour avoir guéri de la goutte un notaire de ce pays, en le faisant perdre son trop grand embonpoint qui l'empêchait de marcher; mais il n'était pas gout-

teux ; il était atteint seulement de douleurs articulaires.

M. D., propriétaire du passage de l'Industrie, à Paris, dont j'ai parlé à l'occasion des maladies du cœur, était goutteux. Sous l'influence de mon traitement, il avait vu, avons-nous dit, les accès devenir moins fréquents, moins douloureux, et voilà tout.

Dans le courant de l'année 1861, j'eus l'occasion de traiter, pour son obésité, un ancien négociant, propriétaire à Paris, rue de Lyon. Il était très-oppressé. Il pouvait marcher peu de temps à la fois, et il montait avec beaucoup de peine un étage, à cause que la respiration lui manquait en faisant ces exercices.

Je lui avais dit avec empressement qu'un des premiers effets de la diminution de son embonpoint serait de lui rendre la respiration facile et libre. Cet homme diminua, mais il ne cessa pas d'être oppressé. J'en cherchais la cause lorsque je demandai à mon client s'il n'avait jamais eu d'attaque de goutte. Il me dit qu'à plusieurs reprises il avait eu des douleurs violentes dans le gros orteil gauche, pour lesquelles son médecin lui avait ordonné des médicaments anti-goutteux, qui lui avaient enlevé ces douleurs pour toujours, mais que,

peu de temps après, il avait été pris de l'oppression qu'il avait. Malgré que j'eusse entendu professer qu'il ne peut y avoir de goutte que là où il existe une phlegmasie articulaire, je ne pus m'empêcher de me ranger de l'avis de M. le professeur Trousseau. J'admis donc que, chez mon malade, il y avait un principe goutteux sur les poumons, et contre lequel la diminution de l'embonpoint n'avait aucune action. Peut-être l'on aurait pu appeler cet état, une névrose goutteuse.

— Dans les premiers jours du mois de juin dernier, madame M., couturière, vint me trouver pour que je la délivre de son trop grand embonpoint. Elle est âgée de trente-cinq ans, très-blonde, ayant ses règles chaque mois, mais en petite quantité, d'une taille moyenne, pesant cent quatre-vingts livres. Ses seins énormes et la grande quantité de tissu adipeux qui se trouve aux bras et sous les aisselles la gênent considérablement pour coudre. Elle souffre souvent à la tête, où elle a de grandes sueurs continuelles.

Elle me présenta une boîte dans laquelle elle a recueilli de petites pierres en très-grand nombre qu'elle a rendues en urinant. Ces pierres, qu'elle a bien voulu me laisser, sont, pour

la plus grande partie, grosses comme des grains de millet; elles en ont la forme et sont polis comme eux. Elles ont la couleur rougeâtre des graviers formés d'acide urique. Celles qui sont plus grosses n'ont plus la forme arrondie, mais plutôt bosselée, très-irrégulière, oblongue, etc. Leur grosseur varie entre celle de la lentille et de l'amande de la noisette. Leur couleur est jaune-grisâtre. Malgré qu'on reconnaisse que le phosphate de chaux et magnésien concourt dans une certaine proportion à leur composition, leur base principale est cependant encore l'acide urique.

Il y a bien six ou sept ans qu'elle est sujette ainsi à la gravelle. Elle alla, dans les premiers temps qu'elle en fut atteinte, consulter le docteur Ségalas, qui lui conseilla de se priver de viande, de vivre de légumes et de boire beaucoup d'eau, de faire usage de celle de Vichy. Elle se trouva parfaitement bien de ces indications. Peu à peu elle rendit moins de graviers et si rarement enfin qu'elle a cessé de s'en occuper; cependant elle éprouve encore quelquefois des chaleurs dans les reins et des coliques qui lui feraient supposer alors la présence de quelques graviers chez elle.

Quoi faire dans une telle occurrence? La na-

ture de la gravelle est ici bien constatée; elle est rouge, et l'on sait que, sans aucune exception, l'alimentation animale, riche en azote, produit beaucoup d'acide urique.

Il est indiqué, dans cette affection, de faire boire beaucoup d'eau, parce que, prise en grande quantité, elle s'oppose à l'agrégation, à la précipitation des substances minérales que contient l'urine, et elle en favorise l'expulsion dans les excrétions qui se produisent alors fréquemment.

D'un autre côté, madame M. me dit qu'elle était déjà grasse lorsqu'elle s'est mise au régime végétal et à boire beaucoup d'eau, mais qu'elle a remarqué que c'est à partir de ce moment que son embonpoint extraordinaire s'est développé; et il est arrivé, comme nous l'avons dit, au point de l'empêcher de travailler.

J'ai pensé que je pouvais lui faire suivre mon traitement anti-obésique, en le modifiant un peu sous le rapport des légumes et des boissons, c'est-à-dire en lui en laissant prendre une plus grande quantité que les préceptes pour diminuer l'embonpoint ne le permettent. Quant à la médication proprement dite, rien ne s'y opposait. En buvant chaque matin le verre d'eau avec le bicarbonate de soude et l'acide

tartrique, elle prenait un liquide dans lequel pouvait se trouver, encore en nature, la première de ces poudres, favorable à la saturation des graviers rouges.

Elle commença ce traitement le 1er du mois de juin dernier. Elle prit deux fois par semaine la teinture de scammonée, et les poudres de bicarbonate de soude et d'acide tartrique tous les matins. Le 15 du même mois de juin, elle avait perdu deux kilogrammes de son poids. La teinture lui répugnant, je la remplaçai par des pilules qui ne lui réussirent pas. Elle éprouvait des malaises le jour du matin qu'elle les avait prises. Je leur substituai la poudre de scammonée, qu'elle prend dans un peu de confiture, et elle s'en trouve bien. Voilà bientôt quatre mois qu'elle a commencé le traitement ; elle a obtenu une diminution que je ne peux pas préciser, mais elle m'a dit récemment qu'elle est beaucoup plus libre de ses bras, qu'elle ne s'est pas aperçue que sa gravelle soit revenue ; bien mieux, elle croit avoir moins de douleurs dans les reins et de coliques depuis qu'elle s'est soumise à mon traitement. Somme toute, sa santé générale est meilleure ; elle n'a plus de maux de tête.

Elle continue ce régime de viande et de lé-

gumes avec la médication ordinaire. Je lui conseillerais de cesser le tout, si elle rendait de nouveau des graviers; mais il faut essayer de la mettre à même de gagner sa vie.

— Il y a six ou sept ans, je fus mandé par M. X., âgé de quarante-cinq ans environ, banquier à Paris, pour diminuer son embonpoint. Il se plaignait d'avoir le sang porté à la tête d'une manière à l'incommoder. Lorsqu'il eut connaissance de la base de mon traitement anti-obésique, il me fit observer qu'il était depuis longtemps sujet à la gravelle, et que, pour combattre cette maladie, son médecin lui avait conseillé de vivre principalement de légumes et de boire beaucoup d'eau.

Je lui demandai à voir des graviers qu'il avait rendus, mais il n'en avait pas conservé. Je le priai alors de remettre à lui donner ma consultation au jour qu'il me remettrait de ces graviers.

Peu de temps après cette entrevue, il me fit appeller. Je me rendis chez lui, où je le trouvai dans un bain, aux prises avec les douleurs que lui occasionnait un calcul cheminant dans le canal de l'urètre et que je jugeai être vers

la fosse naviculaire. Dans l'espace de vingt minutes environ, il arriva au méat urinaire, où je pus le saisir avec des pinces. Il était de la grosseur d'une plume de corbeau, long d'environ un centimètre, à surface chagrinée et d'une couleur blanc-jaunâtre.

Je le cassai facilement avec mes doigts en deux morceaux ; j'en laissai une moitié à M. X. pour le faire analyser. De mon côté, je m'assurai que la portion que j'avais réservée était composée en grande partie d'oxalate de chaux. L'analyse du morceau laissé à M. X. donna le même résultat.

Ce malade me dit que cette découverte ne l'étonnait pas, parce que, depuis quatre ou cinq ans, il mangeait chaque jour, à son déjeuner, un fort plat d'oseille.

Il me raconta que d'abord il avait rendu beaucoup de graviers rougeâtres qu'il n'avait pas observés depuis longtemps. Ils avaient été remplacés par des petites pierres de la nature de celle qu'il venait de rendre. Ces petites pierres, qu'il ne voyait que tous les trois ou quatre mois, n'avaient pas encore été aussi longues que la dernière, mais elles en avaient la grosseur le plus souvent et toujours la couleur et le manque de poli.

Avec ces indications, je ne fus nullement embarrassé de lui conseiller de cesser complétement l'usage de l'oseille et de manger moins des autres légumes et plus de viande, de boire un peu moins qu'à l'ordinaire ; mais, sous ce rapport, ce monsieur n'eut pas grand sacrifice à faire ; il se contentait ordinairement d'un litre de boisson par jour. Avec le régime alimentaire, il prit deux fois par semaine la teinture de scammonée, et les poudres de bicarbonate de soude et d'acide tartrique tous les matins.

Comme M. X. n'était pas très-gros, il ne prit qu'une fois par semaine la scammonée pendant le deuxième et le troisième mois, après lesquels il cessa de se médicamenter. Alors il avait perdu dix-huit livres de poids. Il avait la tête très-dégagée ; il n'avait pas revu de graviers.

— On donne ordinairement le nom de rhumatisme, d'arthrite-rhumastimale aux douleurs des articulations qui ont leur siége dans le système fibro-séreux. On dit encore que le lombago est de nature rhumatismale ou nerveuse. Mais toujours, dans ces diverses affections, l'on entend qu'il y a une cause première tenant à l'état général qui détermine la maladie.

Il en est ainsi, le plus souvent, chez les personnes d'une grosseur ordinaire comme chez celles qui ont un très-fort embonpoint. Mais chez ces derniers, dans la majorité des cas, il il ne faut pas aller si loin pour trouver la cause des douleurs qu'elles éprouvent si fréquemment dans les articulations et aux lombes. Le poids du corps seul peut donner lieu à ces accidents. Il y a des douleurs par excès d'action des parties mêmes où elles siégent. Un homme qui fait une courte promenade, après une maladie qui l'a retenu longtemps au lit, est tout étonné, le lendemain du jour où il a fait cette promenade, d'avoir des douleurs dans les mollets, parce que les muscles de cette partie, encore faibles, ont trop travaillé. L'on peut se rappeler ce que j'ai dit être arrivé à madame V. pendant son traitement (Page 220.)

Lorsque le monsieur, dont j'ai parlé à la page 203, vint me consulter pour la première fois, il me dit que depuis déjà longtemps il était sujet à des douleurs qui ne le quittaient presque plus. Elles avaient leur siége dans les deux pieds, près de l'articulation avec la jambe, dans le talon, d'où elles se prolongeaient jusqu'aux mollets, quand il avait beaucoup fatigué. Le lendemain d'un jour qu'il avait été à la

chasse, il pouvait à peine marcher à cause des douleurs qu'il éprouvait dans ces parties avec une exaspération extraordinaire. Il avait consulté pour cela le professeur Chomel, qui lui avait ordonné des médicaments à l'intérieur que l'on prend ordinairement pour combattre les affections rhumatismales. Il lui avait encore conseillé des liniments, des frictions sur les parties souffrantes, enfin il l'avait engagé à aller prendre les eaux de Baréges.

La personne ainsi affectée, ayant observé qu'elle ne souffrait qu'après avoir marché un peu longtemps, avait fini par se priver de faire de longues promenades et avait pris l'habitude de chasser à cheval.

Lorsqu'elle me demanda mon avis sur ces douleurs et ce qu'il y avait à faire pour les faire cesser, je lui conseillai de se frotter, *loco dolenti*, avec du baume nerval, tout simplement pour le contenter, croyant inutile de lui faire prendre de nouveau les médicaments que lui avait ordonnés le professeur Chomel.

Cet homme perdit, comme nous l'avons vu à la page 204, quarante-cinq livres de poids, et il perdit en même temps ses douleurs dans les talons et la partie postérieure des jambes ;

il en fut ainsi délivré par cette diminution dans le poids de son corps.

Une preuve que ces douleurs provenaient bien de la fatigue que ces parties éprouvaient dans la marche par suite du poids du corps, c'est que le même homme qui, pendant sept ou huit ans, n'a point ressenti ces douleurs, a engraissé de nouveau et est revenu de nouveau, comme nous l'avons vu, me revoir récemment. En revenant me demander de le faire maigrir, il m'a dit souffrir encore une fois dans les talons, à peu près constamment d'une manière supportable, mais très-fortement le lendemain d'une longue promenade.

Quand on est consulté par quelqu'un qui se plaint ainsi de douleurs dans les articulations ou dans les muscles, comme ceux des lombes, et qu'il possède un fort embonpoint, l'on doit rechercher si ces douleurs ne proviendraient pas de la masse de son corps, qui surcharge trop les organes locomoteurs. On aurait alors, dans l'affirmative, affaire à une espèce de douleurs que l'on peut appeler par excès d'action et dont on trouverait la guérison en diminuant l'embonpoint.

En relatant les quelques observations qui précèdent, j'ai eu pour but de prouver qu'il y a des maladies, développées ou entretenues par le trop grand embonpoint, qui guérissent par le traitement anti-obésique.

Je n'ai fait, pour ainsi dire, que de les signaler; mais, en le faisant, j'ai tracé quelques sillons dans un champ qui n'avait pas encore été cultivé. Ce travail est donc difficile. Pour le continuer avec tous les développements dont il est susceptible et qu'il comporte, j'aurais besoin d'être encouragé par les maîtres de la science, qui me diraient alors que je ne suis pas dans l'erreur, lorsque je suis convaincu que mes recherches de ce côté, loin d'être inutiles, pourraient profiter à l'art de guérir.

TABLE DES MATIÈRES

Paris, — Dupray de la Mahérie,
Boulevard Bonne-Nouvelle, 26 (impasse des Filles-Dieu, 5.) — 1865.